

NICOLAS MICHEL

AIX-MARSEILLE UNIVERSITÉ

Chefs-lieux et dépendances. La hiérarchie des agglomérations en moyenne Égypte, XIV^e-XVI^e siècle

En survolant en avion la campagne égyptienne, on plus simplement en observant les photos satellite, on est frappé par le tissu continu de gros villages, dont l'étalement apparaît phénoménal.¹ Ce tissu reprend un maillage bien visible sur les premières cartes topographiques, notamment celles du *Survey of Egypt* (publiées à partir de 1908), ainsi que sur les cartes du XIX^e siècle telles que celles de Linant de Bellefonds (1854) et de la *Description de l'Égypte* (dressées en 1798–1800)². La comparaison entre les cartes du début du XIX^e siècle et celles du *Survey* un siècle plus tard³ montre que l'habitat plus dispersé qui se décèle dans ces dernières est pour l'essentiel apparu durant le XIX^e siècle, avec la multiplication des *izba*-s ou grands domaines, dont les bâtiments d'exploitation ont fixé de nouveaux habitants, et des *kafr*-s ou *nağ*-s créés, souvent en lisière de l'oekoumène, par sédentarisation des Bédouins⁴. Les cartes antérieures à 1800, quant à elles, ne sont pas assez précises et exhaustives pour restituer visuellement l'aspect des campagnes égyptiennes. En revanche, nous disposons de documents cadastraux complets, issus de deux cadastres à but fiscal, le *rawk šāliḥī*⁵ conservé à travers la recension d'Ibn Mammātī (m. 1209), et le *rawk nāširī* (1315) à travers

¹ Abréviations utilisées dans l'article pour les séries de registres conservées à Dār al-Waṭā'iḳ al-qawmiyya, Le Caire :

DĞ = dafātīr al-ğusūr

DT = dafātīr al-tarbī

RI = dafātīr al-rīzaq iḥbāsī

RĞ = dafātīr al-rīzaq ḡayšī

² *Atlas de la Description de l'Égypte*, feuilles 14 (Miniet), 15 (Abou Girgeh), 16 (Fechn), 18 (Beni-souif), 19 (Faïoum), 21 (Memphis) ; *Carte hydrographique de la Moyenne égypte, gravée au Dépôt de la Guerre en 1854 d'après les travaux de Mr Linant de Bellefonds et complétée en 1882 pour les chemins de fer* ; Public Works Ministry, Inspection General of Irrigation, Beni Souef Province, 100.000°, 1890.

³ *Survey of Egypt*, cartes au 50.000° n° 105 à 125, révisées en 1909–1913, 2^{de} édition en 1913–1917.

⁴ Les types d'habitat résultant de ces évolutions ont été étudiés et richement illustrés par Jean Lozach & Georges Hug, *L'habitat rural en Égypte*, Publications de la Société royale de géographie d'Égypte (Le Caire, 1930).

⁵ Sur le *rawk šāliḥī*, Hassanein Rabie, *The Financial System of Egypt A.H. 564–741 / A.D. 1169–1341*, London Oriental Series, vol. 25 (Londres, New York, Toronto, 1972), p. 51 ; Sato Tsugitaka, *State and Rural Society in Medieval Islam: Sultans, Muqta's and Fallahun*, Islamic History and Civilization, Studies and Texts, vol. 17 (Leyde, New York, Cologne, 1997), p. 60–63, conclut que le *rawk* a été achevé en 577/1181.



celles d'Ibn Duqmāq (m. 1406) et Ibn al-Ğī'ān (m. 1480)⁶. En outre, al-Nābulusī a recopié un rapport d'inspection systématique de la province du Fayyūm, réalisé en 1245⁷. Ces auteurs ont agencé des listes de villages par ordre alphabétique à l'intérieur de chaque province, et ces listes, comme les cartes ultérieures, renforcent de manière redondante l'impression d'un habitat concentré en villages.

Une vision superficielle peut ainsi conduire à imaginer que l'Égypte mise en culture était recouverte d'un manteau uniforme de gros villages, au statut administratif identique. Cette vision est encore confortée par l'*Atlas de la Description de l'Égypte*, dont les graveurs ont soigneusement représenté le talus du monticule sur lequel était installée chaque agglomération afin de la protéger de la crue annuelle du Nil : la difficulté à aménager ces terrasses expliquerait leur antiquité, que confirme la toponymie largement héritée de l'époque copte, c'est-à-dire du I^{er} millénaire ap. J.-C., voire de l'époque pharaonique. L'habitat très concentré, en élévation, serait donc l'héritier direct du réseau d'agglomérations rurales de l'Antiquité. « Ce village en acropole a fière allure, quand on l'aperçoit de loin » écrivait en 1929 George Hug⁸. Cependant, au milieu du XIII^e siècle le *Tārīḥ al-Fayyūm* d'al-Nābulusī révèle dans cette province l'existence d'agglomérations secondaires, de taille parfois limitée⁹, et dont la plupart n'ont laissé aucune trace à l'époque contemporaine. Il mentionne un peu moins de cent unités fiscales (*nāḥiya*-s), plus une quarantaine de sites abandonnés (parfois de longue date), et classe les villages, unités morphologiques qu'il appelle *balda*, pl. *bilād*¹⁰, en trois catégories : petits, moyens et grands¹¹, auxquels s'ajoutent 52 dépen-

⁶Ibn Mammātī, *Kitāb Qawānīn al-dawāwīn*, éd. Aziz Suryal Atiya, *Ṣafahāt min tāriḥ Miṣr*, vol. 12 (reprint Le Caire, 1411/1991) ; Ibn Duqmāq, *Kitāb al-Intiṣār li-wāsiṭat al-amṣār*, vol. IV et V, éd. K. Vollers (Būlāq, 1309/1892) ; Ibn al-Ğī'ān, *Kitāb al-Tuḥfa al-saniyya bi-asmā' al-bilād al-miṣriyya*, éd. Bernhard Moritz, Publications de la Bibliothèque khédiviale, 10 (Le Caire, 1898 ; reprint Frankfurt am Main, 1992).

⁷al-Nābulusī, *Kitāb Tārīḥ al-Fayyūm wa-bilādihi*, Maṭbū'āt al-Kutubḥāna al-ḥīdiwiyya, vol. 11 (Le Caire, 1899). Les circonstances précises de cette inspection, diligentée par le sultan al-Malik al-Ṣāliḥ, sont analysées par Yossef Rapoport, *Rural Economy and Tribal Society in Islamic Egypt: A Study of al-Nābulusī's Villages of the Fayyum, The Medieval Countryside*, vol. 19 (Turnhout, 2018), p. 9–16. L'inspection a eu lieu de mars à mai 1245, et al-Nābulusī a compilé les informations pour l'année fiscale 641/1243–1244, complétées par des renseignements recueillis sur place et par des registres du Trésor qu'il a consultés au Caire.

⁸Lozach & Hug, *L'habitat rural en Égypte*, p. 143. Voir aussi pl. XV entre p. 160 et 161.

⁹Sato, *State and Rural Society*, p. 180, a le premier attiré l'attention sur ces « small hamlets ».

¹⁰Rapoport, *Rural Economy*, p. 173. Al-Nābulusī utilise de préférence *balda* pour l'unité administrative ou fiscale, et indifféremment *balda* et (plus rarement) *nāḥiya* pour l'agglomération elle-même. Par exemple, à Sinnūris il note à propos d'un pressoir de canne à sucre qu'il est situé *bi-zāhir al-nāḥiya min jarbiyyihā* « à l'extérieur du village, à l'ouest de celui-ci » : al-Nābulusī, p. 107, l. 14.

¹¹Sur les villages abandonnés du Fayyūm, dont la superficie cultivée s'était sévèrement contractée depuis l'Antiquité classique, Rapoport, *Rural Economy*, p. 54–60. Sur la classification des vil-



dances (*minšāt*, pl. *manāšī*, ou *kafr*, pl. *kufūr*)¹² dont certaines de très petite taille : l'un de ces hameaux avait moins de dix maisons¹³. Pour signaler qu'un village est sous la dépendance d'un autre, il utilise les expressions *kafr* de X, *minšāt* de X, ou encore *min ḥuqūq* X¹⁴. La définition de ces termes de *kafr* et *minšāt* ne souffre pas d'ambiguïté : il s'agit toujours d'une agglomération ou d'un groupement humain, dépendant d'un autre. Le terme de *kafr* ne vient ni du copte, ni de l'arabe le plus classique, mais des langues sémitiques anciennes de Syrie¹⁵ par l'intermédiaire du syriaque, dans le sens de village ; il se trouve à trois reprises dans la Bible¹⁶. On peut penser qu'il s'est diffusé en Égypte après la conquête arabe. Peut-être son usage générique était-il récent à l'époque d'al-Nābulusī : dans la documentation papyrologique arabe du Fayyūm aux X^e-XI^e siècles, les seuls termes utilisés sont *qarya*, qui semble le terme générique pour le village, et *nāḥiya*¹⁷.

Cependant le Fayyūm était très spécifique par son mode d'irrigation, et il semble délicat de généraliser ses caractéristiques aux autres provinces, régulièrement irriguées par la submersion au moment de la crue du Nil. Qu'à l'époque ayyoubide les autres provinces aient connu, de manière plus ou moins sporadique, une hiérarchie similaire des agglomérations est toutefois confirmé par

lages par al-Nābulusī, *ibid.*, p. 68–69. Au total, le Fayyūm rural de 1243–1244 comportait 92 unités fiscales, dont 89 payaient l'impôt en grains, p. 79 et 83.

¹² Par exemple la notice de Babīḡ Andīr débute par : *Babīḡ Andīr wa-kufūruhā ḥamsat manāšī* (...) « Babīḡ Andīr et ses *kufūr*, cinq *minšāt*-s » ; les cinq dépendances sont nommées un peu plus loin, et le nom de chacune d'elles débute par *Minšāt* (c'est-à-dire *Minša'a* écrit, et sans doute prononcé, sans la *hamza*) : al-Nābulusī, éd. Moritz, 1898, p. 77 l. 26 et 29 à p. 78 l. 1. Liste des *manāšī al-nawāḥī* p. 174 l. 10 à p. 176 l. 25. Al-Nābulusī utilise le terme de *balda* indifféremment pour les agglomérations principales et secondaires.

¹³ Rapoport, *Rural Economy*, p. 174–175 sur les *kufūr* dans al-Nābulusī. Le hameau en question est Aḥṣāṣ Abī 'Aṣīyya, *kafr* de Mīnyat Karbīs, qu'al-Nābulusī décrit comme *'ibāra 'an kufayr ṣaḡīr yakūnu dūna 'ašrat abyāt*, « consistant en un petit hameau de moins de dix maisons ». Le diminutif *kufayr* est très rare.

¹⁴ Par exemple, Šasfa est dite *min ḥuqūq Sinnūris* : al-Nābulusī, éd. Moritz, p. 119 l. 16. À l'inverse, le terme de *kafr*, comme l'expression *min ḥuqūq*, peuvent être utilisées pour d'autres sens de la dépendance : Šašhā par exemple est dite *min ḥuqūq ḥaliḡ Dalya*, dépendante du *ḥaliḡ* (cours d'eau dérivé du Baḥr Yūsuf) Dalya, p. 124 l. 3 ; Bulḡusūq est *min kufūr ḥaliḡ Tanbaṭawiyya*, fait partie des dépendances du *ḥaliḡ* de ce nom, p. 82 l. 7.

¹⁵ Joaquín Sanmartín, *A Glossary of Old Syrian, volume 1, Languages of the Ancient Near East*, vol. 8,1 (Eisenbrauns, 2019), p. 315, racine *kpr* (A) « village », avec nombreuses références aux textes de Mari.

¹⁶ *Kofer*, pl. *kefarim*, apparaît dans 1 S, 6, 18 ; Ct 7,12 ; 1 Ch, 27, 25. Je remercie Benjamin Lellouch pour ces références.

¹⁷ Christian Gaubert & Jean-Michel Mouton, *Hommes et villages du Fayyūm dans la documentation papyrologique arabe (X^e–XI^e siècle)*, École pratique des hautes études. Sciences historiques et philologiques – II. Hautes études orientales – Moyen-Orient et Proche-Orient, vol. 52 (Genève, 2014), p. 173–175. L'unité administrative de base s'appelait quant à elle *ḡay'a*, terme qui a disparu à l'époque ayyoubide.



Ibn Mammātī (m. 1209), dont les *Qawānīn al-dawāwīn*, sorte de manuel pratique à destination des chefs de bureau, incluent une précieuse liste des *nāḥiya*-s d'Égypte par ordre alphabétique (p. 84–200) ; un petit nombre d'entre elles sont signalées comme *kafr* ou *min ḥuqūq* d'un autre, ou comme ayant des *kufūr*. Ibn Mammātī ne reprend en revanche pas le terme de *minšāt* dans un sens générique, qui peut avoir été propre au Fayyūm. Ibn Duqmāq et Ibn al-Ġīʿān signalent à leur tour l'existence de *kufūr*, agglomérations secondaires dépendant des villages principaux. Ils le font sans insister, c'est-à-dire de la même manière qu'Ibn Mammātī. Nous en resterions là, si les registres établis à partir du seul cadastre opéré par les Ottomans en Égypte, le *tarbīʿ* de 1528, ne nous fournissaient sur ces *kufūr* une foule d'informations absentes des sources médiévales à notre disposition. C'est grâce à eux qu'est possible une étude plus approfondie de la hiérarchie des agglomérations et des unités administratives.

Les données du cadastre de 1528 nous sont conservées dans leur intégralité ou leur quasi-intégralité pour quatre provinces seulement : la Qūṣiyya — province la plus méridionale de haute Égypte —, la Bahnasāwiyya, devenue, sans doute dans les dernières décennies du XVI^e siècle, la province de Banī Suwayf (Beni Soueif), le Fayyūm, et la petite province de Ġazīrat Banī Naṣr dans le Delta. Ailleurs, les données ne sont plus que fragmentaires. Il se trouve que dans la Qūṣiyya, les *nāḥiya*-s ou unités administratives de base étaient plutôt des cantons que des villages : l'étude du cadastre de 1528 n'y renseignerait pas sur l'habitat réel. Des trois autres provinces, la Bahnasāwiyya était de loin la plus étendue, aussi l'ai-je choisie pour explorer à partir d'un exemple précis la répartition de l'habitat dans l'Égypte pré-moderne.

Nous trouvons ainsi dans la Bahnasāwiyya, depuis Ibn Mammātī c'est-à-dire depuis le règne de Saladin, des listes de *nāḥiya*-s, unités administratives dont certaines disposent de dépendances ou *kufūr*. Les étudier revient à aborder de front l'écart qui pouvait exister entre les découpages administratifs, leur labellisation dans des catégories homogènes, et la réalité physique du peuplement. Aussi importe-t-il de choisir avec soin ses mots¹⁸. Afin de suivre au plus près l'usage commun du français, j'appellerai ici *village* la réalité physique d'un habitat aggloméré, à caractère rural c'est-à-dire aux activités principalement agricoles. *Agglomération* (anglais *settlement*) désignera toute sorte de regroupement, du village au *hameau* (quelques dizaines d'habitants) et à l'*écart* (un ou quelques

¹⁸Présentant son étude des agglomérations (*centri abitati*) du nome Oxyrhynchite d'après les papyrus grecs, Paola Pruneti, de même, établit des équivalences avec le lexique italien : ainsi des *kōmai* (sg. *kōmè*), « villaggi » : « Questi centri corrispondono, più o meno, ai nostri 'paesi' e, amministrativamente, ai nostri 'comuni'. » Paola Pruneti, *I Centri abitati dell'Ossirinchi. Repertorio toponomastico*, Papyrologia Florentina, vol. 9 (Florence, 1981), p. 10–11 et note 6 p. 10.

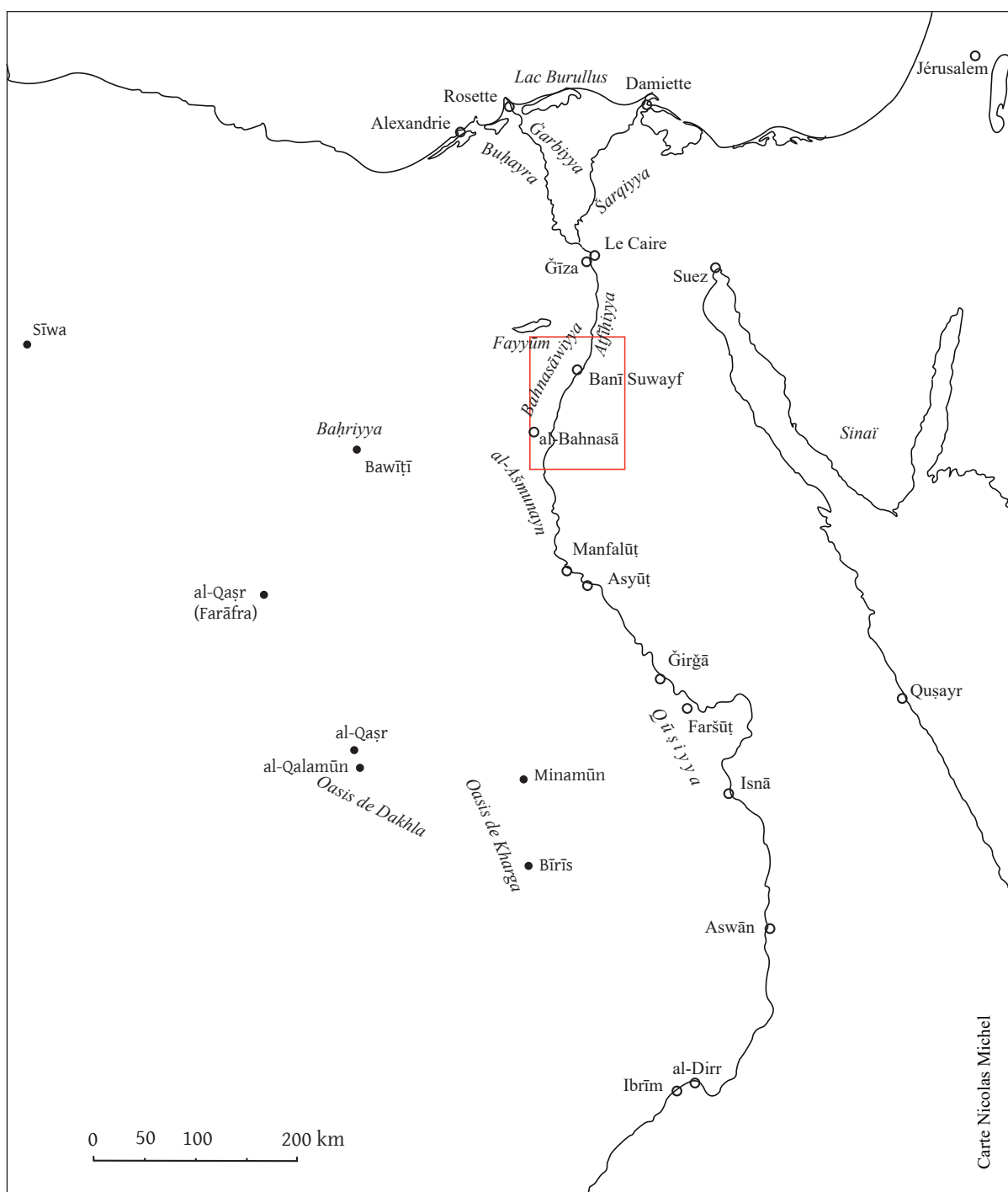


foyers). Comme nous ne pouvons nous promener dans la réalité matérielle de l'Égypte rurale des XIV^e-XVI^e siècles, et qu'il nous est même fort difficile de l'imaginer¹⁹, je postulerai dans la suite, par manque d'information contraire, qu'à tout toponyme apparaissant dans les sources fiscales correspondait une agglomération, ou du moins un regroupement humain. Je laisse ouverte la question inverse de savoir si tout regroupement, marqué dans la toponymie, apparaît dans les sources écrites, réputées exhaustives. Je conserverai l'expression d'*unité administrative* (parfois *unité* ou *entité*), ou le terme le plus fréquent dans les sources écrites, *nāḥiya*, comme son équivalent. Toute *nāḥiya* avait un nom, qui pouvait être double : X et Y, parfois même triple, X et Y et Z, signalant ainsi deux ou trois groupes distincts de peuplement ou agglomérations. Lorsque les sources parlent d'une *nāḥiya* constituée de X et ses *kufūr*, X est le village éponyme de la *nāḥiya* ; je l'appellerai le *chef-lieu*, une importation sans doute abusive, mais commode, de l'usage français (l'adjectif *éponyme* relève de la langue savante), et étendrai le terme de chef-lieu à toute unité administrative qui n'était pas elle-même un *kafr*.

Comme nous venons de le voir, les sources de l'époque contemporaine, mais aussi les récits de voyageurs plus anciens, tendent à faire de l'Égypte un pays de villages, et cette représentation prégnante postule implicitement la congruence entre l'unité physique, c'est-à-dire le village, et l'unité administrative, la *nāḥiya*. La fréquentation des sources montre qu'au moins pour la basse et la moyenne Égypte, l'administration concevait de même le territoire : la norme était l'unité discrète, l'exception les autres combinaisons : X et Y, X et son *kafr*, ou X et ses *kufūr*. Nous allons bientôt découvrir que ces combinaisons étaient si fréquentes qu'elles ne peuvent être qualifiées d'exceptions. Le constat conduit à s'interroger sur l'intérêt qu'aux époques considérées on a pu trouver à placer une agglomération, et plus généralement une collectivité, et son terroir, dans la dépendance d'une autre ; ou à l'inverse, à l'en retirer. La question est d'autant plus pertinente en termes historiques que les sources écrites dont nous disposons se situent de part et d'autre d'une longue catastrophe démographique, la Peste noire et ses suites. L'histoire rurale se déploie sur le long terme ; et les structures du peuplement visent, par excellence, à assurer aux regroupements humains la résistance la plus appropriée aux aléas que leur fait subir le milieu naturel ou humain. Nous allons voir cette structure à l'épreuve.

¹⁹À ma connaissance, aucun établissement rural de la fin du Moyen Âge n'a encore été fouillé en Égypte.





Carte de situation de la Bahnasāwiyya dans l'Égypte des XIV^e-XVI^e siècles.



©2022 by Nicolas Michel.

DOI: [10.6082/8jer-ga71](https://doi.org/10.6082/8jer-ga71). (<https://doi.org/10.6082/8jer-ga71>)

DOI of Vol. XXV: [10.6082/msr25](https://doi.org/10.6082/msr25). See <https://doi.org/10.6082/msr2022> to download the full volume or individual articles. This work is made available under a Creative Commons Attribution 4.0 International license (CC-BY). See <http://mamluk.uchicago.edu/msr.html> for more information about copyright and open access.

1. LES CADASTRES DE 1315 ET 1528

Le terme français de cadastre vient de l'italien *catasto*, lui-même dérivé du grec, et employé depuis le début du xv^e siècle pour désigner un recensement exhaustif²⁰. En France, sous l'Ancien Régime, il était en concurrence avec plusieurs autres termes, tels que *terrier*, pour désigner plus spécifiquement le relevé des terres, par exemple d'une seigneurie ou d'une paroisse, sous forme de liste et/ou de plan. C'est seulement avec Napoléon et le « cadastre » entrepris à l'échelle nationale, comme document de référence pour la localisation et la description des propriétés foncières, que le mot s'est définitivement imposé en français. C'est ce mot de cadastre qui a été choisi pour traduire le terme *rawk*, d'origine copte, utilisé en Égypte de l'époque omeyyade à l'époque mamelouke. Il s'agissait d'un relevé exhaustif des revenus fiscaux de l'ensemble de l'Égypte, sous forme de listes des unités administratives de base, et non pas d'un descriptif systématique des propriétés immobilières. Seul le dernier *rawk* a été préservé, celui de 1315, sous la forme des deux recensions postérieures établies par Ibn Duqmāq (entre 797/1394–1395 et 800/1397–1398) puis Ibn al-Ğī'ān (entre 1475 et 1478)²¹.

Ces deux ouvrages ne sont pas des copies des registres d'origine, mais une sélection d'informations présentée sous une forme proche de celles des manuscrits littéraires et non pas sous la forme visuelle « par paquets » qu'affectionnait l'administration²². Les données chiffrées, par exemple, apparaissent en toutes lettres et non pas en chiffres *siyāq* comme les employaient les bureaux de l'administration²³. Les éditions imprimées des deux ouvrages ont été utilisées par Heinz Halm pour sa compilation des données cadastrales de l'époque

²⁰ Venise a entrepris en 1411 un *catasto*, recensement systématique des personnes et des biens, imitée en 1427 par Florence. Seul le *catasto* de Florence est conservé, source extraordinaire pour l'histoire démographique, sociale et économique. Cf. David Herlihy & Christiane Klapisch-Zuber, *Les Toscans et leur famille. Une étude du catasto florentin de 1427* (Paris, 1978), notamment p. 56–58 et note 31 p. 56. Les contemporains utilisaient le terme *catasto* dans trois sens : « les relevés du recensement, la cote particulière de chaque contribuable et le total de toutes ces cotes, enfin l'impôt établi à partir de ces cotes », *ibid.*, p. 43 note 99.

²¹ Sur la date de la recension par Ibn Duqmāq, Jean-Claude Garcin, *Un centre musulman de la Haute-Égypte médiévale : Qūṣ* (Le Caire, 1976), p. 454 et note 1 ; par Ibn al-Ğī'ān, *ibid.*, p. 456 et note 3. Biographie de Šaraf al-Dīn Yaḥyā Ibn al-Ğī'ān par Bernadette Martel-Thoumian, *Les civils et l'administration dans l'État militaire mamlūk (ix^e/xv^e siècle)* (Damas, 1991), p. 297–298, 315.

²² Exemples de documents fiscaux émis par l'administration fatimide, reproduits par Marina Rustow, *The Lost Archive: Traces of a Caliphate in a Cairo Synagogue, Jews, Christians, and Muslims from the Ancient to the Modern World* (Princeton, Oxford, 2020), doc. 3.1. p. 87 (daté 405/1015), 3.6. p. 98, 3.9. p. 101 ; et un exemple plus ancien, papyrus découvert à Samarra (donc rédigé entre 836 et 892), doc. 7.2. p. 177.

²³ Dans l'introduction de son édition d'Ibn al-Ğī'ān, 1898, Moritz, p. IV, précise que dans les manuscrits qu'il a utilisés les nombres étaient écrits en toutes lettres ; lui-même a pris le parti de les publier en chiffres indiens.



mamelouke²⁴. Muhammad Shaaban a attiré mon attention, et je l'en remercie vivement, sur la plus ancienne copie connue de la *Tuḥfa saniyya* d'Ibn al-Ğī'ān, le ms. Huntington 2 de la Bodleian Library, Oxford. Ce manuscrit de luxe a été commandé par l'homme fort du temps, l'*amīr dawādār* et *ustādār* Yašbak min Ma-hdī, et copié en ša'bān 883 / 28 octobre – 25 novembre 1478²⁵, soit du vivant même de l'auteur, mort en 1480. Bernard Moritz, éditeur de la *Tuḥfa saniyya* en 1898, connaissait l'existence de ce manuscrit mais n'a pu utiliser que la page qui contient le titre de l'ouvrage²⁶. Ses leçons permettent de rectifier quelques points de l'édition Moritz²⁷.

Les unités administratives appelées *nāḥiya* (Ibn Mammātī), *balad* ou *balda* (Ibn Duqmāq, Ibn al-Ğī'ān) sont regroupées par province (*iqḷīm*) et, à l'intérieur de chacune de celles-ci, sont classées par ordre alphabétique. Chez Ibn Duqmāq comme chez Ibn al-Ğī'ān, les informations données portent usuellement sur : la superficie des terres cultivées, exprimée en feddans ; la *'ibra* ou potentiel fiscal de la *nāḥiya*, exprimée dans une unité de compte appelée le *dīnār ḡayšī* ; et le statut fiscal de la *nāḥiya*, c'est-à-dire le ou les bénéficiaires de l'impôt foncier, à l'époque des deux auteurs et aussi, pour Ibn al-Ğī'ān, à la date de fin šawwāl 777 / 22 mars 1376. Il y a lieu de croire que les chiffres de superficie sont, dans la plupart des cas, ceux du *rawk* de 1315 tels qu'Ibn Duqmāq puis Ibn al-Ğī'ān les ont trouvés dans l'une ou l'autre des diverses séries de registres qui avaient été constitués par l'administration à partir des rôles originaux de 1315. Des opérations ultérieures de recadastration ont été ponctuellement enregistrées²⁸.

²⁴Heinz Halm, *Ägypten nach den mamlukischen Lehensregistern*, 2 vol. (Wiesbaden, vol. 1, 1979, 1982), p. 30–34. L'édition Vollers d'Ibn Duqmāq a été faite à partir du manuscrit autographe de la Bibliothèque khédiviale. L'édition Moritz d'Ibn al-Ğī'ān s'appuie sur trois manuscrits, dont celui de la BnF, Ms. Arabe 5965, 970/1563, et sur l'édition de Silvestre de Sacy, elle-même collationnée sur trois manuscrits : Ibn al-Ğī'ān, éd. Moritz, 1898, p. II.

²⁵Excipit de Ibn al-Ğī'ān, *Kitāb al-Tuḥfa al-saniyya bi-asmā' al-bilād al-miṣriyya*, ms Huntington 2, Bodleian Library, Oxford.

²⁶Ibn al-Ğī'ān, éd. Moritz, p. II–III.

²⁷Un des principaux apports du ms. de la Bodleian est de vocaliser un très grand nombre de toponymes, ce que les manuscrits collationnés par Moritz ne faisaient pas : Ibn al-Ğī'ān, éd. Moritz, p. IV. Cependant j'ignore si ces signes vocaliques reflètent en effet la prononciation vernaculaire du temps ou sont une reconstitution plus ou moins arbitraire des bureaux du Caire, voire du copiste. À quelques exceptions près, j'ai préféré m'en tenir ici, de manière provisoire, à la vocalisation restituée par Halm à partir des leçons de Muḥammad Ramzī, *al-Qāmūs al-ḡuḡrāfi li-l-bilād al-miṣriyya*, 6 vol., Markaz waṭā'iḡ wa-tārīḡ Miṣr al-mu'āṣir (Le Caire, 1994) : celles-ci coïncident en général (mais pas toujours) avec la prononciation vernaculaire des années 1890–1950 telle qu'elle apparaît dans les documents issus des recensements et les cartes du Survey of Egypt.

²⁸J'ai défendu cette hypothèse dans Nicolas Michel, « Villages désertés, terres en friche et reconstruction rurale en Égypte au début de l'époque ottomane », *Annales islamologiques* 36, 2002,



Avant d'aller plus loin dans l'exposé des informations issues du cadastre de 1528, il faut signaler que ce dernier nous est aussi connu par une source indirecte : l'excellent dictionnaire géographique des agglomérations anciennes et récentes d'Égypte constitué par Muḥammad Ramzī (1871–1945)²⁹. L'index et les notices elles-mêmes sont très utiles pour identifier les toponymes cités dans nos sources. Ramzī signale systématiquement, en reprenant ses sources (parmi lesquelles Ibn Mammātī, Ibn Duqmāq et Ibn al-Ğī'ān), si une agglomération était une dépendance d'une autre. Il fait régulièrement référence au *tarbī'* de 933/1528. Cependant, la collation de ses informations avec celles des registres du xvi^e siècle indique qu'il n'a pas utilisé directement ces derniers. Par exemple, il mentionne plusieurs dépendances (*tawābi'*) d'al-Fašn d'après le *tarbī'* de 933/1528, alors que le registre RI 4618 (index et f. 173 r^o), que nous présenterons plus loin, n'en signale aucune³⁰. Nous pouvons être assurés qu'il ne connaissait pas de première main les index des registres du xvi^e siècle, qui sont, comme nous allons le voir, une source clé, mais seulement à travers une source indirecte, qu'il appelle le *dalīl* de 1224/1809–1810³¹. Ce document, qu'il a consulté à Dār al-Maḥfūzāt (à la Citadelle), n'est pas autrement connu. Son nom indique qu'il s'agissait d'un répertoire des *nāḥiya*-s fondé à la fois sur la réalité du temps et sur les registres antérieurs, notamment ceux du xvi^e siècle. Sa constitution précède de peu les bouleversements du début du gouvernement de Mehmet Ali (1805–1848) : l'extermination des Mamelouks du Caire (1811), leur expulsion de haute Égypte (1812), la suppression de la ferme viagère des impôts ou *iltizām* (1813), ainsi que le cadastre de la basse puis de la haute Égypte (1813–1814)³².

Dans les premiers temps de la conquête ottomane de l'Égypte, et particulièrement sous le gouvernement de Ḥāyrbak (1517–1522), l'administration tâcha

p. 235–240, Annexe 2 : « Les superficies données par Ibn Duqmāq et Ibn al-Ğī'ān sont-elles bien celles du cadastre de 1315 ? »

²⁹ Biographie et exposé de son travail dans Ramzī, *Qāmūs*, vol. I, p. 35–40.

³⁰ Les dépendances d'al-Fašn signalées par Ramzī d'après le *tarbī'* de 933 sont al-Quḍḍābī (Ramzī, II, 3, 192) et Ġazīrat al-Wakliyya (II, 3, 193). Je ne les ai pas incluses dans cette étude des *kufūr* de la Bahnasāwiyya, car celle-ci s'appuie avant tout et de manière directe sur les sources d'époque mamelouke et du xvi^e siècle.

³¹ Par exemple Ramzī, II, 3, 233, notice de Ġawāda : « Elle est mentionnée dans le *tarbī'* de 933, comme le prouve [ou : d'après] sa mention dans le *dalīl* de 1224. » *Tumma waradat fī tarbī' sanat 933, bi-dalīl wurūdiḥā fī dalīl sanat 1224*. Plus précise, la notice de Dimšāw Šulūl (Ramzī, I, 251) note que le *dalīl* de 1224 cite lui-même *al-iḥbāsī*, c'est-à-dire le RI (que Ramzī lui-même n'a pas consulté, voir *infra*). Pouvons-nous généraliser, et affirmer que c'est à travers les RI et RĠ (voir *infra*) que le *dalīl* de 1224 connaissait les listes de villages du *tarbī'* de 933/1528 ?

³² Résumé de ces événements par Kenneth M. Cuno, *The Pasha's Peasants: Land, Society, and Economy in Lower Egypt, 1740–1858*, Cambridge Middle East Library, vol. 27 (Cambridge, 1992), p. 106–107.



de gérer les impôts dans la continuité du régime précédent. Mais les troubles qui suivirent en 1523–1524 brisèrent cet effort, et la documentation sur laquelle s'appuyaient les bureaux semble ne plus avoir été qu'en partie disponible³³. En 1525 la province d'Égypte fut dotée d'un règlement organique, le *kanunname-i Mısır*, et en 1528 on procéda à un nouveau cadastre qui fut appelé *tarbī*³⁴. Des inspecteurs dépêchés sur place rassemblèrent les informations que leur présentèrent les responsables, village par village, pour l'année fiscale 933/1527–1528. Quatre fragments de registres du *tarbī* subsistent, dont un seul est d'origine ; les trois autres ont été copiés dans la seconde moitié du XVI^e siècle³⁵. L'un des trois registres de copies, DT 4649, reprend des informations dont les plus récentes datent de l'année fiscale 962. Il porte sur une partie des *nāḥiya*-s du Fayyūm, de la Bahnasāwiyya et de la Manfalūṭiyya. 87 des *nāḥiya*-s de la Bahnasāwiyya ont été indexées ultérieurement, dans un ordre déroutant, qui n'est ni alphabétique, ni géographique. L'index distingue les *nāḥiya*-s qui paient l'impôt foncier en nature (*bilād al-ḡilāl*) et celles qui l'acquittent en espèces (*bilād al-ʿayn*) ; les notices elles-mêmes ne s'intéressent qu'à ces dernières, pour lesquelles elles fournissent les superficies imposées — à l'exclusion des terres exemptées — et des informations plus ou moins détaillées sur le calcul de l'impôt. Pour dix de ces *nāḥiya*-s les confins (*ḥudūd*) sont précisés, information toujours de grande valeur. L'index, en outre, signale pour neuf *nāḥiya*-s³⁶ l'existence de dépendances, sous la forme *X wa-kufūruhā*, sans autre précision ; un des villages, al-ʿAṭf, quoique qualifié de *nāḥiya*, est précisé comme étant un des *kufūr* d'al-Basqanūn.

L'essentiel des données du *tarbī* de 1528 nous a été transmis non par ces quelques fragments, mais par deux séries de registres appelées de nos jours

³³ Sur le devenir des archives fiscales d'époque circassienne après la conquête ottomane, Nicolas Michel, « “Les Circassiens avaient brûlé les registres” » in Benjamin Lellouch & Nicolas Michel, éd., *Conquête ottomane de l'Égypte (1517). Arrière-plan, impact, échos* (Leyde, Boston, 2013), p. 229–236, 247–258.

³⁴ Sur le terme même de *tarbī*, Nicolas Michel, *L'Égypte des villages autour du seizième siècle*, Collection Turcica, vol. 23 (Paris, Louvain, Bristol, 2018), p. 122 ; sur les *tarbī*-s menés à partir de 1525, *ibid.*, p. 123–125.

³⁵ Ces registres sont présentés par Michel, *L'Égypte des villages*, Annexe 4, « Les registres du *tarbī* », p. 441–446.

³⁶ Il s'agit de Bibā al-Kubrā, Šumustā, Saṭṭ Rašin, Bilifyā, Iqfahs, al-Qāyāt, Saṭṭ al-ʿUrafā, al-Ṭayyiba, et Maydūm. La présence d'al-Ṭayyiba dans cette liste étonne. En effet, RI 4618, f. 162 r^o-164 v^o, donne la notice de la *nāḥiya* double d'al-Ṭayyiba wa-l-ʿArīn, puis de chacune des deux agglomérations, sans mentionner de *kafr*, non plus que l'index de ce registre. En revanche, la notice d'al-Ṭayyiba dans le registre de la province d'al-Ašmūnayn (RI 4629, f. 74 v^o), faisant référence au cadastre de 1528 pour la Bahnasāwiyya, distingue bien le chef-lieu de ses deux *kufūr* (le mot est employé), al-ʿArīn et al-Manyal.



al-rizaq iḥbāsī (désormais RI) et *al-rizaq ḡayṣī* (RĜ), dont subsistent respectivement 24 et 13 registres. Elles correspondent à trois ensembles constitués simultanément à partir de 1550, et appelés alors *dafātir al-aḥbās*, *al-ḡarīda* et *dafātir al-amlāk wa-l-awqāf*, tous trois consacrés aux terres privilégiées, c'est-à-dire soit exemptées d'impôts, soit imposées au bénéfice de fondations pieuses³⁷. Les deux premières séries ont été classées par sous-provinces³⁸ et, à l'intérieur de celles-ci, par ordre alphabétique de *nāḥiya*. La commission qui a été constituée à cette fin, et dont le règlement nous est parvenu³⁹, disposait des données du *tarbīʿ* de 933/1528 ainsi que d'au moins deux séries complètes de registres d'époque circassienne, entretemps récupérés : ces deux séries étaient appelées *dafātir al-aḥbās* et *al-ḡarīda al-qadīma*⁴⁰. Il ne s'agissait plus d'aller en tournée sur place pour récupérer les informations relatives à l'impôt de l'année en cours, comme on l'avait fait en 1528, mais de collationner la documentation écrite existante afin de vérifier la validité des exemptions fiscales et de tous les privilèges fonciers. La notice de chaque *nāḥiya*, après l'identification de celle-ci et parfois sa localisation (confins, *ḥudūd*), comprenait d'abord le récapitulatif de sa superficie et du statut de ses terres, puis le détail des terres exemptées ou privilégiées. Pour chaque rubrique la page était divisée en deux colonnes, celle de droite reprenant les informations des registres circassiens, celle de gauche du *tarbīʿ* de 933 ou, parfois, d'autres documents contemporains. La trame générale a été constituée dans un premier temps avant qu'on ne procède au remplissage spécifique de chaque rubrique. C'est ainsi que plusieurs mains ont pu intervenir dans le même registre. Les folios ont reçu une numérotation continue, reprise dans l'index des *nāḥiya*-s qui accompagnait chaque volume. Certains index originaux nous sont parvenus, d'autres sont des copies réalisées à une date ultérieure. Les chiffres sont presque toujours notés en *siyāq*, tandis que la foliotation est en chiffres indiens, une numération avec laquelle certains des rédacteurs n'étaient pas

³⁷ Sur la rédaction de ces trois séries de registres par une commission réunie en 1550, Michel, *L'Égypte des villages*, p. 150–154.

³⁸ L'Égypte étant elle-même, du fait de la conquête de 1517, devenue une province (*eyalet*) de l'empire ottoman, les anciennes provinces (*iqlīm*, terme que l'on a continué à employer) sont devenues des sous-provinces. Le terme ottoman de *sancak* dans un sens territorial n'était pas utilisé en Égypte.

³⁹ Il a été publié et traduit par Stanford J. Shaw, « The Land Law of Ottoman Egypt (960/1553): A Contribution to the Study of Landholding in the Early Years of Ottoman Rule in Egypt », *Der Islam* 38, 1963, p. 106–137.

⁴⁰ Sur ces registres d'époque mamelouke, qui ne nous sont connus qu'à travers les RI et les RĜ, Nicolas Michel, « Les *rizaq iḥbāsiyya*, terres agricoles en mainmorte dans l'Égypte mamelouke et ottomane. Étude sur les *Dafātir al-Aḥbās* ottomans », *AnIsl* 30, 1996, p. 169–172.



familiers. Les registres de RI et RĠ ont été consultés jusqu'aux premières années du XIX^e siècle, complétés et mis à jour, ce qui a généré un nombre extraordinaire d'additions marginales et de feuillets intercalaires⁴¹.

La quasi-intégralité des trois volumes des RI de la Bahnasāwiyya, avec leur index d'origine, est conservée⁴². Le troisième volume est en moins bon état que les deux autres ; il a perdu sa reliure en cuir à motif gaufré d'origine, et plusieurs cahiers ont été mélangés lorsqu'à l'époque contemporaine il a reçu une nouvelle reliure cartonnée. Seize folios manquent à l'intérieur du volume, ainsi que les derniers folios, qui correspondent aux quatre dernières *nāḥiya*-s par ordre alphabétique. Par bonheur, nous conservons une bonne partie du second et dernier volume de la *ġarīda* consacrée à la Bahnasāwiyya, RĠ 4632, avec sa reliure et son index d'origine. Les fragments conservés représentent 102 folios sur un total supérieur à 239. Ils permettent de combler la majeure partie des lacunes du RI 4828 et de disposer ainsi d'une série quasi-complète d'informations cadastrales pour cette province⁴³.

Les index de RI 4618 (al-Bahnasāwiyya II) et RĠ 4632 ont quasiment le même titre. Celui du RI 4618 se lit : *fihrist al-nawāḥi min iqlīm al-Bahnasāwiyya bi-l-waġh al-qibli naqlan min daftar al-iġmāl zaman al-Ġarākisa al-mustaqarr 'alayhi al-ḥāl ilā āḥir min ġumādā al-awwal sanat 891 [en siyāq]* « Index des *nāḥiya*-s de la province de la Bahnasāwiyya, dans la Face sud [i.e. la haute Égypte], collationné à partir du registre récapitulatif du temps des Circassiens, établi jusqu'à fin ġumādā I 891 / 3 juin 1486 ». Ce registre récapitulatif (*daftar al-iġmāl*) est fréquemment cité dans les index des registres de RI et RĠ⁴⁴. Il s'agissait apparemment d'un document de synthèse élaboré par les bureaux du Caire, peu d'années après qu'Ibn al-Ġī'ān avait rédigé son propre ouvrage ; il comprenait au moins les noms des *nāḥiya*-s, leur superficie, leur *'ibra* et leur statut. Le titre des index des deux registres RI 4618 et RĠ 4632 laisse penser que les rédacteurs de ces registres ont suivi les listes alphabétiques constituées à l'époque circassienne pour organiser leurs propres registres. C'est bien ce que confirme la comparaison entre les listes d'Ibn al-Ġī'ān et les index des RI et RĠ : la liste de 1486 a vraisemblablement servi de base systématique, et a été complétée de diverses façons. Des noms supplémentaires ont été ajoutés, y compris en marge de l'index, par exemple Idrāsyā⁴⁵, dont la colonne de droite dans la notice est restée vide : le village n'était pas encore une *nāḥiya* à l'époque mamelouke. Par ailleurs, l'index de RĠ 4632 ajoute

⁴¹Présentation détaillée des RI *ibid.*, p. 127–149.

⁴²Présentation des trois registres RI 4618, 4624 et 4828 (al-Bahnasāwiyya I, II et III) *ibid.*, p. 155–156.

⁴³Les manques qui subsistent portent sur les *nāḥiya*-s de Ṭarfayāna, Ṭaharšūb (i.e. Ṭaršūb) et Ṭirfā.

⁴⁴Première approche de ce document disparu dans Michel, « Les *rizaq iḥbāsiyya* », p. 168–169.

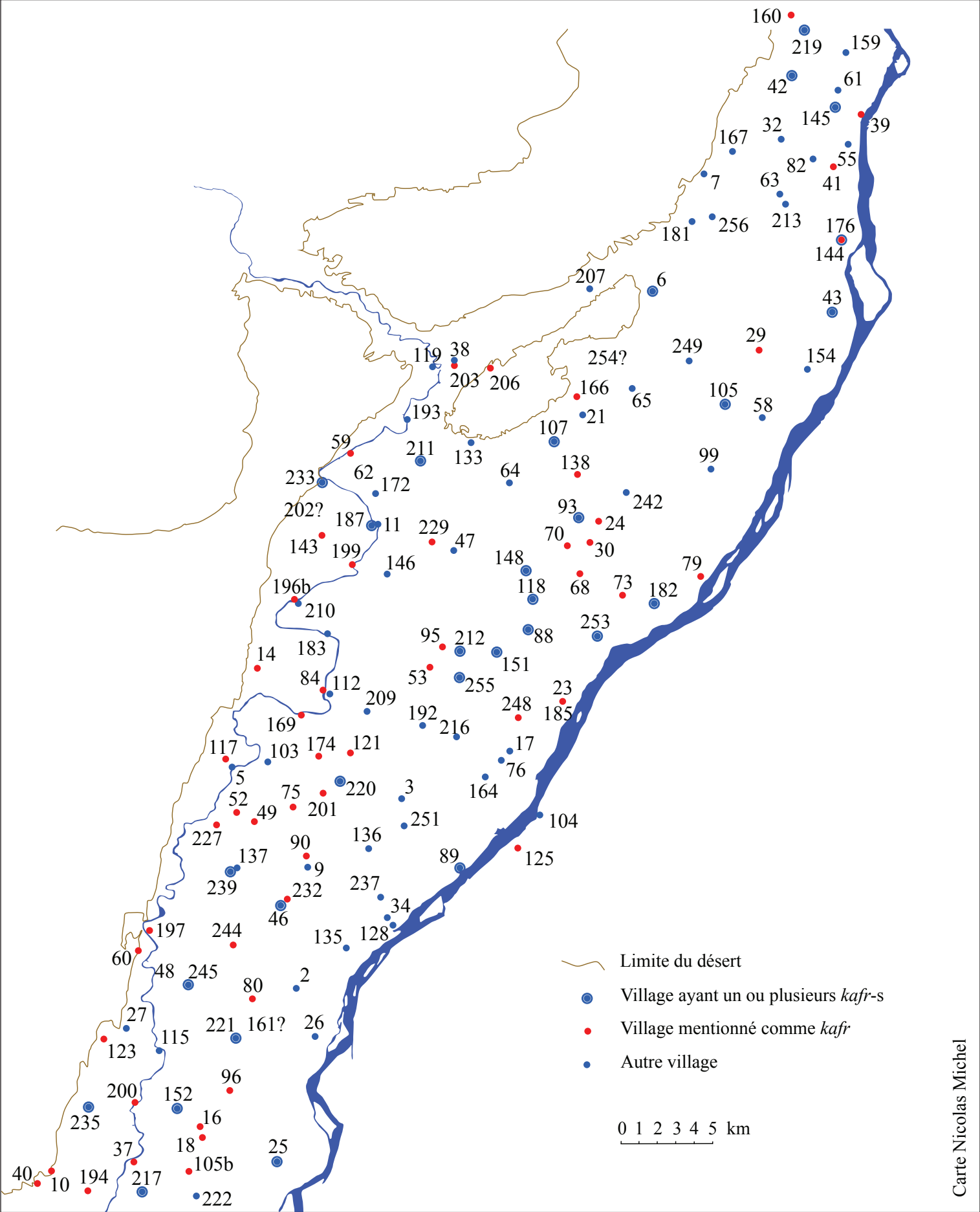
⁴⁵RI 4618, index, correspondant à la notice du f. 43 ; f. 43 r^o du registre. Sur Idrāsyā, Ramzī, II, 3, p. 150.



en queue de liste six noms « extraits du *tarbīʿ* » (de 1528) : *wa-bi-awāḥir hādīhi al-ḡarīda / nawāḥī manqūla min al-tarbīʿ yaʿtī dīkruhā fīhi*⁴⁶. À l'inverse, la fidélité au document source de 1486 a conduit les rédacteurs à préparer le cadre de notices pour quelques *nāḥiya*-s pour lesquelles le *tarbīʿ* de 1528 ne donnait aucun renseignement, sans doute parce que le village avait disparu entretemps (voir *infra*, Tableau 4).

⁴⁶Ces six villages occupent les f. 232 à 239 de RĠ 4632. La colonne de droite (informations extraites de la *ḡarīda qadīma* d'époque circassienne) en est vide, comme il fallait s'y attendre.

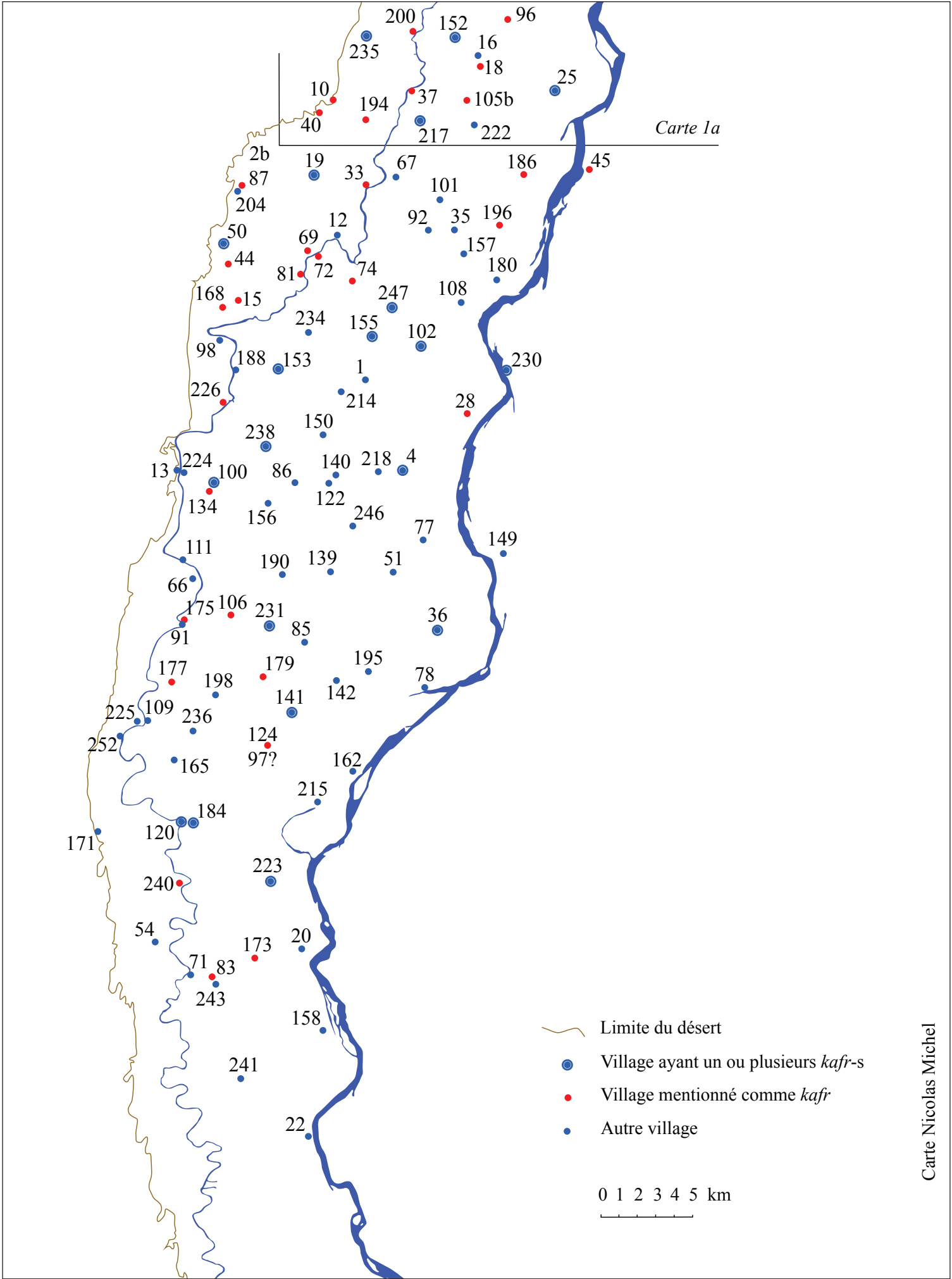




Cartes 1a et 1b. — Villages de la Bahnasāwiyya mentionnés dans les sources, 1315–1528, et localisables.

Les cartes de cet article ont été réalisées par l’auteur à partir du fond de cartes du Survey au 50.000^e (2^e édition, 1912–1913) géoréférencées et mosaïquées par Hakim Rakrouki pour le programme ANR-DFG EGYLandscape.





Carte Nicolas Michel



Liste des villages de la Bahnasāwiyya

(K) = village mentionné comme *kafr* dans l'une ou l'autre des sources des XIV^e-XVI^e siècles.

(RI) = toponyme signalé seulement dans les registres des *rizaq iḥbāsiyya*.

- 1.. Āba (auj. Abā al-Waqf)
2. Absūğ
- 2b. Abū Baṭīḥa (K)
3. Abū Duḥān (auj. Abū Širbān)
4. Abū Ġirğā
5. Abū Kaʿb (auj. ʿIzbat al-Šanṭūr)
6. Abū Šir Qūrīdis (auj. Abū Šir al-Malaq)
7. Abwīt
8. al-ʿArīn (K) (non localisé)
9. al-ʿAsākira
10. al-ʿAṭf (K) (auj. ʿAṭf Ḥaydar)
11. al-ʿAwāwna (RI)
12. al-Bahğūr
13. al-Bahnasā
14. al-Bahsamūn (K)
15. al-Balāʿiza (K) (auj. al-Balāʿzatayn)
16. al-Balğamūn (K) (auj. Nazlat Iqfaḥş)
17. al-Barāniqa
18. al-Barāqī wa-Ḍanab al-Timsāḥ (K)
19. al-Basqanūn
20. al-Bayahū wa-l-Naḥla
21. al-Burğ
22. al-Burğāya (RI)
23. al-Ḍabāʿna (K)
24. al-Dawālṭa (K)
25. al-Fant
26. al-Faşn
27. al-Ğafadūnāt
28. al-Ğindiyya (K)
29. al-Ḥāfir (K)
30. al-Ḥakāmna (K)
31. al-Ḥişaş wa-l-Faḍliyya (non localisé)
32. al-Ḥūmiyya (auj. al-Ḥūma)
33. al-ʿIdwa (K)
34. al-Kawāšira (auj. al-Fuqqāʿi)
35. al-Kawm al-Aḥḍar
36. al-Kufūr al-Şūliyya
37. al-Kunayyisa (K)
38. al-Lāhūn (du Fayyūm) (RI)
39. al-Masāʿda (K) (auj. Ġazīrat al-Masāʿda)
40. al-Masīd (K) (auj. al-Masīd al-Waqf)
41. al-Maşlūb (K) (RI)
42. al-Maydūm wa-l-Ḥūmiyya wa-l-Urtuqiyya
43. al-Maymūn (de la Ġiziyya selon RI)
44. al-Mifawwiz (K) (auj. Mifawwiz Ṭayba)
45. al-Murīğ (Murayyiğ?) (K) (auj. Zāwiyat al-Ğidāmī)
46. al-Nāwiyya (à l'emplacement du cimetière d'auj. Zāwiyat al-Nāwya)
47. al-Nuwayra
48. al-Qalʿa (K) (auj. al-Qulayʿa)
49. al-Qaşaba (K)
50. al-Qāyāt
51. al-Qays
52. al-Šanṭūr (K)
53. al-Şūbak (K)
54. al-Ṭayyiba
55. al-Waşṭā (RI)
56. al-Zamāzma (RI: *kafr* d'Ihwā) (non localisé)
57. al-Zāwiya (non localisé)
58. al-Zaytūn
59. al-Zirība (K) (auj. Banī Hānī)
60. ʿAṭf Ḥallāş (K) (disparu, Nağʿ Ġidān, terroir de Mazūra)
61. ʿAṭf Iṭwāb (auj. ʿAṭf Ifwa)
62. Babīğ Ġilān (du Fayyūm) (auj. Manyal Hānī, commune sans agglomération.)
63. Babīğ Qīman (auj. Kafr Abğīğ)



64. Bāhā
65. Bahafšīm
66. Ballā
67. Bām (auj. Bān al-‘Alam)
68. Banī ‘Affān (K)
69. Banī ‘Āmir (K)
70. Banī Baḥīt (K) (auj. Minyat al-Ġayyid)
71. Banī Ġanī wa-l-Dayr
72. Banī Ḥālīd (K) (auj. Banī Ḥālīd al-Baḥriyya)
73. Banī Hārūn (K)
74. Banī Ḥilf (K)
75. Banī Ḥilla (K)
76. Banī Mādī
77. Banī Nazār (RI) (auj. Banī Mazār)
78. (Banī Muḥammad) (auj. Abū Ḥisayba)
79. Banī Qurayš (K) (auj. Manqarīš)
80. Banī Šāliḥ (K)
81. Banī ‘Uqayl (K) (auj. al-‘Aqliyya)
82. Banī ‘Utmān (RI) (auj. Kafr Banī ‘Itmān)
83. Baqarlanka (RI) (K) (auj. Banī al-Ḥakam)
84. Barāwa (K) (auj. Barāwa al-Waqf)
85. Bardanūha
86. Bardūna
87. Barmašā (K)
88. Barūt
89. Bibā al-Kubrā
90. Bidahl (K)
91. Biḡāḡ (auj. Ibḡāḡ al-Ḥaṭab)
92. Bilhāsa
93. Bilifyā
94. Birkat al-Asyād (non localisé)
95. Birkat Birrū (K) (auj. Nazlat al-Mašārqa)
96. Bisfā (K)
97. Bulṭiyya : dans la commune actuelle de 124 Ġawāda
98. Burṭubāt
99. Būš Qarā (auj. Būš)
100. Buṭāš wa-Habšūr (‘Izbat Aḥmad Sarī al-Dīn sur la carte du Survey)
101. Dahmarū
102. Dahrūt wa-l-Ġindiyya
103. Daḥtūt/Daḡtūt al-Ḥaraḡa (auj. Daštūt)
104. Daḥtūt/Daḡtūt al-Ḥiḡāra (auj. Ġabal al-Nūr)
105. Dalāš
- 105b. Ḍanab al-Timsāḥ (auj. Nazlat al-Barqī)
106. Danāza (RI) (K)
107. Dandīl
108. Darūt Bilhāsa (auj. al-Šayḥ Ziyād)
109. Dayqūf (auj. Dāqūf)
110. Dayr al-Ġaw‘ (non localisé)
111. Dayr al-Ḥādim wa-Kawm Mudrak (auj. Dayr al-Sanqūriyya)
112. Dayr al-Qašnūn (auj. Dayr Barāwa)
113. Dayr ‘Aṭiyya (de l’Ašmūnayn) *hors carte*
114. Dayray Ṭirfa wa-Barhiḡ : dans la commune de 252 Ṭirfa
115. Dilhānis
116. Dīqnāš (disparu, *ḥawḍ* de 197 Mazūra)
117. Dišāša (K)
118. Dimūšya
119. Dumuwwa al-Lāhūn (du Fayyūm) (RI) (auj. Hawārat ‘Adlān)
120. Dunqām (auj. Dulqām)
121. Fazāra (K)
122. Ġalf
123. Ġamhūḡ (K) (auj. al-Ġamhūd)
124. Ġawāda (K)
125. Ġayyāḍa (auj. Ġayyāḍa al-Šarqiyya)
126. Ġazā’ir al-Kalbiyya = 176 Kawm Idrīḡa
127. Ġazīrat al-Bašaliyya wa-l-Mu‘īn ? (non localisé)
128. Ġazīrat al-Kawāšira (auj. Ġazīrat al-Fuqqā‘ī)



129. Ġazīrat Kufūr al-Šūliyya (non localisé)
130. Ġazīrat Sawāqī al-Aš‘arī (non localisé)
131. Ġazīrat al-Ṭayyiba wa-Ġazīrat Bayād (non localisé)
132. Ḥāfir Dalāš (RI) = 29 al-Ḥāfir
133. Ḥāğir Banī Sulaymān
134. Hanšūr (K) (auj. ‘Izbat al-Awqāf, terroir de Šandafā)
135. Harabšant
136. Hilliliyya
137. Hinitfa/Hinitfā
138. Ibšannā (K)
139. Ibšāq
140. Ibṭūğā
141. Ibwān
142. Idqāq
143. Idrāsyā (RI) (K)
144. Idrīğā : même emplacement que 176 Kawm Idrīğā
145. Ifwā
146. Ihnās al-Madīna
147. Ihnāsya al-Šuğrā = Ihnāsya al-Ḥaḍrā
148. Ihnāsya al-Ḥaḍrā (RI)
149. Ihrīt (auj. al-Šayḥ Faḍl)
150. Ihṭū
151. Ihwā
152. Iqfahs
153. Irğannūs (auj. al-Ġarnūs)
154. Išmant
155. Išnī (auj. Išnīn al-Našārā)
156. Išrūba
157. Iṭnāy
158. Iṭsā (RI)
159. Iṭwāb
160. Kafr al-Haram (K) (auj. al-Haram, proche de Maydūm)
161. Kafr al-Sanāra (K) (auj. al-Sanāyra, commune sans agglomération)
162. Kafr Banī Ḥakīm (devenue Nazlat Qulūšnā, puis al-Tawfiqiyya)
163. Kafr Banī al-Manayn (RI)
164. Kafr Banī Qāsim = Banī Qāsim (RI)
165. Kawm Abī Sanābil (‘Izbat Šākir, terroir de 109 Dāqūf)
166. Kawm Abū Ḥallād (K)
167. Kawm Abū Rādī (RI)
168. Kawm al-Baqar (K) (auj. Kawm al-Ḥāšil)
169. Kawm al-Ḥimīr (K) (auj. Kawm al-Nūr)
170. Kawm al-Nawāris (non localisé)
171. Kawm al-Rāhib (wa-Itnīda in RI)
172. Kawm al-Raml (auj. Kawm al-Raml al-Baḥrī)
173. Kawm al-Wafī (RI) (K) (auj. Kawm al-Lūfī)
174. Kawm Banī Mūmina (K) (auj. Banī Mūmina)
175. Kawm Ḥilwa (K) (auj. Ḥilwa)
176. Kawm Idrīğā (RI) (K)
177. Kawm Marzūq (K) (auj. Marzūq)
178. Kawm Mudrak (non localisé)
179. Kawm Wālī (K)
180. Mağāğā (RI)
181. Manfaṣṭa (auj. Anfaṣṭ Banī Ḥibbīn)
182. Manfasawayh (auj. Banī Suwayf)
183. Manharā
184. Manqaṭīn
185. Manšiyyat Banī Ḍab‘ān (= 23 al-Ḍabā‘na)
186. Manšiyyat/Minyat Banī Ġarwāsīn/š (K) (auj. Malāṭiyya)
187. Manšiyyat Qāy (= Manšiyyat al-‘Awāwna RI) (auj. Minšāt al-Umarā’, en face de 11 al-‘Awāwna)
188. Manyal Abī Ša‘ra (= Banī Wallims RI) (auj. Banī Wallims)
189. Manyal Banī ‘Abbās (non localisé)
190. Manyal Banī ‘Alī (wa-l-Ma‘šara in RI) (auj. Banī ‘Alī)
191. Manyal Banī Ḥabīb (non localisé, proche de 85 Bardanūhā)
192. Manyal Banī Mūsā (auj. Manyal Mūsā)



193. Maʿsarat Qāy (auj. Maʿsarat Naʿsān)
194. Manyal Banī Warkān (K) (auj. Banī Warkān)
195. Maṭāy wa-Banī Muḥammad
196. Mayyānat Salāqūs (auj. Mayyāna al-Waqf)
- 196b. Mayyāna (K)
197. Mazūra (K)
198. Minbāl
199. Minhīrū (K)
200. Minsāba (RI) (K)
201. Minšāt Abū Šāliḥ (K) (auj. Minšāt Abū Miliḥ ?)
202. Minšāt al-ʿArab (K) (Nağʿ al-ʿArab, terroir de 233 Sidmant)
203. Minšāt Ḥalbūš (K) (auj. Minšāt Hidīb)
204. Minšāt Ḥalfā (RI)
205. Minšāt Rabīʿa = Minyat Rabīʿa (RI) (non localisé)
206. Mūš al-Ḥarağa = al-Ḥarağa (K) (auj. al-Ḥarağa)
207. Nāmūsa (du Fayyūm in RI) (auj. al-Nawāmīs)
208. Namūy wa-Ğazīrat al-Ḥağar = 180 Mağāğā
209. Ninā wa-Bahnanā
210. Qalahā
211. Qāy
212. Qilla
213. Qiman (auj. Qiman al-ʿArūs)
214. Qufāda
215. Qulūsanā
216. Qumbuš
217. Šafaniyya
218. Saft Abū Ğirğā
219. Saft Banī Waʿlā = Saft Maydūm
220. Saft Rašin
221. Saft al-ʿUrafāʾ
222. Salāqūs
223. Samalūt (RI)
224. Sandafā
225. Sāqiyat Maḥfūz (auj. Sāqiyat Dāqūf)
226. Sāqūla (RI) (K)
227. Sarabū (K)
228. Šarāqī al-Ašʿarī ou Sawāqī al-Ašʿarī (non localisé)
229. Šarāhī (auj. Šarhā/Šarahī) (K)
230. Šarūna
231. Sayla (auj. Sayla al-Šarqiyya)
232. Sindādiyya (K) (auj. Zāwiyat al-Nawiyya)
233. Sidmant (RI)
234. Šimm al-Başal
235. Šinrā al-Qibliyya
236. Siṭāl (auj. Istāl)
237. Suds
238. Šulqām
239. Sumuštā
240. Šūša (K)
241. Ṭahā al-Madīna (auj. Ṭahā al-Aʿmida)
242. Ṭahā Būš
243. Ṭahmāya wa-Banī Ğanī (de l'Ašmūnayn) (cimetière de 83 Baqarlank, devenue Banī al-Ḥakam)
244. Ṭalā (K)
245. Talt
246. Ṭambabū (auj. Ṭanbū)
247. Ṭambadī
248. Ṭansā al-ʿĀmira = Ṭansā Banī Mālū (RI) (K)
249. Ṭansā al-Malaq (RI)
250. Ṭarfayāna (non localisé, proche de 85 Bardanūhā)
251. Ṭaršūb
252. Ṭirfa
253. Tizmant wa-l-Sāḥil
254. Ṭūniyya (proche de 166 Kawm Abū Ḥallād)
255. Ṭuwwa
256. Wanā (auj. Wanālqis)



2. LES KUFŪR DANS LES CADASTRES ET LES REGISTRES⁴⁷

Les notices de *nāḥiya* sont plus nombreuses dans l'index des RI que dans les listes d'époque mamelouke : en tout 181 items⁴⁸, à comparer avec les 160 items chez Ibn Duqmāq et 154 chez Ibn al-Ğī'ān. Cet accroissement résulte de plusieurs causes. En premier lieu, la province s'est étendue dans plusieurs directions. En amont, aux dépens de la province d'al-Ašmūnayn, le gain de superficie est considérable avec Samalūt 223, al-Ṭayyiba 54, Iṣṣā 158, Dayr 'Aṭiyya 113, Ṭahā al-Madīna 241, al-Burğāya 22. Au nord-ouest, en annexant plusieurs *nāḥiya*-s à l'entrée du Fayyūm : al-Lāhūn 38, Dumuwwa al-Lāhūn 119, Sidmant 233, Babīğ Ġilān 62. Au nord, al-Maymūn 43, auparavant dans la Ġīziyya. Par exception, la *nāḥiya* d'al-Ṭayyiba 54, auparavant dans la province d'al-Ašmūnayn, a fait aussi l'objet d'une notice dans le premier volume de cette dernière⁴⁹.

En second lieu, apparaissent des *nāḥiya*-s que les index désignent explicitement comme la dépendance (*kafr*) d'une autre ; elles sont au nombre de 17, par exemple *Dišāša min kufūr Qāy*, « Dišāša 117, une des dépendances de Qāy 211 ». Neuf *nāḥiya*-s sont accompagnées du nom de leur unique *kafr*, par exemple *Irğannūs wa-Sāqūla kafrihā*, « Irğannūs 153 et son *kafr* Sāqūla 226 ». Le tableau figurant en Annexe inclut les *kufūr* mentionnés seulement par Ibn al-Ğī'ān ; le total des *nāḥiya*-s dotées de *kafr*-s passe à 41, et les *kufūr* à 164⁵⁰. Sur ces 164 *kufūr*, plusieurs ont un nom double ou triple, ce qui porte à 177 le nombre total des agglomérations dépendantes ou secondaires. Quatorze *nāḥiya*-s ont un seul *kafr* ; 7 en ont deux, 7 en ont trois, 12 en ont quatre et plus. Les *nāḥiya*-s ayant le plus de *kufūr* sont Qāy 211 (21 *kufūr*), Saṭṭ Rašin 220 (17), Sumuṣṭā 239 (12), al-Basqanūn 19 (12), al-Qāyāt 50 (11), Manfasawayh 182 (10) : 83 *kufūr* à elles six, un peu plus de la moitié du total ! Notons, car rien n'est simple, que les dépendances de quelques villages sont désignées d'une autre manière, qui ne suggère pas l'existence d'une agglomération secondaire : *X wa-ma'ṣaratuhā* « X et son pressoir » (2 cas), *X wa-ḥiṣṣatuhā* « X et sa part [de terroir ?] » (2 cas). Je ne les ai pas intégrées à la liste des *nāḥiya*-s avec *kafr*. Enfin, dans les index, 129 entrées

⁴⁷ Dans le texte et les notes de cet article, les chiffres en gras qui suivent les noms de village renvoient à la numérotation des villages de la Bahnasāwiyya adoptée dans les cartes 1a et 1b.

⁴⁸ Je compte dans ce total les cinq *nāḥiya*-s dont les noms ont été ajoutés à la liste préparée en index par la main principale α : il s'agit d'Iḍrāsya 143, Kawm Abū Rāḍi 167, al-Qays 51 wa-Banī Mazār 77, Saṭṭ Abū Ġirğā 218, Kafr al-Ḥarrāt.

⁴⁹ RI 4629, f. 74 v° : *bi-daftar al-Ġarākisa al-iḥbāsī / kānat bi-l-Ašmūnayn tumma nuqilat ilā al-Bahnasāwiyya tumma u'īdat ilā al-Ašmūnayn bi-marsūm šarīf tāriḥuhu ṭālīt al-qa'da sanat 831*. Elle se trouvait dans l'Ašmūnayn, a été transférée à la Bahnasāwiyya puis est revenue dans l'Ašmūnayn par un *marsūm šarīf* du 3 dū al-qa'da 831 / 14 août 1428.

⁵⁰ Šulqām 238 est la seule *nāḥiya* dans l'index, de même que dans la notice, pour laquelle l'existence de *kufūr* est mentionnée sans que leur nom soit indiqué. Le total des *kufūr* de la province serait donc en fait légèrement supérieur à 164 (et 177 agglomérations).



Tableau 1 : Les *kufūr* dans les recensions d'époque mamelouke.

	Ibn Duqmāq	Ibn al-Ğīʿān	Indices et en-têtes des RI et RĜ
Nombre total de notices	160	154	186
Notices de <i>kafr</i> d'une <i>nāḥiya</i>	9	9	18
Nombre total de <i>nāḥiya</i> -s non dépendantes	151	145	168
<i>Nāḥiya</i> -s avec <i>kufūr</i>	29	24	38
Nombre de <i>kufūr</i> identifiés dans les notices de <i>nāḥiya</i> -s	21	5	162

ne correspondent ni à un village *kafr* d'un autre, ni à une unité administrative dotée de *kafr*-s : il s'agit dans 109 cas de noms uniques, dans 17 de noms doubles X wa-Y, par exemple *Kawm al-Rāhib wa-Itnīda* 171, dans 2 cas de noms triples ; en tout, 152 agglomérations.

2.1. À quand remontent les informations de nos sources ?

La question la plus importante pour la suite de notre propos est de savoir sur quels documents s'appuyait la liste bien plus détaillée de 1486, connue par les index des RI et RĜ ; autrement dit, à quand remonte la source originelle utilisée par ce document de 1486.

Ibn Duqmāq et Ibn al-Ğīʿān avaient déjà accordé une certaine attention à cette question des dépendances, mais ils l'avaient fait avec parcimonie, comme le montre le Tableau 1.

La comparaison entre les différentes listes de *nāḥiya*-s incite à envisager une source unique pour Ibn Duqmāq, Ibn al-Ğīʿān et le document de 1486, source qui a dû faire l'objet d'ajustements ultérieurs, mais toujours par exception. Comme les superficies jointes à ces noms de villages remontent vraisemblablement au *rawk* de 1315, je suis tenté d'attribuer à la même date cette matrice des listes de *nāḥiya*-s. La question n'est pas aussi simple pour les listes de *kufūr*. Les incohérences internes aux deux compilateurs, Ibn Duqmāq et Ibn al-Ğīʿān⁵¹, incitent

⁵¹ Par exemple, Ibn Duqmāq signale trois dépendances d'Iqfahs 152 (al-Balġamūn 16, al-Kunayyisa 37, Bisfā 96) mais ne mentionne pas, en tête de la notice d'Iqfahs, que cette dernière a des *kufūr* ; Ibn al-Ğīʿān en revanche le note.

Tableau 2 : *Kufūr* de quatre *nāḥiya*-s chez Ibn Duqmāq et dans les RI.

	<i>Kufūr</i> nommés par Ibn Duqmāq	<i>Kufūr</i> nommés dans les index des RI et RĠ	<i>Kufūr</i> nommés d'après le <i>tarbīʿ</i> de 1528
Ibwān	Dafanū المطح al-Maṭīḥ ? al-Kawm al-Aḥḍar	Dafanū	—
al-Basqanūn	Abū Minnā Dayr al-Ṭīn Abū Baṭīḥa برما Barm[aš]ā المد al-Masadd/ Masīd ? al-ʿIdwa Ḥarīm al-Raml al-ʿAṭf القطعة al-Qiṭʿa	al-ʿAṭf Kawm al-Raml wa-M... al-Masġid Abū Baṭīḥa wa- Bīrmāra ? Kafr Bū Minnā Barmašā wa-Maqāra Dikrū wa-Dikarkāris wa-l-Ṭawīl al-Kunayyisa Dayr al-Ṭīn al-ʿIdwa al-Masīd al-Qaṭīʿa	al-ʿAṭf Kawm al-Raml al-Masġid Kawm Barmašā Kafr al-ʿIdwa Kawm al-Masīd al-Qaṭīʿa al-..ḥ.. [en marge] al-Murāwisiyya ? [en marge]
Bilifyā	Banī Ġayyāt Umm al-Ḥakam al-Ṣawālīḥa	al-Ḥakāmna al-Ḍawālta	al-Ḥakāmna al-Ḍawālta
Talt	Ṭalā al-Ḥāfir al-Qulayʿa	Ṭalā al-Qalʿa al-Ḥammām	Ṭalā

à voir là un travail inachevé, peut-être du fait des documents sur lesquels ils s'appuyaient eux-mêmes.

Ibn Duqmāq a été plus complet qu'Ibn al-Ġīʿān en notant quelles *nāḥiya*-s comportaient des *kufūr* (sous la forme *X wa-kufūruhā*, que l'on retrouve dans toutes nos sources) ; il a même énuméré les *kufūr* de quatre d'entre elles : Ibwān 141 (3 *kufūr*), al-Basqanūn 19 (9), Bilifyā 93 (3) et Talt 245 (3) (ci-dessous, Tableau 2), alors qu'Ibn al-Ġīʿān, ou du moins les copies de son œuvre qui nous sont parvenues, ne l'a fait pour aucune.

Une première liste de *kufūr* avait-elle été constituée dès 1315 ? L'hypothèse peut être défendue : al-Nābulusī avait déjà procédé ainsi. L'une des deux sources,



Ibn Duqmāq ou l'index des RI, reflète-t-elle cette première liste ? Les différences entre ces listes de *kufūr* (Tableau 2) déroutent au premier abord, parce qu'elles ne vont pas dans le même sens. Dans les cas de Bilifyā et de Talt, l'index des RI paraît puiser à une source plus tardive que celle d'Ibn Duqmāq, car plus proche de l'état des dépendances en 1528. Dans le cas d'al-Basqanūn, c'est l'inverse : l'index des RI fait apparaître des toponymes anciens tels que Dikrū, disparus chez Ibn Duqmāq, dont l'information paraît pour le coup plus récente que celle de l'index. Là encore, j'avancerai l'hypothèse que les listes de *kufūr* chez Ibn Duqmāq et l'index des RI dérivent d'une source commune, vraisemblablement le *rawk nāṣirī* de 1315, mais qu'ils ne l'avaient pas sous les yeux et ont travaillé à partir de documents postérieurs, aménagés pour intégrer des mises à jour partielles, effectuées à plusieurs dates inconnues du XIV^e siècle. Je considérerai donc l'index des RI non pas comme la photographie des choses à un instant donné, mais comme le reflet de plusieurs états successifs durant le XIV^e siècle.

Comme nous l'avons déjà vu, les rédacteurs des registres RI et RĠ travaillaient à partir de deux ensembles de documents de référence : les registres et autres documents d'époque mamelouke d'une part, de l'autre les registres du *tarbīʿ* de 1528. Or la situation en 1528 était très différente de celle du XIV^e siècle, et les registres constitués à partir de 1550 le montrent de manière claire. Seule une petite partie des *kufūr* énumérés dans l'index, 17 sur 164, ont fait l'objet d'une entrée distincte dans l'index puis d'une notice spécifique, en respectant l'ordre alphabétique des *nāḥiya*-s. D'autre part, certains des *kufūr* énumérés dans l'index ont fait l'objet d'une notice immédiatement à la suite du chef-lieu, d'autres non. Cela est tout à fait apparent dans le tableau publié ici en Annexe.

Prenons deux exemples parmi les *nāḥiya*-s ayant le plus de *kufūr* dans l'index : Sumuṣṭā 239 et Qāy 211. Sur les 12 *kufūr* énumérés pour Sumuṣṭā, à la notice générale de la *nāḥiya* succèdent les notices du chef-lieu lui-même (*Sumuṣṭā ḥaṣṣatan*), puis d'au moins sept *kufūr*⁵² ; Diqnāš 116, Mazūra 197, al-Bandala, al-Šanṭūr 52 et Kafr Ṭūḥ apparaissent dans l'index (qui orthographie Bandala et Ṭūḥ), tandis que deux autres, Sarabū 227 et al-Qaṣr, n'y figurent pas. Les récapitulatifs des notices du chef-lieu et des *kufūr* ont été préparés comme ceux des autres *nāḥiya*-s, mais dans la colonne de gauche seules les informations relatives aux terres exemptées, *rizaq* et « services communaux » (*maṣāliḥ al-nāḥiya*, voir *infra*) ont été complétées à partir du *tarbīʿ* de 933/1528.

Qāy représente un cas tout à fait remarquable. L'en-tête de la notice énumère de manière très lisible 11 *kufūr*; une autre main en a ajouté un douzième, Ḥāḡir Banī Sulaymān 133, qui n'apparaît nulle part ailleurs comme *kafr* de Qāy. Si le nom des onze premiers *kufūr* de Qāy est repris de manière fort lisible dans l'en-

⁵² Sumuṣṭā et ses *kufūr* occupent les f. 109 r° à 129 r° du RI 4828. Les ff. 115 et 116 sont manquants.



tête de la notice, il n'en va pas de même de sept mentions suivantes, presque indéchiffrables, qui ne figurent que dans l'index et non dans l'en-tête. En marge, une troisième main a noté, de biais, les renseignements cadastraux de quatre *kufūr*, dont trois n'apparaissent pas dans l'en-tête : Maṣarat Qāy **193** (qui fait par ailleurs l'objet d'une notice indépendante, sans mention de son statut de *kafr*), Minšāt Ḥalbūṣ **203** et al-Ḥarīḡa. Suivent de manière régulière les informations cadastrales pour l'ensemble de la *nāḥiya*, puis pour trois *kufūr*, dont al-Ḥarīḡa, sur deux folios intercalaires ; un seul des trois *kufūr* apparaît dans la liste de l'en-tête. Un autre folio, intercalé plus loin dans le registre, fournit encore deux autres *kufūr* de Qāy, dont Minšāt Ḥalbūṣ. Par ailleurs, Barāwa **84** et Dišāša **117**, l'une et l'autre ignorées de la liste comme de l'en-tête mais mentionnées par Ibn al-Ğīʿān, font l'objet de notices indépendantes dans lesquelles elles sont explicitement signalées comme *kafr*-s de Qāy. Au total, les huit *kufūr* de Qāy dont nous avons les données cadastrales de 1528 ne correspondent que pour deux d'entre elles (Mayyāna **196b** et al-Zirība **59**) à la liste de l'en-tête : sur les 11 toponymes de cette dernière, 9 se sont évanouis entre la date de cette liste et 1528. La quantité de documents de référence et de mains intervenues simultanément ou successivement sur cette *nāḥiya* (il est vrai exceptionnelle, comme nous le verrons plus loin) décourage.

Ainsi les rédacteurs des registres RI et RĠ ont-ils traité de manière différente les *nāḥiya*-s et les *kufūr* qu'ils trouvaient sur la liste de 1486. Chacune des *nāḥiya*-s a fait l'objet d'une entrée spécifique. En revanche, après la notice d'une *nāḥiya* dotée de dépendances, seules celles renseignées dans le *tarbīʿ* de 1528 ont fait l'objet d'une entrée, et souvent sur des feuillets intercalaires, c'est-à-dire après coup. Les rédacteurs des registres des années 1550 ont en somme cherché à combiner deux états différents : celui de 1528 et celui du XIV^e siècle, pour lequel ils disposaient d'un document apparemment exhaustif daté de 1486. Entretemps les modifications ont été profondes. Un grand nombre des *kufūr* du XIV^e siècle ne figuraient pas dans le *tarbīʿ*, et les rédacteurs des RI ne leur ont pas réservé d'entrée indépendante. Des *nāḥiya*-s ont ainsi perdu leur ou leurs *kafr*-s. D'autres *kufūr* sont devenus des *nāḥiya*-s à part entière ; enfin plusieurs sont apparus, surgis du néant pourrait-on croire.

Cela conduit à nous demander si les deux documents sources, celui du XIV^e siècle et le *tarbīʿ* de 1528, avaient bien enregistré la totalité des dépendances. La question est cruciale : avons-nous entre les mains, d'abord pour le XIV^e siècle puis pour 1528, un état exhaustif du peuplement, ou devons-nous imaginer un habitat plus éparpillé encore que ce que suggèrent ces listes ? En l'état actuel de la documentation, il ne me paraît pas possible de répondre pour la liste de 1486. En revanche, les données relatives au *tarbīʿ* de 1528 autorisent quelques hypothèses prudentes. En premier lieu, les données restituées par les RI et RĠ présen-



vés ne coïncident pas absolument : le RĠ 4632 restitue des superficies qui n'ont pas été complétées dans les RI, et fait même apparaître quatre *kufūr* qui ne figuraient pas dans les RI. Il y a de ce fait apparence que les rédacteurs des années 1550 ont opéré pour le *tarbīʿ* de 1528 non pas à partir d'un document unique, mais de plusieurs documents dérivés, aux contenus sans doute sélectifs⁵³. Cette hypothèse en entraîne une autre : que le *tarbīʿ* de 1528 n'a jamais fait l'objet d'une mise en forme unique et aussi nette que celle qui, une génération plus tard, a produit les RI et RĠ encore conservés jusqu'à nos jours. En second lieu, certains *kufūr* de la liste de 1486 n'apparaissent pas dans les données du *tarbīʿ* telles que les ont compilées les RI et RĠ, alors que nous savons que ces villages existent encore. Soit ils avaient bel et bien disparu et c'est leur nom seul qui subsistait au début du XVI^e siècle ; soit ils ont été oubliés par les inspecteurs du *tarbīʿ* ; soit ces derniers ne les ont pas jugés dignes d'être dotés du statut de *kafr*.

Il faut imaginer que les inspecteurs du *tarbīʿ* en 1528, confrontés avec une certaine fraîcheur d'esprit aux réalités de terrain durant leur tournée de village en village, ont buté sur une question simple : quelles agglomérations pouvaient être considérées comme des entités indépendantes, quelles autres comme des dépendances ou *kafr*-s ? Ce n'était apparemment pas en vertu d'une décision officielle qu'une agglomération passait de l'un à l'autre statut : si cela avait été le cas, une copie de ces textes aurait été conservée quelque part, et nous en trouverions des traces, comme c'était le cas des *marsūm*-s qui transféraient une *nāḥiya* d'une province à une autre ; nous en avons vu plus haut un exemple. Sur quels critères les inspecteurs du *tarbīʿ*, et leurs informateurs locaux, pouvaient-ils se fonder ?

2.2. Que signifiait la dépendance ?

Il ne fait pas de doute que le mot *kafr* désignait une dépendance d'une autre entité administrative (X *kafr* de Y), et qu'à l'inverse, la plupart du temps c'était ce terme *kafr* qui était employé pour signaler que X était dépendante de Y ; dans de rares cas on préférait l'expression X *min ḥuqūq* Y, avec le même sens. Nous présumons qu'aux XIV^e-XVI^e siècles un *kafr* était une agglomération physique, ou village, puisqu'à partir au moins du début du XIX^e siècle les anciens *kufūr* subsistants ont bien la forme d'agglomérations. En revanche, pour désigner l'entité dont dépendait un *kafr* les documents utilisent des termes variés : *nāḥiya*, *balad* ou *balda* semblent avoir été interchangeable aux époques ayyoubide et mamelouke, *nāḥiya* (le plus souvent) et *qarya* à l'époque ottomane. L'administra-

⁵³ Les rédacteurs des registres de RI ont d'ailleurs parfois précisé à partir de quel registre de *tarbīʿ* ils avaient travaillé : *al-ḥarāḡī al-turkī* (plusieurs références, par ex. RI 4618, f. 89 v^o), *min ḥaṭṭ Taqī al-Dīn* (*ibid.*, f. 171 r^o), et dans la province d'al-Ašmūnayn, *al-ḥarāḡī al-ʿarabī* (RI 4653, f. 274 r^o).



tion désignait de la même manière le village et le territoire qu'il exploitait ou disait exploiter⁵⁴, parce que la réalité physique du bâti (qui nous importe tant pour cerner la réalité du peuplement) ne présentait aucun intérêt pour le fisc. Par ailleurs, le terme de *nāḥiya* n'était pas exclusif de celui de *kafr*, comme le montrent fort bien, entre autres, les notices des RI. Si « X et ses *kufūr* » constituaient bel et bien une *nāḥiya*, ou unité administrative, il arrivait aussi, comme nous l'avons vu, que ces *kufūr*, du moins certains d'entre eux, soient désignés et traités comme des *nāḥiya*-s.

Nous devons d'emblée écarter l'hypothèse selon laquelle la spécificité des *kufūr* serait liée à leur statut foncier. D'après la documentation papyrologique, à l'époque romaine et surtout antique tardive, la campagne égyptienne comprenait des *kōmai* (sg. *kômè*) « villages » et des *epoikia* (sg. *epoikion*) « hameaux, écarts », dont les mentions se multiplient à partir du IV^e siècle. On a souvent vu dans les *epoikia* des agglomérations secondaires liées aux grands domaines, dont le mieux documenté, celui de la Maison des Apions, se trouvait justement en Oxyrhynchite : cette archive (fin V^e-début VII^e siècle) ne nomme pas moins de 58 *epoikia* liées à la production de vin⁵⁵ ; en somme, des établissements agricoles, ou avant tout agricoles, souvent comparés aux *izba*-s qui, à partir du milieu du XIX^e siècle, se sont multipliées dans les campagnes avec l'extension des grands domaines⁵⁶. Rien de tel aux époques mamelouke puis ottomane. La propriété de la terre arable a disparu d'Égypte durant la seconde moitié de l'époque fatimide, et avec elle toute idée de grand domaine. À partir de l'époque ayyoubide, les concessions de terre en *milk* (pleine propriété) portent en fait sur les revenus fiscaux de *nāḥiya*-s ou de parts de *nāḥiya* et non sur les terrains eux-mêmes, et

⁵⁴En revanche, dans les descriptions de confins (*ḥudūd*), on parle bien des « terres (*arādī*) de la *nāḥiyat* X ». De même, les papyrus grecs utilisaient le nom du village, suivi de *topoi* (les lieux) pour désigner la circonscription de celui-ci : Pruneti, *I Centri abitati*, p. 11-12.

⁵⁵T. M. Hickey, *Wine, Wealth, and the State in Late Antique Egypt: The House of Apion at Oxyrhynchus*, *New Texts from Ancient Cultures* (Ann Arbor, 2012), d'après l'Annexe B, « Viticultural Sites », p. 165-185. Sur les *epoikia*, *ibid.*, p. 165 n. 2.

⁵⁶Marianne Lewuillon-Blume, « Problèmes de la terre au IV^e siècle après J.-C. », *Actes du XV^e congrès international de papyrologie*, 4^e partie, *Papyrologie documentaire*, *Papyrologica Bruxellensia*, vol. 19 (Bruxelles, 1979), p. 177-185, plaide en faveur d'un rattachement des *epoikia* aux grands domaines et d'une comparaison avec les *izba*-s. Ariel G. López, *Shenoute of Atripe and the Uses of Poverty: Rural Patronage, Religious Conflict, and Monasticism in Late Antique Egypt*, *Transformation of the Classical Heritage*, vol. 50 (Berkeley, Los Angeles, Londres, 2013), p. 86-90, de même, assimile franchement la multiplication des *epoikia* dans la documentation des IV^e-VI^e siècles avec l'expansion des grands domaines. La nature de ces grands domaines est très débattue : utile résumé historiographique *ibid.*, p. 77-83. Alan K. Bowman, commentaire de M. Lewuillon-Blume, 1979 in *Gnomon* 55, 5, 1983, p. 464a-b, défend l'opinion contraire, qu'il est difficile de distinguer *epoikia* et *kōmai*. On consultera en dernier lieu sur les *epoikia* l'étude de G. Konstantinidis, « A Reconsideration of *Epoikion* in Byzantine Egypt », *Byzantiaka* 32, 2015, p. 23-38.



nulle économie domaniale ne s'installe⁵⁷. La dépendance du *kafr* ne profitait pas à un grand propriétaire ou à un grand domaine ; pour la comprendre, nous devons revenir à ce qui fait la spécificité des villages durant ces siècles.

Comme je me suis attaché à le montrer dans *L'Égypte des villages* (2018), les autorités mameloukes puis ottomanes ont reconnu aux *nāḥiya*-s une large autonomie. Celle-ci se manifestait notamment par la gestion interne de la répartition des charges fiscales et des prestations de travail, la connaissance des conflits que pouvait susciter cette répartition, la disposition d'un budget, celle de certaines terres dites « services communaux » (*maṣāliḥ al-nāḥiya*), assignées à des services spécifiques qui rentreraient dans la catégorie que nous appelons de nos jours des services publics⁵⁸. C'est en raison de cette large autonomie que j'ai jugé pertinent l'emploi du terme de « communauté villageoise » pour parler des *nāḥiya*-s, et j'utiliserai dans la suite de cet article l'épithète « communal » pour m'y référer.

Or, l'autonomie communale était pesante. Le fisc considérait une *nāḥiya* et la superficie des terres qui lui était reconnue comme une unité liée par la responsabilité collective des principaux habitants, les *fallāḥ*-s, eux-mêmes attachés à la glèbe, c'est-à-dire interdits de migrer ailleurs⁵⁹. Si les dépendances étaient englobées dans le même terroir que le village principal, l'obligation devait être commune et partagée, ce qui plaçait nettement les *kufūr* sous la coupe du chef-lieu, mais laissait en même temps les *fallāḥ*-s libres de s'y installer le cas échéant, et d'exploiter de manière ou d'autre des terres dans l'ensemble du terroir commun. Le *kafr* pouvait aussi bénéficier de la solidarité commune, par exemple pour les travaux de terrassement qui requéraient une importante main d'œuvre. Dans le cas extrême où un village se trouvait en voie d'abandon, l'ensemble ou une portion de son terroir pouvait être confiée en *zirā'a* aux *fallāḥ*-s, ou à certains *fallāḥ*-s, d'un village voisin : le premier pouvait de cette manière passer

⁵⁷ Sur la disparition de la propriété de la terre arable durant la seconde moitié de l'époque fatimide, Michel, *L'Égypte des villages*, p. 238–250 ; Chris Wickham, « The Power of Property: Land Tenure in Fatimid Egypt », *Journal of the Economic and Social History of the Orient* 62, 1, 2019, p. 67–107.

⁵⁸ Sur les « services communaux », Michel, « Les “services communaux” en Égypte au début de l'époque ottomane », in Mohammed Afifi et al. éd., *Sociétés rurales ottomanes / Ottoman Rural Societies*, Cahier des *Annales islamologiques*, vol. 25 (Le Caire, 2005), p. 19–46. La question de l'autonomie villageoise fait l'objet du chap. 4 de Michel, *L'Égypte des villages*, p. 257–339.

⁵⁹ Sur les obligations pesant sur les *fallāḥ*-s, Nicolas Michel, « Devoirs fiscaux et droits fonciers : la condition des Fellahs égyptiens (13^e-16^e siècles) », *JESHO* 43, 4, 2000, p. 521–578. Ils migraient cependant, cf. Idem, « Migrations de paysans dans le Delta du Nil au début de l'époque ottomane », *AnIsl* 35, 2001, p. 241–290. Cet attachement à la glèbe ne paraît pas avoir concerné la masse des petites gens : les *fallāḥ*-s responsables du paiement de l'impôt foncier constituaient la part la plus aisée de la population villageoise.



sous la dépendance du second, s'il n'était pas entièrement absorbé par celui-ci⁶⁰. Avantages et inconvénients de la dépendance dépendaient en somme des forces et faiblesses respectives du chef-lieu et de son ou ses *kafr*-s. Si un *kafr* était traité intégralement comme une unité fiscale indépendante, au contraire, ces liens se rompaient. Entre les deux, certaines charges ou prestations pouvaient être partagées entre chef-lieu et *kufūr*, tandis que d'autres obligations étaient dissociées. C'est ainsi que dans le cas de la fourniture d'instruments pour l'entretien annuel des grandes digues de la province⁶¹, la plupart des villages sont énumérés « avec leurs *kufūr* », à charge pour eux de procéder à la répartition de la prestation globale entre les différentes agglomérations ; cependant dans un cas, celui d'al-Basqanūn 19, les *kufūr* concernés sont présentés séparément⁶². Ainsi la dépendance était-elle à géométrie variable, et permettait-elle des ajustements en fonction de l'évolution du chef-lieu et de ses *kufūr*.

Prenons d'abord les 17 *kufūr* qui ont fait l'objet d'une notice indépendante dans les RI et les RĠ, autrement dit, ont été traités comme les autres *nāḥiya*-s. La notice de l'un d'eux, Šūša 240, *kafr* de Dunqām 120, manque dans le RI 4828 ; sur les 16 autres, un (al-Balġamūn 16, *kafr* d'Iqfahs 152) n'a pas été arpenté en 1528 — c'est explicitement consigné —, deux (al-Murayġ, *kafr* de Dayrūt, et Kawm al-Wafī 173, *kafr* de Samalūt 223) ont dû l'être, mais leurs résultats globaux n'ont pas été reportés. Les 14 autres ont des superficies comprises entre 330 et 1 593 feddans (unité de superficie, désormais f.)⁶³. Or, huit seulement ont des superficies assignées aux « services communaux » ; parmi ceux-ci, trois ont des terres attribuées à la fonction de cheikh (*šiyāḥa*) et cinq à celle de *dalīl* (*dalāla*), le teneur de livre qui rendait compte de la répartition de la charge fiscale. Un tiers seulement de ces *kufūr* privilégiés par les rédacteurs des RI et RĠ assignaient donc des terres à leurs agents communaux. Prenons à titre de comparaison l'exemple de la Ġazīrat Banī Naṣr, petite province du Delta que j'ai étudiée précédemment : il montre qu'en 1528, sur 48 *nāḥiya*-s, 39 ont des « services communaux », dont 31 pour les cheikhs (avec une moyenne de 41,8 f.) et 26 pour le *dalīl* (en moyenne

⁶⁰ Sur la revivification du terroir d'un village par un autre, Michel, « Villages désertés », p. 221–225.

⁶¹ Sur les travaux annuels d'entretien des digues, Idem, « Travaux aux digues dans la vallée du Nil aux époques papyrologique et ottomane : une comparaison » in Juan Carlos Moreno García éd., *L'agriculture institutionnelle en Égypte ancienne : état de la question et perspectives interdisciplinaires*, CRIPEL 25, 2005, p. 267–270.

⁶² DT 4559, f. 12 v°.

⁶³ Le feddan est l'unité de superficie en Égypte depuis l'époque médiévale. À partir du XIX^e siècle il équivaut à 0,42 ha. À l'époque prémoderne, sa valeur tournait autour de 0,6 ha : voir en dernier lieu Michel, *L'Égypte des villages*, p. 435–436.



Tableau 3 : Superficies assignées aux *rizaq* et aux « services communaux » à Saḡ Rašin et ses dépendances, chiffres du *tarbī* de 1528, en feddans.

Saḡ Rašin et ses <i>kufūr</i>	Total des <i>rizaq</i>	Dont « services communaux »	Šiyāḡa	Dalāla
Saḡ Rašin, chef-lieu	449	54	30	9
Banī Ḥilla	31	14	10	–
Banī Mūmina	59	30	15	5
Minšāt Abū Šāliḡ	35,5	18,5	12	
Kawm al-Ḥimīr	27	13	9	
Fazāra	61	28	15	6
Bidahl	147	21	15	3

6,7 f.)⁶⁴. L'absence de ces « services communaux » dans la majorité de nos 17 *kufūr* peut être interprétée soit comme le signe d'une absence complète de cheikhs et de *dalīl*-s — hypothèse extrême et à mon avis improbable⁶⁵, — ou plutôt comme le signe d'une moindre force des institutions communautaires, soit que la tutelle du chef-lieu ait été plus pesante, soit que la communauté, moins solidaire, ait éprouvé plus de difficultés à décider des assignations de terres.

La rareté des « services communaux » est plus nette encore pour les *kufūr* dont la notice suit immédiatement celle du chef-lieu. En règle générale, ils sont dénués de « services communaux ». Il y a cependant des exceptions, ainsi les nombreuses dépendances de Saḡ Rašin 220 (Tableau 3).

Les *kufūr* de Saḡ Rašin se comportaient pleinement comme des organismes autonomes, disposant d'agents communaux et les rétribuant. On s'étonne même de trouver Bidahl 90 parmi les dépendances de Saḡ Rašin : parmi ses terres en *rizaq*, elle n'en consacre pas moins de 27 f. au service de sa mosquée (*ḡāmi*) contre 44 au chef-lieu, et 10 f. à l'entretien de deux *sabīl*-s, contre 23 f. aux deux *sabīl*-s du chef-lieu ; les autres *kufūr* ont des mosquées bien plus modestes (comme d'ailleurs la plupart des *nāḡiya*-s ordinaires) et pas de *sabīl*.

C'était en somme un tableau aux nuances nombreuses, voire déroutantes, qui attendait les inspecteurs de 1528. Il mettait en échec une définition univoque des unités ou circonscriptions administratives. La commission de 1550 a dû faire

⁶⁴Idem, « Les “services communaux” », tableaux 1 et 2 p. 41–44, et p. 28–30.

⁶⁵Dans les villages dénués de « services communaux », nous pouvons imaginer que les cheikhs et autres agents communaux percevaient seulement des rétributions casuelles.



avec ces données, au risque de la contradiction. Pour nous, la perplexité n'est pas moindre. Que sont devenus les *kufūr* de la liste de 1486 non mentionnés en 1528 ? Et en premier lieu, pourquoi ont-ils disparu ? Cette question soulève celle de la pérennité des agglomérations, en fonction de leur taille et de leur hiérarchie.

3. HIÉRARCHIE ET PÉRENNITÉ DES AGGLOMÉRATIONS

Intuitivement, nous pouvons penser que plus une agglomération était peuplée et jouissait d'un terroir étendu, plus étaient élevées ses chances de traverser les siècles et de surmonter les calamités qui frappaient de temps à autre la population rurale. L'hypothèse conduit à nous demander si le fait de se placer dans la dépendance d'une autre agglomération voisine, mieux dotée, était une garantie face aux aléas. Pour vérifier ces assertions nous disposons de trois ordres d'informations : le nom même des agglomérations, les attestations de leur pérennité au cours du temps, enfin les superficies cadastrées.

3.1. Les enseignements de la toponymie

L'arabisation complète de l'Égypte, qui eut lieu graduellement à la fin de l'époque abbasside (750–969) et au début de l'époque fatimide (969–1171), constitue un marqueur chronologique sûr de l'ancienneté d'une foule de toponymes. On distingue ainsi classiquement toponymes « non arabes » et « arabes ». Ils peuvent concerner des agglomérations, mais aussi des lieux-dits, notamment ces quartiers (*ḥawḍ* ou *qabāla*) par lesquels étaient divisés les terroirs⁶⁶. C'est d'ailleurs en consultant les listes de noms de *ḥawḍ*-s — à ne pas confondre avec les bassins d'irrigation, beaucoup plus étendus — que Muḥammad Ramzī a retrouvé la trace de bien des villages disparus.

Sophia Björnesjö définit ainsi les toponymes « arabes » : « tous les toponymes qui se rattachent à des racines arabes attestées ou à des noms de tribus arabes, ou à des noms propres (anthroponymes) »⁶⁷. Ces toponymes « arabes » sont pour la plupart déterminés, soit par l'article défini *al-*⁶⁸, soit par l'annexion. On y trouve notamment des ethnonymes, ainsi que des noms composés avec un premier terme clairement toponymique tel que *Ġazīra* (lit. « île », terroir nouveau

⁶⁶Sur les quartiers de terroir à l'époque médiévale et ottomane, Michel, *L'Égypte des villages*, p. 362–364.

⁶⁷Sophia Björnesjö, « Quelques réflexions sur l'apport de l'arabe dans la toponymie égyptienne », *AnIsl* 30, 1996, p. 24.

⁶⁸L'article défini *al-* se rencontre aussi dans un grand nombre de toponymes anciens (« non arabes »), où il redouble souvent ce qui avait été un article copte : l'exemple paradigmatique est justement *al-Bahnasā*. On retrouve un oubli grammatical similaire dans les termes arabes en *al-* passés en castillan : on dit ainsi *algodón*, coton et *el algodón*, le coton, *almacén*, magasin et *el almacén*, le magasin, etc.



créé par les atterrissements du fleuve) ou Manyal (lit. lieu de la crue ou du bord du Nil, et de manière dérivée, nilomètre). Lorsque le second terme est non arabe, on parle de toponyme mixte. Les ethnonymes pouvaient être isolés (ex. Fazāra 121), adopter la forme d'un pluriel quinquallité (ex. al-Masā'ida 39, de Mas'ūd) ou l'expression « Fils de », Banī X ou, plus rarement, Awlād X. Désignant probablement un groupe tribal, ils pouvaient donner leur nom à un territoire sans agglomération pérenne, lorsque le groupe éponyme vivait sous la tente ou dans des habitats précaires : encore au tout début du xx^e siècle, les cartes du Survey révèlent en moyenne Égypte quelques unités administratives dénuées d'agglomération⁶⁹, et nous avons toute raison de penser qu'il en allait de même quatre ou cinq siècles plus tôt. Ainsi le village actuel d'al-Balā'izatayn, ethnonyme typique et ici passé au duel, se fait l'écho de deux *kafr*-s signalés dans l'index des RI : al-Balā'iza 15, dépendance d'Išnī 155 wa-Ṭambadī 247, avec une superficie de 844 f. au cadastre de 1528, et une dépendance d'al-Qāyāt 50 appelée Qabālat al-Balā'iza, « le quartier des Balā'iza » dans le *tarbī'*. Enfin, on signale aussi classiquement des phénomènes de pseudo-arabisation par captation toponymique, notamment en Abū, Bū ou Banī : ainsi Manfasawayh 182 est-elle devenue dès le xv^e siècle Banī Suwayf⁷⁰ ; ou des étymologies fantaisistes⁷¹. Il s'agit d'exceptions dans la province qui nous occupe ici. Quant aux toponymes « non arabes », ils renvoient quelquefois au grec, le plus souvent au copte — l'usage des noms grecs étant tombé à l'époque abbasside, avec la langue elle-même — et, à travers le copte, à l'égyptien ancien. La résistance des toponymes coptes peut s'expliquer en partie par le fait que pendant une très longue période ils ont été « parlants », car ils avaient un sens en égyptien ancien : Marie Drew-Bear a ainsi remarqué que la plupart de ceux du nome Hermopolite (correspondant plus tard, *grosso modo*, à la province d'al-Ašmūnayn) « ont une étymologie égyptienne, en rapport avec un type de sol ou de végétation, avec un culte, ou encore avec une

⁶⁹Je remercie Ghislaine Alleaume qui a la première attiré mon attention sur ces entités administratives sans village.

⁷⁰Voir notamment Ramzī, II, 3, p. 155–157. Ibn al-Ğī'ān ne la connaît encore que sous le nom ancien de Manfasawayh. Ramzī cite al-Saḥāwī (1427–1497), *al-Ḍaw' al-Lāmi'*, qui évoque déjà le nouveau nom. À l'inverse, j'ai du mal à croire que le toponyme Manqarīš 79, village toujours connu sous ce nom, soit une déformation vernaculaire d'un ancien Banī Qurayš, nom prestigieux s'il en est : cette hypothèse est défendue par Ramzī, II, 3, 168 ; le village est appelé Banī Qurayš et Banī Maqraš dans le *tarbī'* de 1528, qui le signale comme *kafr* de Banī Suwayf, puis Manqarīš depuis au moins un document de 1071/1660–1661.

⁷¹Exemples in Sophia Björnesjö, « Toponymie et processus identitaire dans l'Égypte arabe » in Christian Décobert, éd., *Valeur et distance. Identités et sociétés en Égypte*, L'atelier méditerranéen (Paris, 2000), p. 168.



forme d'activité agricole »⁷². À partir des ^x^e-^{xi}^e siècles au contraire, avec l'arabisation des campagnes, ces toponymes désormais dénués de sens littéral sont devenus des signes d'antiquité, rejoignant les vestiges ruinés d'un passé païen ou chrétien qui abondaient dans le paysage.

Comme nous allons le voir, l'examen de la toponymie de l'ancienne Bahnasāwiyya est riche d'enseignements. Distinguons les unités administratives telles qu'elles figurent dans Ibn Duqmāq et Ibn al-Ġī'ān, des *kufūr* qui apparaissent dans les index des RI et RĠ puis dans le corps des notices de ces registres. Comme ailleurs, on trouve parmi les *nāḥiya*-s un certain nombre de toponymes composés en Kawm (7), Dayr (5, dont deux réunis : Dayray Ṭirfa wa-Barhīġ), Ġazīra (5, dont trois n'apparaissent que chez Ibn Duqmāq, avec des superficies limitées), Manyal (5), Saft (4)⁷³, Manšiyya (3), 'Aṭf (2), Birka (2), Kafr (2), Sāqiya (1) : en tout 36 toponymes sur 182, soit 20 %, une proportion limitée si nous la comparons à d'autres provinces. C'est au contraire la quantité de toponymes non arabes, remontant donc au moins au premier millénaire ap. J.-C., qui frappe, comme les noms commençant par Ba- ou Bi- (à l'exception de Birka et Banī) (23, dont al-Bahnasā), Da-/Di-/Du- (sauf Dayr) (13), Ma-/Mi- (9, dont Manfasawayh arabisée en Banī Suwayf), Ta-/Ṭa-/Ti-/Ṭu- (11). Ces quatre lettres correspondent aux formes masculine (p-), féminine (t-) et plurielle (m-/n-) de l'article défini copte⁷⁴. L'abondance de la toponymie ancienne souligne une des spécificités de la province, à savoir la pérennité millénaire d'une grande partie de son habitat. Depuis les travaux pionniers d'Aristide Calderini, les papyrologues ont cherché à retrouver dans cette toponymie ancienne les noms d'agglomérations mentionnés par les papyrus grecs dans les nomes Oxyrhynchite et Hermopolite⁷⁵. Paola Pruneti en a ainsi identifié vingt, sans compter le chef-lieu, pour le nome Oxyrhynchite⁷⁶. Le constat est encore plus net pour les *nāḥiya*-s dotées de *kufūr* dans

⁷²Marie Drew-Bear, « À propos des toponymes du nome hermopolite », *Actes du XV^e congrès international de papyrologie*, 4^e partie, *Papyrologie documentaire*, Papyrologica Bruxellensia, vol. 19 (Bruxelles, 1979), p. 256–257.

⁷³Saft, prononcé et écrit à l'époque contemporaine Ṣaft, vient du copte *Sobt*, « mur, muraille » : J. Yoyotte, « Études géographiques », *Revue d'égyptologie* 15, 1963, p. 87–119, cité par Björnesjö, « Quelques réflexions », p. 22 et note 10.

⁷⁴Je remercie Anne Boud'hors pour ses éclairages sur ces questions grammaticales et toponymiques.

⁷⁵Aristide Calderini, « Riserche topografiche sopra il nomo Ossirinichite », *Aegyptus* 6, 1925, p. 79–92 ; Marie Drew-Bear, *Le Nome Hermopolite. Toponymes et sites*, American Studies in Papyrology, vol. 21 (Missoula, Montana, 1979) ; Pruneti, *I Centri abitati*.

⁷⁶Pruneti, *I Centri abitati*, carte h.-t. ; Farouk Gomaà, Renate Müller-Wollermann & Wolfgang Schenkel, *Mittelägypten zwischen Samalūt und dem Gabal Abū Šir. Beiträge zur historischen Topographie der pharaonischen Zeit*, Beihefte zum Tübinger Atlas des Vorderen Orients. Reihe B (Geisteswissenschaften), vol. 69 (Wiesbaden, 1991), p. 79–103. Les identifications reposent sur



les diverses sources que nous utilisons ici : toutes sans exception sont d'origine non arabe⁷⁷ ; et toutes existent encore de nos jours.

La liste des 164 *kufūr*, soit 177 agglomérations, qui peut être établie à partir de l'index des RI et RĠ, donc de la liste de 1486, offre un tableau tout différent. La lecture d'une bonne vingtaine de ces noms me paraît douteuse. Pour les autres, 52 — soit environ un tiers — sont assurément non arabes : on en trouve en particulier 13 commençant par Ba-/Bi- (ex. al-Balġamūn, Bisfā), 8 par Da-/Di- (ex. Diqnāš, Dināza), 7 par Ma-/Mi- (ex. Mayyāna, Manhalīt), 5 par Ṭ- (ex. Ṭalā, Ṭansā). Parmi les autres, on trouve plusieurs toponymes typiquement arabes composés d'un seul mot, comme al-Duwayr (« Le petit couvent »), al-Ḥammām, al-Kunayyisa (lit. « La petite église », 3 occurrences), al-Masġid (« L'oratoire »), al-Qal'a (« La citadelle »), al-Ṣufūf (« Les rangées »), al-Ziriba (« L'enclos »). Plusieurs autres sont des pluriels quinquallitères pouvant faire penser à un nom tribal, comme al-Masāda, pluriel de Masūd, ou al-Zamāzma, pluriel de Zamzam. La majorité des toponymes « arabes » sont composés : en Kawm (17, dont trois Kawm al-Raml « Le monticule de sable »), Minyat (6), Manyal (5) et son pluriel Manāyil (1), Ġazirat (4), 'Aṭf (3), Manšiyyat (2), Minšāt (2), Tall (1, même sens que *kawm*), Kafr (1 seulement), Sāqiyat (1) : en tout, 43 toponymes manifestement descriptifs. Les autres toponymes composés sont ethniques ou pseudo-ethniques, en Banī (16), Abū (7), Bū (1) ; plusieurs d'entre eux suivent des termes topographiques, comme Kawm Abū Ḥallād. Au total, ces *kufūr* apparaissent souvent comme les témoins de l'arabisation progressive de ce que nous pouvons appeler la toponymie secondaire, plus récente et en général plus mouvante que les points d'ancrage que représentaient les chefs-lieux.

3.2. Disparition des *kufūr* et effondrement démographique

Sur les 164 *kufūr* mentionnés dans les index des RI à partir de la liste de 1486, seuls 74 se retrouvent dans le *tarbī'* de 1528, qui fait par ailleurs apparaître 14 autres *kufūr* non mentionnés jusque-là. Entre la date inconnue des sources auxquelles a puisé la liste reprise en 1486, et le cadastre de 1528, se sont produits deux mouvements majeurs : la disparition de 57 % des agglomérations secondaires (101 sur 177), et un renouvellement limité, mais non négligeable.

les rapprochements phonétiques (ex. Burtubāt/Artapatou) et sur les listes de villages, qui permettent de supposer des relations de voisinage ; ces dernières ont été synthétisées sous forme de graphiques par Julian Krüger, *Oxyrhynchos in der Kaiserzeit. Studien zur Topographie und Literaturrezeption*, Europäische Hochschulschriften III. Geschichte und ihre Hilfswissenschaften, vol. 441 (Frankfurt am Main, Berne, New York, Paris, 1990), p. 51–53.

⁷⁷ Parmi elles, Abū Ġirġā 4, Abū Ṣīr Qūrīdis 6 et al-Kufūr al-Ṣūliyya 36 sont, de même que Banī Suwayf, des captations toponymiques.



L'hécatombe touche autant les *kufūr* aux noms anciens que ceux à nom arabe : sur les 52 agglomérations de la première catégorie, 23 seulement se retrouvent mentionnées soit comme dépendance, soit comme entité indépendante, dans le *tarbīʿ* de 1528. Plusieurs, il est vrai, réapparaîtront à l'époque contemporaine, tels Minhīrū **199**, *kafr* de Qāy **211**, ou al-Bahsamūn **14**, *kafr* de la même *nāḥiya* ; et parmi les *kufūr* mentionnés pour la première fois en 1528, un seul porte un nom incontestablement ancien : Sarabū **227**, *kafr* de Sumustā **239**. Il ne s'agit cependant que de nuances dans un tableau général très sombre. Le tissu des agglomérations secondaires, qu'elles portent ou non des noms anciens, a été lacéré au cours de l'époque mamelouke. Nous y verrons les effets de la Peste noire de 1347 et de ses retours récurrents durant le siècle et demi qui a suivi⁷⁸.

L'épidémie s'est-elle fait sentir avec la même violence sur les *nāḥiya*-s que nous pouvons qualifier de moyennes, celles qui n'étaient dépendantes d'aucune autre et n'avaient pas de *kafr* ? Tout au contraire, pour cette catégorie c'est la continuité qui domine, comme le montre le Tableau 4. Parmi les unités administratives répertoriées par Ibn Duqmāq et/ou Ibn al-Ġīʿān, seules six ne se retrouvent pas dans les listes des RI de la Bahnasāwiyya : Daḥṭūt/Dağṭūt al-Ḥiğāra **104**, village en *waqf* d'une mosquée fondée par Saladin en 579/1183–1184⁷⁹, non arpenté et sans *ʿibra* ; deux *nāḥiya*-s dont le nom débute par Ġazīrat X, mentionnées seulement par Ibn Duqmāq, et trois autres en Kawm X, Manyal X et Šarāqī X (est-ce une erreur pour Sawāqī X ?), par Ibn al-Ġīʿān seul. Aucun de ces six villages n'a pu être localisé par Muḥammad Ramzī. Ces agglomérations tout à fait secondaires présentaient le même faciès que bien des *kufūr* et ont disparu de la même manière.

Par ailleurs, 13 des *nāḥiya*-s sans *kafr* font bien l'objet d'une entrée dans l'index des RI, et d'une notice dans le corps même du registre, mais celle-ci n'a pas été complétée : dans quatre cas, les rubriques de la colonne de gauche — relatives au *tarbīʿ* de 1528 — ont été laissées en blanc, dans neuf autres une autre main a apposé ultérieurement la mention *lam tarid bi-l-tarbīʿ li-sanat tāriḥihi* « ne figure pas dans le *tarbīʿ* de la susdite année ». Aux yeux des inspecteurs de 1528 elles avaient bel et bien disparu.

⁷⁸ Sur la Peste noire en Égypte, Michael W. Dols, *The Black Death in the Middle East* (Princeton, 1977), notamment p. 57, 60–61, et chap. V « The Demographic Effects of Plague in Egypt and Syria », p. 143–235, en particulier les p. 154–169 sur la dépopulation rurale. Stuart J. Borsch, *The Black Death in Egypt and England: A Comparative Study* (Austin, 2005), propose une estimation des effets macro-économiques de la peste, fondée principalement sur les données d'Ibn al-Ġīʿān et les indications de prix de grains relevées chez les chroniqueurs.

⁷⁹ Cette précision figure dans RĠ 4632, f. 1 v°, notice du village, qui est orthographié Dağṭūt avec le point sous le ġīm. La notice enregistre un *ḥukm ifrāğ* du 1^{er} šawwāl 971 / 13 mai 1564 qui confirme le *waqf*.



Tableau 4 : *Nāḥiya*-s mentionnées par Ibn Duqmāq et/ou Ibn al-Ğī‘ān, absentes du *tarbī‘* ou non cadastrées en 1528.

Nom de la <i>nāḥiya</i> dans l'index des RI	Superficie chez Ibn Duqmāq	Superficie chez Ibn al-Ğī‘ān
<i>Nāḥiya</i> -s absentes des RI		
Dağtūt al-Ḥiğāra		–
Ğazīrat Kufūr al-Şūliyya	608	
Ğazīrat al-Ṭayyiba	263	
Kawm al-Mawāris		–
Manyal Banī ‘Abbās	876	
Şarāqī al-Aş‘ārī		–
<i>Nāḥiya</i> -s présentes dans les RI, mais notice non complétée		
Bulṭiyya		323
al-Ḥişaş al-Faḍliyya		228
al-Murīğ <i>min kufūr</i> Dayrūt		158
al-Qays wa-Banī Nazār		2842
<i>Nāḥiya</i> -s présentes dans les RI, non cadastrées en 1528		
al-Balğamūn		463
Birkat al-Asyād		200
Buṭās		593
Dayr al-Ğaw‘		50
Dayr al-Ḥādīm		353
Dayray Ṭirfā wa-Barhīg		376
Ğazīrat al-Başaliyya		315
Ğazīrat al-Kawāšira		340
Ğazīrat Qabālat Sawāqī al-Aş‘ārī		‘ibra : 300 dīnār ğayšī



Le Tableau 4 fait tout de suite apparaître une anomalie : al-Qays 51 wa-Banī Nazār 77, vaste *nāḥiya* dans les sources mameloukes. Sans doute a-t-elle été victime d'une omission. Pour le reste, cinq des six *nāḥiya*-s en Ġazīrat X listées dans l'index des RI figurent dans le tableau 4, de même que trois des quatre *nāḥiya*-s en Dayr ou Dayray X : les hameaux agrégés dans ou autour des ruines (d'un monastère ?), non plus que ceux formés sur de nouvelles terres conquises par les atterrissements du fleuve, n'avaient guère de chance de survie. Le nom de Bulṭiyya 97 a survécu dans un quartier du terroir de Ġawāda 124⁸⁰ ; al-Balġamūn 16 est identifiée à Nazlat Iqfahs, nommée ainsi dans le cadastre de 1230/1814-1815⁸¹ ; les autres villages ont disparu.

L'examen des superficies indiquées par Ibn Duqmāq ou Ibn al-Ġī'ān est significative : à l'exception de Manyal Banī 'Abbās, il s'agit de *nāḥiya*-s d'une superficie inférieure ou égale à 600 feddans (env. 360 ha). Ce constat frappant suggère une forte corrélation entre la taille des *nāḥiya*-s ou des *kufūr* et leur capacité de résistance aux aléas du sort.

3.3. Superficie des *nāḥiya*-s et des dépendances : les seuils de survie et de viabilité

Nous disposons pour la Bahnasāwiyya de trois ensembles complets ou presque complets de données cadastrales : celles fournies par Ibn Duqmāq, par Ibn al-Ġī'ān et par le *tarbī'* de 1528 (connues à travers les RI et RĠ). Ces données ne peuvent être exploitées sans précaution. Comme je l'ai rappelé plus haut, les chiffres utilisés par Ibn Duqmāq comme par Ibn al-Ġī'ān sont, sauf exception, ceux du *rawk nāṣirī* de 1315 ; des révisions cadastrales ont d'ailleurs pu avoir lieu dans un nombre limité de cas, pour des entités précises. Or le *rawk* de 1315 avait été entrepris non pour fournir une photographie de l'état des choses, mais pour calculer le potentiel fiscal (*'ibra*) de chaque *nāḥiya* ; les superficies y ont en conséquence été calculées de manière maximaliste, et parfois en chiffres ronds. L'optique des inspecteurs du *tarbī'* en tournée en 1528 était opposée : c'était bien un état précis des lieux qu'ils ont cherché à consigner, destiné à sortir de la situation confuse qu'avait créée la disparition (temporaire) des registres du régime précédent⁸². Le tableau de 1315 est embelli, il donne l'illusion d'un monde plein ; celui de 1528, dans les portions d'Égypte pour lesquelles les informations qui nous sont parvenues sont les plus détaillées, est sombre, c'est celui d'un pays au

⁸⁰ Ramzī, I, 168.

⁸¹ Ramzī, II, 3, 191.

⁸² Sur la différence d'approche entre les cadastres de 1315 et 1528, Michel, « Villages désertés », p. 209-214.



début seulement de son redressement après les ravages effroyables de la peste depuis le milieu du XIV^e siècle.

Nous savons par les fragments les mieux conservés du *tarbīʿ* de 1528 que la superficie globale de chaque terroir fut classée selon des catégories éprouvées : *muzdaraʿ* (en culture), *būr* (en friche), *šarāqī* (non arrosé cette année 1527–1528), *mustabḥar* (trop arrosé cette année), *ḥirs* (envahi par une végétation coriace)⁸³. Malheureusement, pour la Bahnasāwiyya, les RI ne précisent cette répartition que pour huit *nāḥiya*-s, auxquelles s'ajoutent sept autres dans le RĠ 4632. Ces quelques cas sont cependant significatifs. Ils sont rassemblés dans le Tableau 5.

Le statut de *waqf* n'a pas protégé des villages de taille relativement modeste. Banī Ullims/Manyal Abī Šaʿra **188** était en *waqf* du calife abbasside. Namūy ou Namaway wa-Ġazīrat al-Ḥaġar **208**, appelée aussi Maġāġā, nom par lequel elle est aujourd'hui bien connue, a été constituée le 10 šawwāl 917 / 31 décembre 1511 en *waqf* par Ḥāyir Bak min Īnāl al-Kāšif. Les chiffres sont tout aussi impressionnants pour des unités administratives étendues, comme Samalūt **223** et ses *kufūr*. Cas extraordinaire, al-Fant **25** : le cadastre mamelouk le créditait de 2 688 f., dont 2 376 (88 %) en *naqā* c'est-à-dire de bonne culture, et 312 f. (12 %) en *ḥirs*. En 1528, la superficie est passée au chiffre énorme de 24 000 f., répartis en 803 f. cultivés (3,3 %), 1 179 f. en *būr* (4,9 %), 14 020 f. en *ḥirs* (58 %) et 8 000 f. en *šarāqī* (33 %). Or, en 1528, le village — qui n'avait pas de dépendance — était entièrement en *waqf* de la Dašīša šarīfa, chargée de l'approvisionnement en grains des Lieux Saints⁸⁴. La constitution du terroir au profit des Lieux Saints avait sans doute pour but de créer une sorte de front pionnier, mais on ne sait où a été prise ou rêvée cette superficie extravagante de 24 000 f. (environ 144 km²). Au reste, même en faisant abstraction des superficies indiquées à al-Fant comme *ḥirs* ou *šarāqī*, la régression de la superficie cultivée par rapport à 1315 est frappante : elle est passée de 2 376 à 803 f. Enfin, le village de Ṭūniyya **254**, 700 f. chez Ibn al-Ġīʿān, relevant vers 1480 du *dīwān mufrad*, est crédité dans le *tarbīʿ* de 1528 de 1 013 f., mais le registre RI précise qu'il est abandonné (*ḥarāb*) à cette date. De fait, il a disparu depuis : un *ḥawḍ* de Kawm Abū Ḥallād **166** perpétue seul son nom (Ramzī, I, 317). C'est le seul village que les registres signalent comme *ḥarāb*, mais, comme les indications de la situation réelle ne concernent qu'environ une *nāḥiya* sur dix, il est possible que plusieurs autres se soient trouvés dans le même cas.

Dans le Tableau 5, les totaux avec et sans le cas aberrant d'al-Fant ne sont donnés que pour mémoire, puisque cet échantillon de quinze villages est trop limité pour que nous puissions le tenir pour représentatif. Néanmoins, l'impresion d'ensemble qui s'en dégage est claire. Que les terroirs aient été étendus ou

⁸³ Sur les catégories fiscales de terres, en dernier lieu Idem, *L'Égypte des villages*, p. 178–182.

⁸⁴ D'après RĠ 4618, f. 188 r°. Ibn al-Ġīʿān signale, vers 1475–1478, que la *nāḥiya* était en *rizqa* [sous-entendu, *ḡayṣiyya*] du fils du sultan Lāġīn al-Zāhirī et de ses mamelouks.



Tableau 5 : *Nāḥiya*-s avec superficies par catégorie de terres, en feddans, dans le *tarbī*^c de 933/1528.

<i>Nāḥiya</i>	Source	Sup. totale	<i>Muzdara</i> ^c	% de la sup. totale	<i>Šarāqī</i>	% de la sup. totale	<i>Būr</i>	% de la sup. totale	<i>Ḥirs</i>	% de la sup. totale
Abū Šīr Qūrīdis	RI 4618 f. 32 v°	5478	968	17,7			4509	82,3		
Iṭwāb	RI 4618 f. 89 v°	1335	236	17,7			1098	82,2		
Ifwā (chef-lieu)	RI 4618 f. 91 r°	1619	580	35,8			305	18,8	698	43,1
al-Fant	RI 4618 f. 188 r°	24000	803	3,3	8000	33,3	1179	4,9	14020	58,4
Ihnāsya al-Ḥaḍrā	RI 4624 f. 43 r°	2724	1037*	38,1	143	5,2	1159	42,5	378	13,9
Bilhāsa	RI 4624 f. 133 r°	675	45	6,7	203**	30,1			400	59,3
Samalūṭ et <i>kufūr</i>	RI 4828 f. 91 r°	2525	448	17,7	270	10,7	800	31,7	1008	39,9
Ṭūniyya	RI 4828 f. 153 v°	1013	Village ruiné (<i>ḥarāb</i>) à la date du cadastre							
Manšiyyat Banī Ġarwāš	RI 4828 f. 233 v° RĠ 4632 f. 187 r°	210	20	9,5					190	90,5
Manyal Banī Ḥabīb	RĠ 4632 205 r°	446	40	9,9	100	22,4	106	23,8	200	44,8
Namūy = Maġāġā	RĠ 4632 f. 217 r°	830	180	21,7	400	48,2			220	26,5
Mašarat Samalūṭ	RĠ 4632 f. 232 r°	350	100	28,6	100	28,6	50	14,3	100	28,6
Banī Wallims = Manyal Abī Ša'ra	RĠ 4632 f. 204 v°, 232 v°	601	114	19,0	487	81,0				
al-Qaḍāfa ?	RĠ 4632 f. 233 r°	58	45	77,6			13	22,4		
Malqat Idrāsya	RĠ 4632 f. 234 v°	1000	404	40,4			596	59,6		
Total		42864	5020		9703		9815		17214	
Total sans al-Fant		18864	4217	22,4	1703	9,0	8636	45,8	3194	16,9

* S'y ajoutent 5 feddans en *nabārī* (cultures d'été).** *Sic* ; on attend une superficie de 230 f.

étroits, aient dépendu d'un *waqf* ou du Divan, se soient trouvés en amont ou en aval, proches du Nil, du Baḥr Yūsuf ou entre les deux, le cadastre de 1528 a par-tout enregistré un spectacle de désolation. À la crue insuffisante de 1527, qu'enregistrent les superficies en *šarāqī*, s'ajoutent des surfaces très étendues, majoritaires dans chaque cas, de friches plus anciennes (*būr*, *ḥirs*). Il faut garder ces chiffres en tête pour comprendre que la province entière était beaucoup moins peuplée que ce que semblent indiquer les chiffres de superficie de 1528. Qu'elle ait perdu la moitié ou les deux tiers de sa population par rapport à l'optimum démographique supposé des premières décennies du XIV^e siècle paraît une hypothèse vraisemblable. Dès lors c'est, à l'inverse, la résistance du tissu villageois à cet effondrement démographique qui étonne, et dont il importe de préciser les contours.

Les chiffres de superficie fournis par Ibn al-Ğī'ān peuvent être considérés comme des valeurs optimales plutôt que réelles en 1315, trois décennies avant la Peste noire. Ils sont connus pour 144 unités administratives de ce qui était alors la Bahnasāwiyya⁸⁵. Le total est de 340 349 f., ce qui donne une moyenne de 2 363 f. par *nāḥiya*, environ 1 420 ha. En ajoutant de manière arbitraire 10 % de surface non cultivée (bâti, chemins, étangs, digues, etc.)⁸⁶, la superficie moyenne d'un terroir communal aurait été de 1 560 ha, l'équivalent d'un cercle de 2,2 km de rayon.

Sur ces 144 chefs-lieux, 18 portent un nom double⁸⁷, et deux un nom triple : cela fait 166 agglomérations. De plus, sur les 144 chefs-lieux, 32 ont un ou plusieurs *kafr*-s : dans la liste de 1486 qu'a exploitée l'index des RI, ces 32 *nāḥiya*-s comptent 135 *kufūr*, correspondant (en prenant en compte les noms doubles) à 148 agglomérations ; encore le chiffre devait-il être un peu supérieur, car nous

⁸⁵J'ai utilisé pour ce calcul les chiffres tels qu'ils figurent dans Halm, *Ägypten*, à partir de l'édition imprimée de la *Tuhfa saniyya*, à trois exceptions près. (1) Daḥṭūṭ/Dağṭūṭ al-Ḥarağa 103 : Ibn al-Ğī'ān donne 1 280 f., Ibn Duqmāq 2 686 f., la colonne de droite du RI (recopiant les registres circassiens) 2 682 f. : le chiffre d'Ibn al-Ğī'ān me semble une simple erreur de lecture des chiffres *siyāq*. (2) Pour Dandil 107, autre erreur manifeste : l'édition imprimée d'Ibn al-Ğī'ān donne 686 f. (chiffre qui a surpris Halm), mais le manuscrit de la Bodleian 4 286 f., de même qu'Ibn Duqmāq et le RI. (3) Enfin, pour Saylā 231 et ses *kufūr*, les chiffres divergent franchement : 4 576 f. chez Ibn Duqmāq, 1 870 f. dans la version imprimée d'Ibn al-Ğī'ān mais 4 260 f. dans le manuscrit de la Bodleian, 4 260 f. en RĠ 4632, f. 98 r°, et 4 066 f. en RI 4828, f. 86 r°. L'incertitude entre 4 260 et 4 066 provient de confusions de lecture des chiffres *siyāq*. J'ai retenu le chiffre de 4 260 f.

⁸⁶Le recensement agricole de 1929 donne les chiffres suivants pour la province de Beni Soueif : 227 382 f. de terres cultivées, 28 190 f. de terres incultes (bâtiments, voirie, irrigation, friches, étangs, etc.) soit l'équivalent de 12 % de la superficie cultivée. On peut supposer sans risque que la superficie du bâti, de la voirie et des ouvrages d'irrigation était en 1929 supérieure à celle de l'époque pré-moderne.

⁸⁷J'en exclus Šūša wa-Kafr Dunqām, erreur manifeste de Halm : les RI, comme Ibn al-Ğī'ān, permettent de rectifier et de lire Šūša *kafr* Dunqām.



Tableau 6 : Superficie moyenne des *nāḥiya*-s d'après le *rawk* de 1315.

	% de la superficie totale	Superficie moyenne par <i>nāḥiya</i>	Superficie moyenne par agglomération
<i>Nāḥiya</i> -s sans <i>kafr</i>	57,8	1755	1501
<i>Nāḥiya</i> -s avec <i>kafr</i> -s	42,2	4491	785

ne disposons pas du nom des dépendances de l'une de ces *nāḥiya*-s, *Šulqām*. C'est donc un total minimal de 314 agglomérations que portait la province aux beaux jours de l'époque mamelouke, soit une superficie moyenne de 1 084 f. par agglomération⁸⁸. On aimerait aller plus loin, mais nous ne disposons pas des superficies de ces *kufūr* connus seulement par la liste copiée en 1486. Il est aisé en revanche de distinguer les *nāḥiya*-s sans *kafr*, au nombre de 112 (et 131 agglomérations), de celles avec *kafr* (Tableau 6).

La superficie moyenne pour les *nāḥiya*-s avec *kafr*-s, qui comptent 35 agglomérations de chef-lieu et 148 agglomérations dépendantes, masque une forte différence entre chefs-lieux et dépendances. Si nous posons en hypothèse pour chacune des 32 *nāḥiya*-s avec *kafr*-s une superficie pour le chef-lieu égale à celle des *nāḥiya*-s sans *kafr*, soit 1 755 f., ce qui paraît intuitivement un minimum, les 143 711 f. de ces *nāḥiya*-s se décomposeraient en 56 610 f. pour les chefs-lieux et 87 551 pour les dépendances ; la superficie moyenne de ces dernières passerait à 648 f. par *kafr* et 592 f. par agglomération. Le chiffre réel était vraisemblablement inférieur.

Nous sommes bien là aux confins de la viabilité d'un village à la fin du Moyen Âge. Nous avons vu plus haut (Tableau 4) que, parmi les 19 *nāḥiya*-s disparues entre les recensions médiévales et 1528, nous connaissons la superficie de 15 d'entre elles ; l'une, al-Qays, ne figure probablement là qu'à la suite d'une omission ; toutes les autres ont une superficie inférieure ou égale à 600 f., à l'exception de Manyal Banī 'Abbās 189 (876 f.), qui, de *nāḥiya* indépendante chez Ibn

⁸⁸Il est intéressant de noter que cette superficie, qui équivaut à 650 ha cultivés, est légèrement supérieure à celle qui peut être calculée pour le nome Oxyrhynchite au IV^e siècle. On sait en effet (par SB XIV 12208, première moitié du IV^e siècle, édité par H.C. Youtie, *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik* 32, 1978, p. 237–240) que la terre arable imposable dans le nome était alors de 202 534 aroures, soit 560 km². Le nome comportait à la fin du III^e siècle environ 120 villages (*kô-mai*) et hameaux ou écarts (*epoikia*), soit une superficie moyenne de 560 ha par agglomération, auxquels il faut ajouter les vergers et jardins, peut-être plus étendus à l'époque romaine qu'à l'époque pré-moderne. Voir Dominic Rathbone, « Villages, Land and Population in Graeco-Roman Egypt », *Proceedings of the Cambridge Philological Society*, 36, 1990, p. 125 ; Jane Rowlandson, *Landowners and Tenants in Roman Egypt: The Social Relations of Agriculture in the Oxyrhynchite Nome*, Oxford Classical Monographs (Oxford, 1996), p. 8, 17.

Duqmāq, est devenue *kafr* d'Abū Ġirġā 4 dans l'index des RI (et pour cette raison, a disparu chez Ibn al-Ġī'ān). Rappelons-nous aussi que sur les 164 *kufūr* (177 agglomérations) énumérés dans l'index des RI, seuls 74 se retrouvent dans le *tarbī'* de 1528 : plus de la moitié ont disparu, ce qui correspond bien à ce seuil autour de 600 f., au-dessous duquel devait se situer une bonne moitié des agglomérations dépendantes.

À quoi correspondaient ces six cents feddans ? 360 ha environ, une superficie (augmentée de 10 %) de 400 ha, soit un cercle de 1,13 km de rayon : le maillage des agglomérations aurait été plus serré dans les unités administratives avec *kufūr* que dans les zones où elles en étaient dépourvues. On aimerait pouvoir en déduire le chiffre de la population. Deux comparaisons sont possibles : avec l'époque du premier recensement de la population égyptienne, en 1848 ⁸⁹, et avec l'époque romaine durant laquelle avaient lieu des recensements réguliers. Pour 1260/1844, Helen Rivlin a estimé l'ensemble des terres cultivées d'Égypte à 3,9 millions de feddans (de 0,42 ha) ⁹⁰, soit environ 1 640 000 ha. Le recensement de 1848 a fourni un chiffre proche de 4,5 millions d'habitants, dont 15 % au maximum peuvent être considérés comme citoyens ; cela fait une moyenne de 2,3 habitants des campagnes par ha, ou 1,4 par feddan de 0,6 ha (valeur du feddan aux époques mamelouke et ottomane) ⁹¹. Cette moyenne incluait, bien entendu, des différences sensibles d'une province et d'une région à l'autre. Pour l'époque romaine, nous ne disposons pas de recensements généraux, mais les papyrus apportent quelques coups de projecteur. Le gros village de Theadelphia dans le Fayyūm avait vers 150 ap. J.-C. une superficie cultivée de l'ordre de 6 800 aroures, soit 1 874 ha, et entre 680 et 750 hommes adultes libres payaient la capitation ⁹², ce qui permet de supposer une population totale de 2 100 à 2 325

⁸⁹ Les matrices du recensement de 1848 sont conservées à Dār al-Waṭā'iḳ al-Qawmiyya, Le Caire. Le soin avec lequel elles ont été constituées souligne la grande qualité de ce recensement. Il a été présenté en détail par Ghislaine Alleaume & Philippe Fargues, « La naissance d'une statistique d'État. Le recensement de 1848 en Égypte », *Histoire et mesure* 13, 1/2, 1998, p. 149–154.

⁹⁰ Helen Ann B. Rivlin, *The Agricultural Policy of Muḥammad 'Alī in Egypt* (Cambridge, MA, 1961), tableau 11, Annexe I, p. 256–257 ; Annexe 2, p. 268–270.

⁹¹ Cette moyenne a rapidement crû ensuite. Le recensement agricole de 1929, que l'on peut tenir pour une référence sûre, fait état de 5,6 millions de feddans (de 0,42 ha) effectivement cultivés : Ministry of Agriculture, *Agricultural Census of Egypt, 1929* (Bûlâq, 1934), tableau récapitulatif p. 6–7. La population totale du pays était au recensement de 1927 de 14,2 millions d'habitants, dont 1,8 million dans les quatre gouvernorats urbains (Le Caire, Alexandrie, Port-Saïd, Suez), soit 12,4 millions de population « rurale » et une moyenne de 2,2 hab/feddan (de 0,42 ha) cultivé, ou 5,3 hab/ha cultivé.

⁹² M. Sharp, « The Village of Theadelphia in the Fayyum », in Alan K. Bowman & Eugene Rogan éd., *Agriculture in Egypt from Pharaonic to Modern Times*, Proceedings of the British Academy, vol. 96 (Oxford, New York, 1999), p. 161 et note 10, p. 164 et note 22. L'aroure faisait 2 756 m².



hab. et une moyenne de 1,12 à 1,24 hab/ha cultivé. Dominic Rathbone a calculé la densité de deux autres villages du Fayyūm à la même période à 0,92 hab/ha (Kerkeosiris, 118 av. J.-C.), 1,20 à Philadelphia (v. 150 ap.), 1,0 à Karanis (v. 150 ap.)⁹³. Ces résultats homogènes et, de ce fait, vraisemblables, se situent dans une fourchette de 0,9 à 1,25 hab/ha cultivé, soit 0,54 à 0,75 hab par feddan (de 0,6 ha). Ce sont des chiffres étonnamment bas par rapport aux données de 1848.

On peut penser — mais cela reste conjectural — qu'au début du XIV^e siècle la densité de population dans la Bahnasāwiyya était plus proche de celle du Fayyūm au Haut-Empire que de l'Égypte au milieu au XIX^e siècle⁹⁴ ; la population d'un village de 360 ha cultivés se situait entre 430 et 830 hab. C'est beaucoup : quelle autre population rurale, dans l'ancien monde, pouvait se targuer d'une telle concentration ? Plus remarquable encore est l'absence dans les données d'Ibn al-Ğī'ān, à une exception près, de village d'une superficie inférieure à 150 feddans (soit 90 ha), ce qui correspond d'après les chiffres du Fayyūm gréco-romain à une population d'une centaine d'habitants. Il y avait là un seuil minimal, de l'ordre d'une vingtaine ou une trentaine de foyers, en deçà duquel la création d'une nouvelle agglomération paraissait déraisonnable. La dimension essentiellement collective des agglomérations se trouvait posée d'emblée : leur destin n'était semble-t-il pas de croître à partir d'un noyau obscur, mais de s'imposer dès leur commencement comme des collectivités capables de prendre en charge les obligations qui s'imposaient à elles. Et les travaux collectifs ne manquaient pas : défrichement des terres redevenues incultes, drainage, entretien des digues pendant et après la crue, surveillance des champs et des aires à battre. Sans doute fallait-il aussi pouvoir se protéger des maraudeurs, et des Bédouins toujours redoutés. Lorsqu'à la suite de la Peste noire et de ses retours la population diminua massivement, la surface cultivée se réduisit de manière drastique. Le seuil apparent des 600 feddans dont nous avons parlé plus haut ne signifiait plus que 150 à 300 feddans effectivement mis en culture : le seuil minimal fut franchi par un nombre alarmant d'agglomérations. Elles ont disparu. Et l'on peut imaginer que les foyers subsistants, s'estimant trop peu nombreux, ont préféré se replier dans un autre village plus sûr.

⁹³Rathbone, « Villages, Land and Population », p. 108. Les chiffres, et leur comparaison avec ceux du XIX^e siècle, sont de nouveau discutés par Andrew Monson, *From the Ptolemies to the Romans: Political and Economic Change in Egypt* (Cambridge, 2012), p. 36–49.

⁹⁴Monson, *ibid.*, p. 43–49, discutant les chiffres du XIX^e siècle, insiste à juste titre sur les variations régionales de densité au XIX^e siècle, qui allaient du simple au double (cf. tableau 2.3. p. 43). Au recensement de 1897 le Fayyūm et la province de Beni Soueif figuraient parmi les régions de plus faible densité du pays. Mais cette constatation ne peut être sans examen reportée aux époques précédentes.



Tableau 7 : Anciens *kufūr* à l'époque mamelouke, devenus indépendants en 1528.

	Ancien <i>kafr</i> de :	Superficie d'après le <i>tarbī'</i> de 1528
Kawm Adriġa	Adriġa	1119
al-Barāqī wa-Ḍanab al-Timsāḥ	Iqfahs	716
Bisfā	Iqfahs	2794
Minyat Banī Ġarwāš	al-Fant	210
Minyat al-Ḍabā'na	Barūṭ	484
al-Ḥāfir	Dalāš	1034
ʿAṭf Ḥallāš	Sumuṣṭā	275
Ma'ṣarat Qāy	Qāy	1346
Total		7978

Et de fait, le tissu des *kufūr* tel qu'il s'est reconstitué à l'issue de ce siècle et demi calamiteux offre un tableau sensiblement différent de celui que laissait deviner la liste de 1486, c'est-à-dire en fait, la situation avant la Peste noire ou dans les premiers temps de celle-ci. Parmi les 80 *kufūr* relevés dans le cadastre de 1528⁹⁵, les RI et RĠ donnent la superficie de 61 d'entre eux. Elle s'échelonne de 95 à 1 971 f., avec une moyenne de 753 f. et une superficie totale de 45 936 f. Vingt-neuf de ces *kufūr* ont moins de 600 f., dont un seul a moins de 200 f. ; quinze de 600 à 1 000 f., douze de 1 000 à 1 500 f., et cinq de 1 500 à 2 000 f. La majorité de ces *kufūr* (42 sur 61) sont déjà mentionnés dans l'index des RI, et la majorité existe toujours. Ajoutons à ces 61 *kufūr*, huit autres qui figurent encore dans le *tarbī'* de 1528 mais ne sont plus mentionnés comme *kafr* d'une autre unité (Tableau 7).

Dans cet ensemble hétéroclite la présence de Manšiyat Banī Ġarwāš **186**, comme celle de ʿAṭf Ḥallāš **60**, sont peut-être des erreurs par omission. Au total, en 1528, sur 69 *kufūr* ou ex-*kufūr*, 37 ont plus de 600 f., et 21 plus de 1 000 f. Leur taille

⁹⁵ Banī ʿAffān **68** apparaît à deux reprises dans les RI, avec les mêmes indications cadastrales : comme *nāḥiya*, et en même temps *kafr* d'Ihnāsiya al-Ḥaḍrā **148** (RI 4624, f. 177 v°), et comme *nāḥiya*, et en même temps *kafr* de Dimūšiyya **118** (*ibid.*, f. 175 v°). Je ne l'ai comptée qu'une fois dans ces statistiques de superficie. Par ailleurs, j'en ai exclu les huit villages qui figurent comme *kafr* dans les index, mais que le *tarbī'* de 1528 ne mentionne plus comme *kafr* d'une autre *nāḥiya* : nous les étudierons dans un instant (Tableau 7).

est comparable à celle du tout venant des terroirs de *nāḥiya*-s sans *kafr*. La tendance a été de manière claire à un regroupement du peuplement ; de sorte que le facteur qui décelait désormais si un village devait rester dans la dépendance d'un autre ou s'en affranchir, n'était pas ou plus lié de manière essentielle à sa taille.

Cette tendance est confirmée par les superficies des chefs-lieux dotés de *kafr*-s, telles qu'elles apparaissent dans les RI et RĜ selon le *tarbī* de 1528 (voir Annexe). En dépit de l'accroissement de la province elle-même, les unités à *kafr*-s ne sont plus que 31. Parmi celles-ci, les RI et RĜ nous donnent la superficie de 17 chefs-lieux, dont un double, pour lequel nous disposons aussi de la superficie de chacune des deux agglomérations : Iṣnī **155** (1 651 f.) et Ṭambadī **247** (2 939 f.). Le total pour ces 17 chefs-lieux est de 40 964 f., la moyenne de 2 276 f. par agglomération, avec des valeurs extrêmes de 701 f. (Manfasawayh **182** = Banī Suwayf) et 3 887 f. (Irġannūs **153**). Il y avait des chefs-lieux dont la superficie des terres était inférieure à celle de leur *kafr* ou d'un de leurs *kufūr*, ainsi Manṣiyyat Qāy **187** (907 f.), chef-lieu, à comparer avec Šarāhī **229** (1 127 f.) son *kafr*, ou Sayla **231** (995 f.) avec son *kafr* Kawm Ḥilwa **175** (1 028 f.). Si en 1528 on trouvait encore des unités administratives géantes⁹⁶, comme en avait la province à l'époque mamelouke, il ne semble pas qu'il y ait eu de chefs-lieux géants : villages et dépendances semblent avoir tendu vers une taille raisonnable comprise entre 800 et 3 000 feddans. Cela peut expliquer pour une large part la pérennité ultérieure du réseau d'agglomérations tel qu'au début du XVI^e siècle il émerge du cataclysme démographique. Mais cela rend plus obscures encore les raisons du regroupement de ces agglomérations, souvent de taille moyenne, en entités administratives plus vastes. Les conditions locales ont certainement joué. C'est ce que nous allons examiner en cartographiant chefs-lieux et dépendances, là où ces dernières peuvent être identifiées.

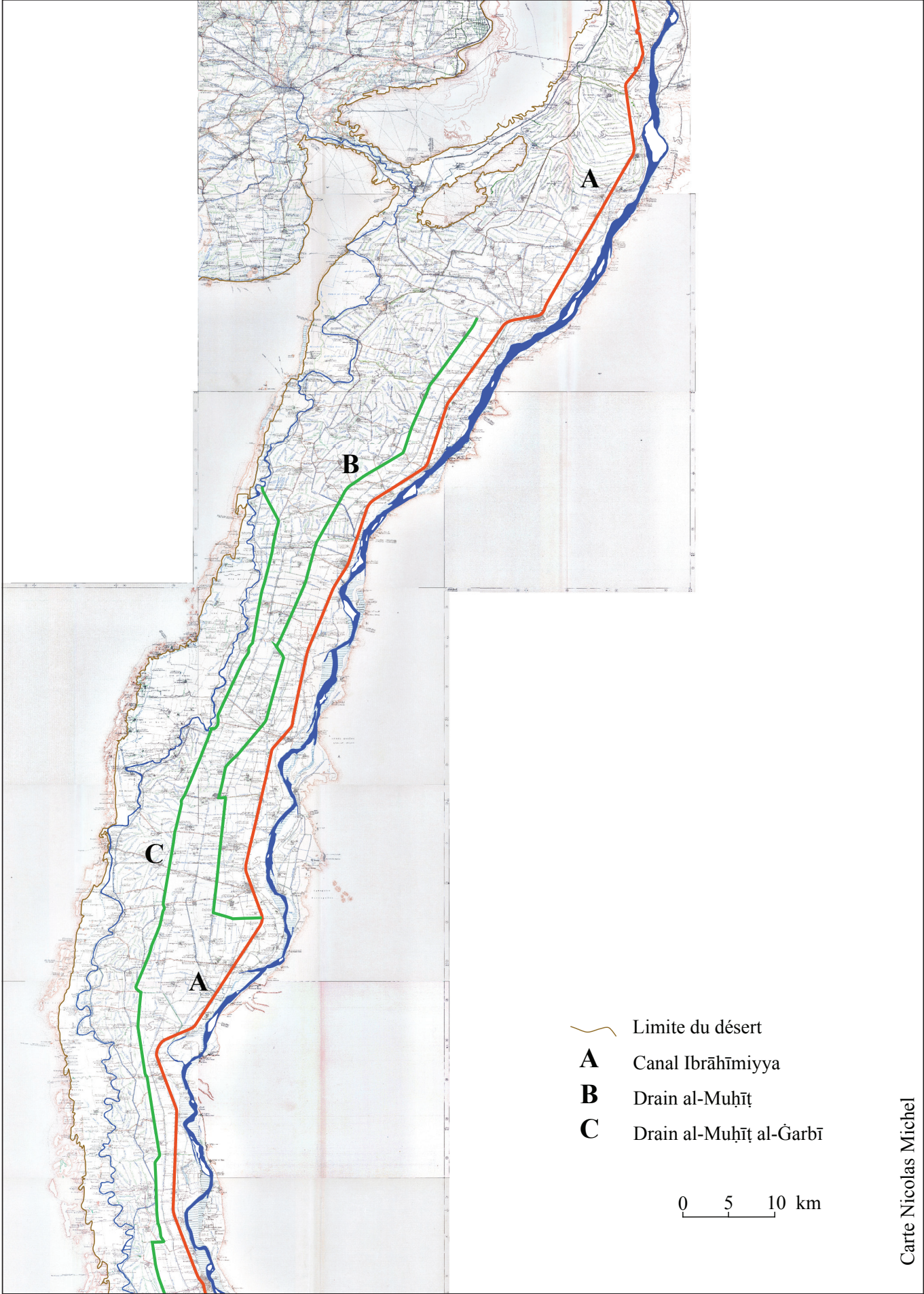
4. GÉOGRAPHIE DES REGROUPEMENTS D'AGGLOMÉRATIONS

La carte des *nāḥiya*-s avec *kufūr*, à l'époque mamelouke comme en 1528 (cartes 1a et 1b), montre une dispersion sur l'ensemble du territoire de la province, ainsi qu'à l'est comme à l'ouest de la vallée, et ne permet pas de dégager une tendance générale. Le coup d'œil global sur la province n'est manifestement pas la bonne échelle d'analyse. Il faut nous rapprocher.

L'ensemble de la vallée du Nil est passé à l'irrigation pérenne avec la mise en service du Haut Barrage d'Assouan. Cette conversion était en cours en moyenne

⁹⁶Toutes les unités administratives d'une superficie supérieure à 3 800 f. sont dotées de *kufūr*, à deux exceptions près : Qiman al-ʿArūs **213** (4 048 f.) et Būš Qarā **99** (6 654 f.), toutes deux situées dans la partie aval de la province, sur laquelle nous reviendrons plus bas, 4.4.





Carte 2. — Hydraulique de l'ancienne Bahnasāwiyya : principales réalisations de la seconde moitié du XIX^e siècle.

Le fond de la carte est constitué par la mosaïque des cartes du Survey au 50.000^e (2^e édition, 1912–1913).



Égypte depuis le creusement du canal Ibrāhīmiyya en 1873⁹⁷. Lorsque le Survey of Egypt a réalisé les premières cartes topographiques précises de la région, dans les premières années du XX^e siècle, l'ancienne province de la Bahnasāwiyya était sillonnée par de puissantes saignées rectilignes : les principales étaient, de l'est vers l'ouest, le canal Ibrāhīmiyya lui-même, le drain d'al-Muḥiṭ et celui d'al-Muḥiṭ al-Ġarbī (carte 2). Les cartes du Survey montrent que les tracés anciens avaient été presque entièrement effacés à l'est du Muḥiṭ et de l'Ibrāhīmiyya, le passage à l'irrigation pérenne entraînant là une géométrisation radicale du réseau hydraulique et du parcellaire. À l'ouest du Muḥiṭ et, dans la partie sud, à l'ouest du Muḥiṭ Ġarbī, la géométrisation était seulement en cours, et les cartes montrent encore bien des tracés sinueux — cours d'eau temporaires, canaux, drains, chemins, digues, — à travers lesquels affleure l'organisation des terroirs à l'époque pré-moderne (carte 3). Tâchons d'en reconstituer ici les grandes lignes.

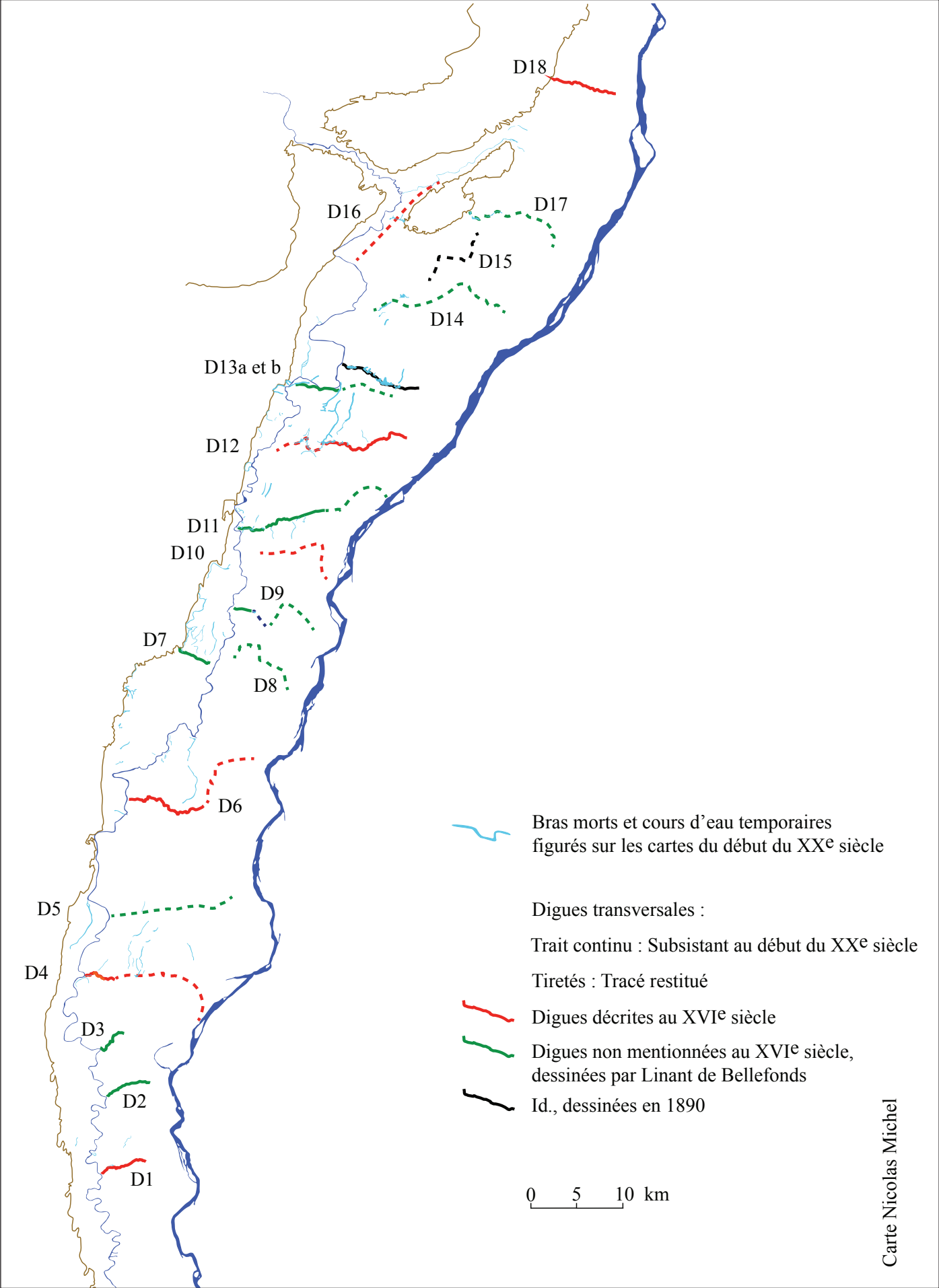
On sait que la vallée du Nil est affectée par un double pendage : d'amont en aval, et du Nil vers le désert. La province occupait la rive gauche du Nil ; la rive droite, beaucoup plus étroite, relevait de l'Aṭfiḥiyya. Un cours d'eau dérivé du Nil, le Baḥr al-Manhī ou Baḥr Yūsuf, coulait de manière pérenne à l'ouest de la vallée⁹⁸ : quasiment contre le désert en amont, il obliquait vers l'intérieur des terres après al-Bahnasā 13 et Sandafā 224. Plusieurs indications consignées dans les registres du XVI^e siècle confirment qu'il avait déjà pris ce cours à l'époque que nous étudions⁹⁹. Il rejoignait de nouveau les abords du désert à al-Ġafadūn 27, puis décrivait une courbe sinueuse qui dégagait parfois des terres cultivables en rive gauche, jusqu'à ce qu'il bifurque vers le nord-ouest à l'entrée du Fayyūm. Les premiers relevés systématiques des altitudes dans la vallée ont été effectués pour les cartes du *Survey of Egypt* au 25 000°, publiées à partir de 1925. Ces

⁹⁷ Sur l'évolution du système hydraulique de cette portion de la moyenne Égypte au cours du XIX^e siècle, cartes dans E. Subias, I. Fiz & R. Cuesta, « The Middle Nile Valley: Elements in an Approach to the Structuring of the Landscape from the Greco-Roman Era to the Nineteenth Century », *Quaternary International* 312, 2013, p. 32.

⁹⁸ P.D. Martin, « Description hydrographique des provinces de Beny-Soueyf et du Fayoum », *Description de l'Égypte. État moderne*, t. XVI (Paris, 1825), p. 13, observe en 1800 une largeur moyenne de 100 m pour le Baḥr Yūsuf. Voir les remarques de Ghislaine Alleaume, « Les systèmes hydrauliques de l'Égypte pré-moderne. Essai d'histoire du paysage » in Christian Décobert éd., *Itinéraires d'Égypte. Mélanges offerts au père Maurine Martin s.j.* (Le Caire, 1992), p. 306 et note 15 sur la largeur considérable de ces cours d'eau dérivés ou *baḥr*. Les cours d'eau étaient alimentés à l'étiage par la nappe d'eau souterraine, *ibid.*, 1992, p. 306.

⁹⁹ Il est cependant possible qu'un cours secondaire du Baḥr Yūsuf, beaucoup plus proche du désert, ait été utilisé occasionnellement, de manière volontaire ou accidentelle. Sur ce cours ancien, Subias *et al.*, « The Middle Nile Valley », p. 36–37, fig. 7 p. 37, et carte de synthèse fig. 10 p. 40.





Carte 3. — Hydraulique de l'ancienne Bahnasāwiyya : reconstitution des tracés anciens à partir du registre des digues du Ṣaʿīd (xvi^e siècle), des cartes de Linant de Bellefonds (1854), de la carte *Beni Souef Province* de 1890, et du Survey of Egypt (1912–1913).



cartes montrent que le Baḥr Yūsuf avait construit un bourrelet alluvial bien visible partout, sauf sur deux segments de son parcours : lorsqu'il s'écarte du désert entre al-Bahnasā et Iqfahs 152, puis en aval entre Sidmant 233 et l'entrée du Fayyūm (il est représenté schématiquement sur la carte 4). Le bourrelet du Baḥr Yūsuf a créé vers le centre de la vallée, ou dans son tiers ouest, une sorte de dépression longitudinale¹⁰⁰. Celle-ci était certainement la zone de tous les dangers : c'est en effet là que les eaux tendaient à converger lors de la décrue.

La gestion de l'hydraulique à l'époque pré-moderne, soit avant le début du XIX^e siècle, nous est connue principalement par les cartes de l'Expédition d'Égypte, au premier chef celle de Martin¹⁰¹, et certaines indications des ingénieurs hydrauliciens ultérieurs, notamment Linant de Bellefonds. Ces sources permettent de nous former une idée générale d'un dispositif que Ghislaine Alleaume (1992) a brillamment décrit. Elles éclairent rétrospectivement les indications fournies par les sources en arabe, en premier lieu le registre des digues du Ṣaʿīd compilé peu après 1606 et particulièrement précieux pour la moyenne Égypte. Ce registre inclut une copie de deux *daftar*-s de la Bahnasāwiyya datés de décembre 1549 et juin 1596, ainsi que d'extraits d'un autre *daftar* des contributions en nature pour l'année fiscale 933/1527–1528, c'est-à-dire l'année du *tarbīʿ*, avec les quantités de grains, par village, destinés à l'entretien des digues¹⁰².

Je rappellerai simplement ici, à la suite de Ghislaine Alleaume¹⁰³, qu'à l'époque pré-moderne l'hydraulique de la vallée du Nil n'était pas régie selon le « système des bassins » qui a été décrit par les ingénieurs hydrauliciens de la fin du XIX^e siècle et avait été mis en place à partir des années 1820. Lorsque la crue du Nil avait atteint une hauteur suffisante, les eaux étaient déversées dans la Vallée par des saignées transversales, que nous ne pouvons qualifier de canaux (les documents ne le font pas), et qui traversaient le bourrelet alluvial ou digue naturelle du Nil. Au moment de la décrue, une partie de ces eaux rejoignait le Nil, l'autre s'écoulait dans la Vallée, vers l'ouest, le nord-ouest ou le nord. Il est possible, mais moins assuré, que l'on ait opéré de même à partir du Baḥr Yūsuf.

¹⁰⁰ Dans toute la suite de l'article, *longitudinal* s'entend dans la direction du Nil et du Baḥr Yūsuf (amont-aval), et *transversal* dans la direction perpendiculaire. La dépression longitudinale a été décrite par Martin, « Description hydrographique », p. 14. Sur ces dépressions longitudinales, Alleaume, « Systèmes hydrauliques », p. 306–307.

¹⁰¹ Martin, « Description hydrographique ». Il s'est rendu sur place en juillet 1800, et a levé par triangulation la carte du nord de la province de Beni Soueif : *ibid.*, p. 4–6.

¹⁰² DĠ 4559, B, f. 4 v^o–21 r^o, F, f. 33 r^o–35 v^o, et G, f. 36 r^o–37 v^o ; présenté par Nicolas Michel, « Les *Dafātir al-ḡusūr*, source pour l'histoire du réseau hydraulique de l'Égypte ottomane », *AnIsl* 29, 1995, p. 160–163.

¹⁰³ Alleaume, « Systèmes hydrauliques », p. 301–302, 307–308.



Afin d'éviter que les eaux ne glissent en continu le long de la pente¹⁰⁴, celles-ci étaient retenues par des digues. Ces dernières consistaient en levées de terre¹⁰⁵; elles étaient ponctuées par des ouvertures (*maqṭa'*, lit. « lieu de la coupure »), beaucoup plus nombreuses que ce ne sera le cas dans les digues réaménagées par les ingénieurs au XIX^e siècle¹⁰⁶. Les ouvertures étaient débouchées en une seule fois — il n'y avait pas de dispositif régulateur — afin d'assurer la vidange vers l'aval. Cette vidange créait des cours d'eau temporaires au tracé capricieux, parfois des affouillements, et les inégalités de terrain avaient tendance à faire stagner l'eau dans des zones dites *mustabḥar*, « submergées ».

En raison du double pendage on trouvait deux sortes de digues : les unes, appuyées sur le bourrelet alluvial du Nil ou les unes sur les autres comme des écailles, plutôt dans la partie Est de la vallée en rive gauche, compensaient la pente est-ouest¹⁰⁷; les autres, transversales, traversaient toute la vallée, du bourrelet alluvial du Nil au Baḥr Yūsuf, afin de faire obstacle à la pente d'amont en aval. Les premières (*ḡusūr baladiyya*, digues communales) étaient gérées par les villages seuls, les secondes (*ḡusūr sultāniyya*, digues sultaniennes, c'est-à-dire publiques) par les villages et les gouverneurs de province, *kāšif-s* à partir du XV^e siècle. Nous disposons pour la Bahnasāwiyya de quatre listes des digues sultaniennes, en 1549, 1596, 1631, et dans l'article de Martin qui reprend une étude de terrain effectuée en 1800¹⁰⁸. La majorité d'entre elles apparaissent encore sur la carte hydrographique de Linant de Bellefonds (1854) et, pour certaines et en partie, sur les cartes du *Survey of Egypt*. D'autres ont disparu; de même, certaines des digues transversales de la carte de Linant ne figurent pas sur la liste de Mar-

¹⁰⁴ L'effet du double pendage, qui « empêche [les eaux de la submersion] de séjourner assez longtemps sur les terres », a été très bien décrit par Martin, « Description hydrographique », p. 7.

¹⁰⁵ Voir les photographies de plusieurs digues subsistantes dans Gomaà *et al.*, *Mittelägypten zwischen Samalūt*, pl. h.-t. XXVI à XXXIII. Ces digues ont été consolidées au XIX^e siècle, et c'est dans leur dernier état d'utilisation, aujourd'hui dégradé, que nous les voyons.

¹⁰⁶ Sur les ouvertures ou *maqṭa'*-s à l'époque prémoderne, Michel, « Travaux aux digues », p. 262–265.

¹⁰⁷ Martin, « Description hydrographique », p. 8, les décrit ainsi : « Les moyennes digues, qui n'intéressent que quelques territoires, partent ou des bords du Nil, ou des grandes digues même, pour aller s'attacher à l'un des monticules sur lesquels sont construits les villages. » Les cartes bien levées de la *Description de l'Égypte* pour la province de Minya montrent que plusieurs d'entre elles contournaient les villages au lieu de s'y attacher. À ce sujet, je renvoie aux observations de Georges Hug dans les villages de la zone des bassins au début du XX^e siècle : les villages qui jouxtent une digue « s'en écartent un peu » pour ne pas les détériorer; pour les autres, durant la crue « la population (...) ne communique avec la digue voisine que par une chaîne de bateaux. » Lozach & Hug, *L'habitat rural en Égypte*, p. 172; voir aussi *ibid.*, p. 143 et note 2.

¹⁰⁸ Martin, « Description hydrographique », p. 8. Voir Michel, *L'Égypte des villages*, tableau 8 p. 371, et commentaire p. 370–372. Voir aussi Gomaà *et al.*, *Mittelägypten zwischen Samalūt*, p. 40–43, à partir de la *Description de l'Égypte* et de la liste de Martin.



tin¹⁰⁹. Et cela conduit à une observation fondamentale : les digues transversales apparaissaient et disparaissaient ; soit parce que l'on n'avait plus les moyens de les entretenir¹¹⁰, soit parce qu'un autre dispositif considéré comme plus efficace, ou plus adapté aux évolutions du milieu, avait été mis en place.

Le dispositif hydraulique de la moyenne Égypte avant le XIX^e siècle a fait l'objet de deux études approfondies : Subias *et al.* (2013) pour l'ancien Oxyrhynchite (*grosso modo* les deux tiers amont de la Bahnasāwiyya), et Willems *et al.* (2016) pour la province ottomane d'al-Ašmūnayn/al-Minya. La première s'appuie sur les cartes publiées depuis le XVIII^e siècle, sur des photographies aériennes des années 1960–1975 et sur les images satellite ; elle vise à reconstituer et expliquer les tracés sinueux que met en évidence l'analyse de ces images. Elle se fonde malheureusement sur trois postulats : que les digues cartographiées au XIX^e siècle sont toutes, ou la plupart, antiques ; que la vallée était irriguée selon le « système des bassins » (mis en fait en place au XIX^e siècle)¹¹¹, avec des digues transversales et des canaux d'amenée ; que ce système concernait toute la largeur de la vallée, ce qui exclut de fait les digues secondaires. L'étude de Willems *et al.*, au contraire, s'appuie sur les apports de l'article de Ghislaine Alleaume et propose une reconstitution fine de l'hydraulique de la province de Minya à partir des cartes remarquables de la *Description de l'Égypte*, sans se risquer à remonter à l'Antiquité. Cette reconstitution propose une sorte de « système des bassins » d'échelle beaucoup plus limitée que celle des chaînes de bassins de la fin du XIX^e siècle ; les digues secondaires, proches du Nil et du Baḥr Yūsuf, y jouent un rôle essentiel. L'étude met en particulier en évidence les zones de faiblesse structurelle du dispositif, marquées sur les cartes de la *Description de l'Égypte* par des étendues d'incultes et parfois des villages ou des portions de digues en ruines.

Les cartes de la province de Beni Soueif dans la *Description de l'Égypte* sont bien moins précises que celles de la province de Minya¹¹², mais l'étude comparée de la documentation permet de saisir, là aussi, d'une part l'importance des digues secondaires — qu'il nous est hélas impossible de cartographier —, d'autre

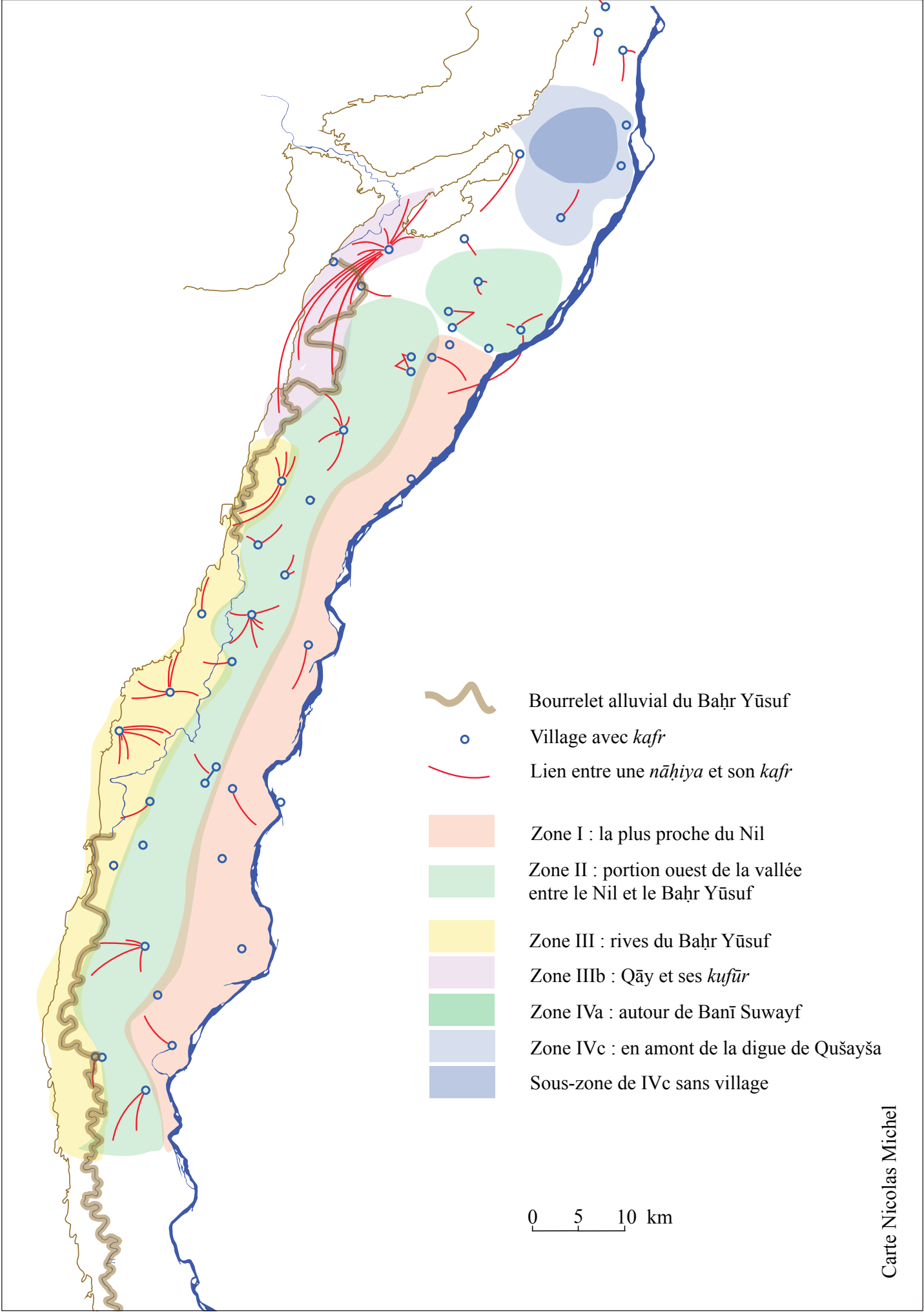
¹⁰⁹ Subias *et al.*, « The Middle Nile Valley », p. 34 fig. 5, cartographie les digues transversales mentionnées par Martin et celles dessinées par Linant. Il n'est cependant pas certain que toutes les digues de 1854 existaient déjà en 1800.

¹¹⁰ Les digues faisaient l'objet d'un entretien annuel qui entraînait dans le cadre des prestations coutumières dues par les villages. Sur la nature de ces travaux, Michel, « Travaux aux digues », p. 260–264, 267–271.

¹¹¹ L'équipe de Subias ne connaissait pas l'article d'Alleaume, « Systèmes hydrauliques » (2012) ; celle de Willems l'avait au contraire lu attentivement.

¹¹² Gomaà *et al.*, *Mittelägypten zwischen Samalūt*, p. 32–40, étudie en détail la construction de ces cartes par l'ingénieur Schouani en 1798–1799 ; voir aussi les pl. h.-t. X à XXIII.





Carte 4. — Proposition de découpage en zones de l’ancienne Bahnasāwiyya.



part le caractère évolutif, à long terme, du dispositif. Dès lors, mise en corrélation avec le paysage hydraulique tel que nous pouvons tenter le reconstituer à partir d'une documentation éparpillée entre les époques mamelouke, ottomane et contemporaine, la carte des agglomérations des XIV^e-XVI^e siècles prend sens. Cette corrélation permet de dégager quatre zones selon une logique pour l'essentiel longitudinale (carte 4) : 1) la zone la plus proche du Nil ; 2) la partie ouest du ruban de terre compris entre le Nil et le Baḥr Yūsuf ; 3) la zone riveraine du Baḥr Yūsuf ; enfin, 4) la zone en aval à partir de Banī Suwayf, aux caractéristiques singulières.

4.1. Zone la plus proche du Nil (carte 5)

Dans la province voisine d'al-Ašmūnayn (al-Minya à l'époque ottomane), cette zone était par excellence celle des digues communales adossées au Nil, comme le montrent les cartes de l'Atlas de la *Description de l'Égypte*, particulièrement soignées pour cette province¹¹³. Les cartes de la *Description de l'Égypte* pour la Bahnasāwiyya, en revanche, pas plus que celles du *Survey*, ne permettent de reconstituer le réseau des digues communales : les premières sont loin de la précision et de l'exactitude de celles de la province de Minya ; les secondes arrivent pour ainsi dire trop tard, car cette zone parallèle au fleuve est passée précocement à l'irrigation pérenne, ce qui a entraîné un remodelage complet du paysage, désormais géométrisé. Cependant, le registre des digues du Ṣaʿīd pour le XVI^e siècle permet de dresser la liste de 40 digues communales dans la Bahnasāwiyya¹¹⁴ : elles portent le nom de *nāḥiya*-s situées en grande majorité près du Nil. Cette responsabilité forte renforçait probablement leur autonomie, aussi ne nous étonnerons-nous pas que ce soit près du Nil que l'on trouve le plus fréquemment des *nāḥiya*-s sans *kafr*, ainsi que des *nāḥiya*-s doubles : Qulūsanā 215 et Kafr Banī Ḥakīm 162, Maṭāy et Banī Muḥammad 195, al-Qays 51 et Banī Nazār 77, Suds 237 et Hililliyya 136. On y trouve aussi trois blocs de *nāḥiya*-s sans *kafr*, ayant subsisté jusqu'à nos jours :

(a) Au sud, l'ensemble formé immédiatement en aval de Darūt Bilhāsa 108, incluant Bilhāsa 92, Namūy (= Maḡāḡā) 180, Iṭnāy 157, al-Kawm al-Aḥḍar 35, Mayyānat Salāqūs 196, Dahmarū 101, jusqu'à Bām 67 (auj. Bām al-ʿAlam) proche du Baḥr Yūsuf. Cette zone se trouvait entre deux grandes digues effacées par le passage à l'irrigation pérenne, mais dessinées sur la carte de Linant. En aval de Maḡāḡa le Nil prend une direction rectiligne nord-nord-est ; le double pendage

¹¹³ Atlas de la *Description de l'Égypte*, cartes 13 (Manfalūt), 14 (Miniet, Antinoë), et bas de la carte 15 (Aboû Girgeh).

¹¹⁴ DĠ 4559, f. 38 r^o (liste de 18 digues communales, 1004/1596), complété par 33 r^o-34 v^o (prestations en grains d'après le *tarbīʿ* de 1528) et des indications éparses dans les f. 4 v^o-21 r^o (digues sultaniennes, 956/1549).



de la vallée s'efface, toute la zone est comprise entre 32 et 33 m d'altitude, sauf aux abords immédiats du lit du fleuve. Nous sommes dans une zone de villages de taille moyenne et de peuplement exceptionnellement stable.

(b) Un autre bloc de plus petite taille, de structure identique, peut être repéré entre al-Fašn 26 et Bibā 89, avec les *nāḥiya*-s de taille moyenne d'Absūğ 2, Harabšant 135, al-Nāwiyya 46 (la seule avec une dépendance), al-Kawāšira 34, al-ʿAsākira 9, Suds 237 et Hililliyya 136.

(c) Contournant Bibā, ce bloc se prolonge dans un troisième, jusqu'à Tizmant 253 en amont immédiat de Banī Suwayf : la moitié Est de la vallée entre le Nil et le Baḥr Yūsuf s'y divise entre une douzaine d'unités administratives, la plupart sans *kafr*, de taille moyenne, avec quelques noms arabes (Kafr Banī Qāsim 164, Manyal Banī Mūsā 192) ; une seule a un nom double, avec un *kafr* : Qilla 212 et Ṭuwwa 255, et leur dépendance al-Šūbak 53. Nous sommes là encore devant une zone de belle stabilité, ancrée sur un dense maillage de villages distants entre eux de deux à quatre kilomètres.

4.2. Portion ouest de la vallée entre Nil et Baḥr Yūsuf (carte 6)

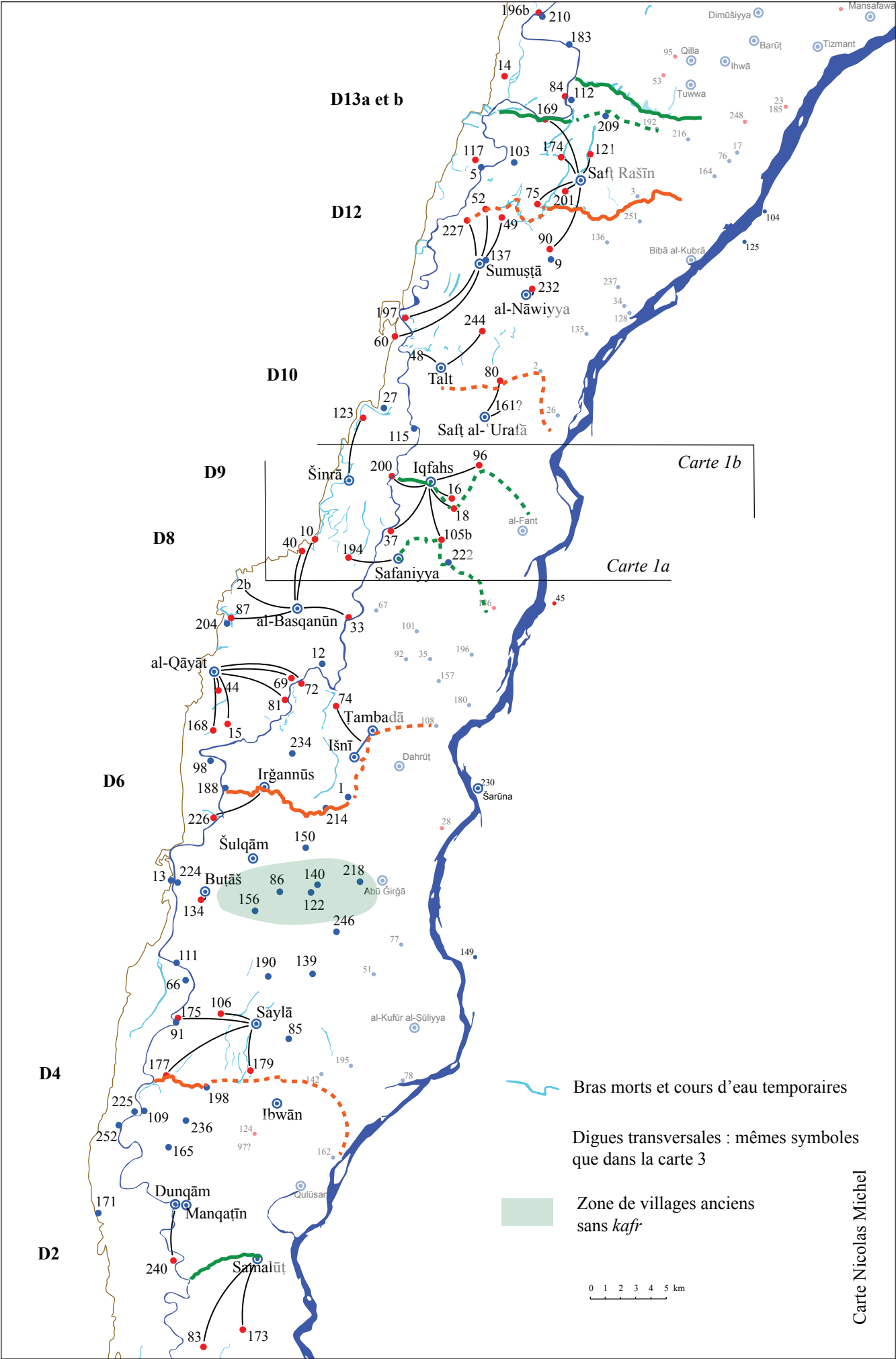
Cette zone, caractérisée par une dépression longitudinale, est celle des plus grands dangers, à la fois lors de la crue — elle risquait d'être moins bien irriguée en cas de crue faible¹¹⁵, car plus éloignée du Nil, — et de la décrue — toutes les eaux y convergeant. Elle était coupée par une succession de digues transversales, dont certaines marquent encore le paysage de leurs sinuosités caractéristiques (carte 3)¹¹⁶. Vers 1910, cette zone n'était pas encore passée à l'irrigation pérenne, qui a géométrisé le paysage et effacé la plus grande partie des anciens tracés ; aussi les digues anciennes sont-elles encore clairement visibles sur les plus vieilles cartes du Survey. Les cartes des XIX^e et XX^e siècles permettent d'en reconstituer douze entre le sud de l'ancienne province et Ninā 209 ; parmi celles-ci, nous sommes assurés que cinq fonctionnaient déjà au XVI^e siècle.

C'est dans cette zone longitudinale que l'on rencontre les *nāḥiya*-s à *kufūr* multiples groupés autour du chef-lieu, tels que permet de les reconstituer la localisation des dépendances mentionnées comme telles en 1528. D'amont en aval, c'est le cas de Samalūt 223, Sayla 231, Iqfahs 152, Sumuṣṭā 239 et Saft Rašin 220. D'ordinaire, l'ensemble des *kufūr* d'une même *nāḥiya* sont regroupés entre deux

¹¹⁵ Martin, « Description hydrographique », p. 9–10, a souligné particulièrement les effets désastreux de l'exhaussement du sol dans les chenaux transversaux d'amenée d'eau de la crue, lorsque ceux-ci n'étaient pas régulièrement curés. À l'inverse, lorsque le niveau de l'eau était suffisant, les eaux « descendent, pour ainsi dire, en cataracte, et couvrent instantanément les terres sur une très-grande hauteur. »

¹¹⁶ Gomaà et al., *Mittelägypten zwischen Samalūt*, p. 44–69, est à ce jour la plus importante étude sur l'état actuel de ces digues.





Carte 6. — Sud et centre de l'ancienne Bahnasāwiyya : zones II et III.



digues transversales : Samalūt et ses deux dépendances Baqarlanka **83** (auj. Banī al-Ḥakam) et Kawm al-Wafī **173** (auj. Kawm al-Lūfī) entre deux longues digues encore bien visibles sur les cartes de la *Description de l'Égypte* et du Survey, celles de Nazlat al-ʿAmūdayn et de Samālūt (carte 3, D1 et D2) ; Saylā et ses dépendances entre les digues de Minbāl **198** (attestée depuis le xvi^e siècle ; carte 3, D4) et d'Ibšāq **139** (connue seulement par les cartes du xix^e siècle : carte 3, D5) ; Iqfahs et en aval Saṭṭ al-ʿUrafā **221**, toutes deux en aval d'une grande digue disparue qui passait au nord de Šafaniyya **217** et au sud de Salāqūs **222** (carte 3, D8). Exception, Bidahl **90**, *kafr* de Saṭṭ Rašin, se trouve en amont de l'ancienne digue d'al-Šanṭūr, au tracé encore très apparent aujourd'hui (carte 3, D12) ; mais ce village a vite pris son autonomie.

À l'inverse, le tracé même des digues transversales paraît avoir fixé des sortes de lignes de villages sans *kafr*, ou à nom double, ou de villages à *kafr* unique, marqués par la prévalence de toponymes anciens, « non arabes » : par exemple (d'ouest en est) Minbāl **198**, Kawm Wālī **179**, Idqāq **142**, Maṭāy **195** ; ou Irğannūs **153** (auj. al-Ġarnūs), Qufāda **214**, Abā **1**, Išnī **155** et Ṭambadī **247**. Ces deux ensembles correspondent aux digues sultaniennes dites de Minbāl et d'Irğannūs (carte 3, D4 et D6) bien attestées depuis 1549. C'est à la digue d'Irğannūs que nous devons lier le remarquable ensemble de villages anciens, proches et pour la plupart dénués de *kafr*, qui occupe toute la largeur de la vallée entre Šandafā **224** (en face d'al-Bahnasā, en rive droite du Baḥr Yūsuf) et Abū Ġirğā **4** (voir carte 6) : il comprend Šulqām **238**, Bardūna **86**, Išrūba **156**, Ġalf **122**, Ihṭū **150**, Ibṭūğā **140**, Saṭṭ Abū Ġirğā **218** seul toponyme mixte. En 1549, chacun de ces sept villages devait contribuer au service de surveillance (*darak*) de la digue sultannienne d'Irğannūs, dont le tracé récent se trouve de 4 à 8 km en aval, ainsi qu'à d'importantes livraisons en grains et en instruments tractés¹¹⁷. Les cartes du xx^e siècle montrent que la dépression longitudinale de la vallée, ici fort nette et d'orientation sud-nord, passait entre Šulqām, Išrūba et Bardūna du côté ouest, et Ġalf, Ibṭūğā, Ihṭū et Qufāda du côté est ; elle scellait entre ces villages une communauté de risque et d'intérêt. Nous pouvons faire l'hypothèse, à confirmer par d'autres sources textuelles ou par l'archéologie, d'un dispositif local éprouvé sur le long, voire le très long terme, qui liait une digue puissante et un groupe de villages de taille moyenne, à proximité de la digue et en amont de celle-ci : la stabilité des uns et de l'autre se confortant pour ainsi dire mutuellement.

En revanche, la grande digue qui sinue en aval de Ninā **209**, signalée par Martin en 1800 puis dûment cartographiée par Linant et les cartes ultérieures (carte 3, D13a et b), n'a fixé aucun village au nom ancien. C'est qu'elle ne figure ni dans

¹¹⁷ DĠ 4559, f. 9 v^o-11 v^o (956/1549), 33 r^o-34 v^o (prestations en grains d'après le *tarbīʿ* de 1528), 36 v^o (1004/1596). Les mêmes sources nous signalent l'existence de digues communales à l'est, à Abū Ġirğā **4**, et à l'ouest, à Šandafā **224** et à Buṭāš **100**.



les *daftar*-s du xvi^e siècle ni dans la liste de 1639 : il s'agit d'un exemple remarquable de grande digue sultanienne édifiée durant l'époque ottomane, à une date inconnue entre 1639 et 1800¹¹⁸.

Ainsi cette zone longitudinale de tous les dangers voyait alterner les chaînes de villages anciens, de taille moyenne, stabilisés, le long ou à proximité (amont et aval) des digues sultanienes ; et les zones intermédiaires entre ces digues, où de vastes unités administratives réunissaient un chef-lieu ancien et de nombreuses dépendances, certainement destinées à assurer une cohérence et une plus grande efficacité d'intervention dans de vastes terroirs à l'irrigation et au drainage difficiles.

4.3. Les deux rives du Baḥr Yūsuf (cartes 6 et 7)

Comme nous l'avons vu plus haut, en aval d'al-Bahnasā 13 le tracé du Baḥr Yūsuf devient complexe. A Burṭubāṭ 98, le lit se creuse dans la vallée au lieu de former un bourrelet alluvial, bourrelet que l'on va retrouver seulement bien plus en aval. Une large portion de terre cultivable est dégagée en rive gauche entre Burṭubāṭ et al-Ġafadūn 27, puis les méandres, souvent actifs, créant des anastomoses (carte 3), éloignent de nouveau le cours d'eau du désert à partir d'Abū Ka'b 5 et Dišāša 117. C'est une zone de *nāḥiya*-s géantes, en rive gauche (al-Qāyāt 50, al-Basqanūn 19) ou droite (Sumuṣṭā 239, Qāy 211) du Baḥr Yūsuf. Alors que les *kufūr* des deux premières s'étalent de manière concentrique pour former un terroir compact englobant l'ensemble des terres entre le Baḥr Yūsuf et le désert, ceux de Sumuṣṭā et plus encore de Qāy s'étendent de manière longitudinale, Sumuṣṭā en rive droite du cours d'eau, Qāy sur ses deux rives.

La rive gauche du Baḥr Yūsuf entre Burṭubāṭ et al-Ġafadūn était assez large pour être structurée par plusieurs digues transversales, entre le *baḥr* et le désert : Linant de Bellefonds (1854) en a représenté trois. En 1549 il y avait là une digue sultanienne, appelée digue d'al-Basqanūn. Sa surveillance (*darak*) était assurée par les *nāḥiya*-s de Bām al-ʿAlam 67, al-Qāyāt 50 « et ses *kufūr* », Ṣafaniyya 217, puis al-Basqanūn 19 et certains de ses *kufūr* de manière autonome : al-ʿIdwa 33, Barmašā 87, al-Zāwiya 57, al-Masīd 40, enfin Birqā et Banī Wallims 188¹¹⁹.

¹¹⁸ La digue de Ninā pose un problème : le tracé sinueux, très visible sur les cartes du Survey (carte 3, D13b) et encore de nos jours sur les photos satellite, ne correspond pas à celui qu'a dessiné Linant en 1854 (carte 3, D13a). J'ai pris le parti de figurer les deux tracés sur la carte 3. On peut défendre l'hypothèse selon laquelle le tracé le plus récent résulte d'un réaménagement, en aval de la digue que connaissait Linant, postérieur donc à 1854. — Nous sommes assurés qu'il n'y avait pas là de grande digue transversale au xvi^e siècle, parce que les diverses prestations aux digues dues par les villages voisins et répertoriées dans le DĠ 4559 n'en mentionnent aucune.

¹¹⁹ DĠ 4559, f. 11 v^o-13 r^o.



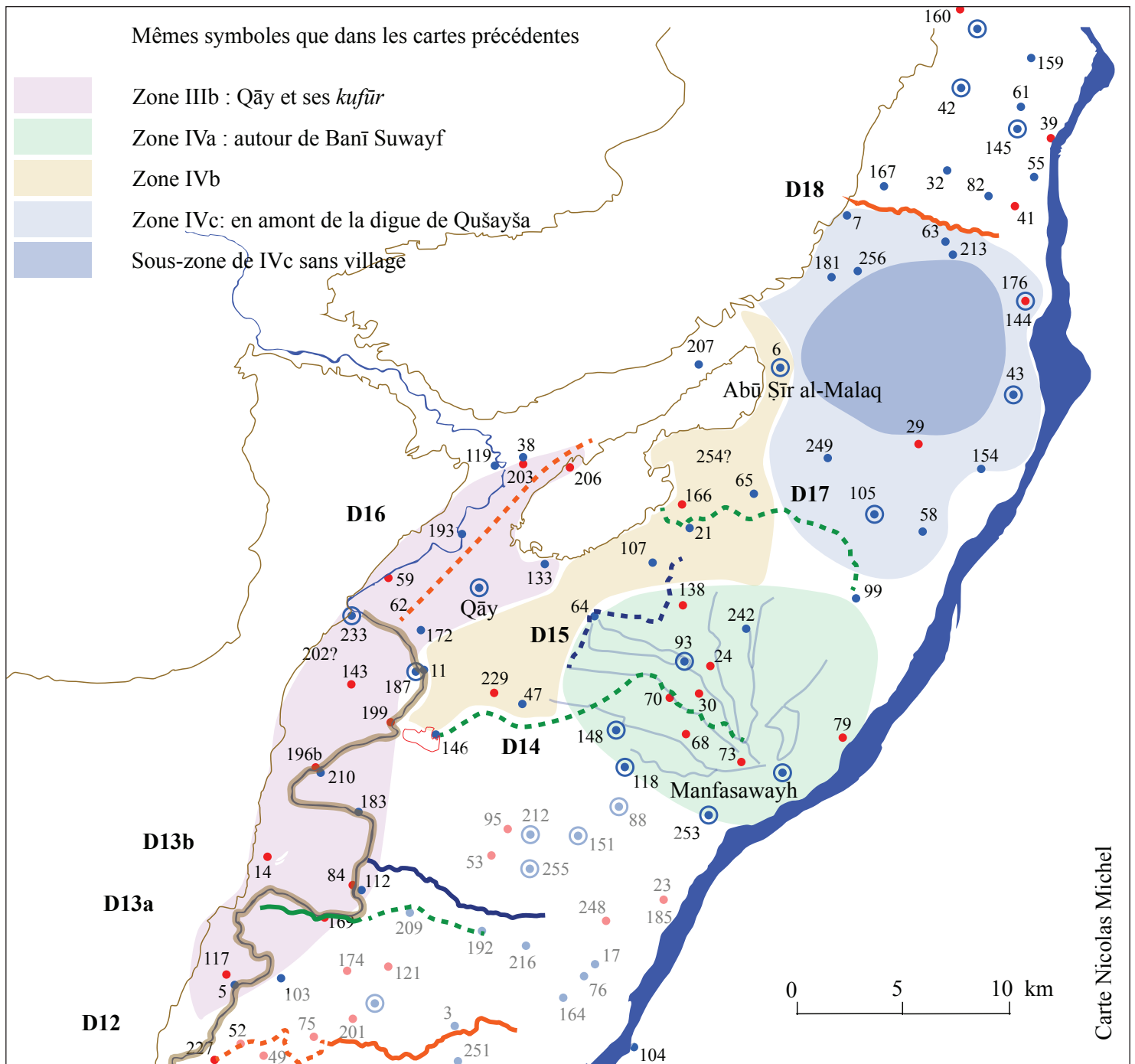
Deux traits frappent l'observateur. (a) Les dépendances de Sumuṣṭā incluent al-Šanṭūr 52, al-Qaṣaba 49 et Sarabū 227, au point de départ d'une grande digue sultanienne, et proches du Baḥr Yūsuf, dont le lit ici se creuse dans la vallée ; en amont, elles incluent Mazūra 197 et Diqnāš 116 (cette dernière a disparu), ainsi que 'Aṭf Ḥallāš 60 que Ramzī situe dans le terroir de l'actuelle Mazūra. Sumuṣṭā ne comptait pas moins de dix *kufūr* au xiv^e siècle, dont six portent des noms « non arabes », et encore huit en 1528 ('Aṭf Ḥallāš n'est plus mentionnée à cette date comme *kafr*) : il s'agit d'une zone de peuplement ancien mais vulnérable, qui avait été restructurée autour d'un village central, en l'occurrence Sumuṣṭā. Immédiatement à l'est, le terroir de Sumuṣṭā était pour ainsi dire enveloppé par celui de la *nāḥiya* double de Talt 245 et Hinitfā 137, qui incluait entre ses deux chefs-lieux le *kafr* de Ṭalā 244. Ce dernier terroir présentait ainsi une forme allongée de direction générale nord-nord-est, qui correspond sur les cartes du *Survey* à l'orientation des drains dans cette partie de la vallée ; il enjambait la grande digue transversale en amont de Sumuṣṭā (carte 3, D11), et s'étendait vraisemblablement jusqu'au Baḥr Yūsuf en amont de Mazūra¹²⁰. Nous avons là un exemple de fort esprit de clocher qui a articulé de manière non conventionnelle un espace particulièrement vulnérable.

(b) Qāy 211 offre le cas d'une entité administrative extraordinairement allongée (carte 7) : en amont, Dišāša 117 se trouve à 22 km à vol d'oiseau du chef-lieu, en aval Minšāt Ḥalbūš 203 à 6 km. En rive droite du Baḥr Yūsuf elle s'étendait dans une zone homogène autour de Qāy (notons que Ma'ṣarat Qāy 193, inconnue des sources de l'époque mamelouke, apparaît en 1528 comme une *nāḥiya* indépendante, de 1 346 f.), tandis qu'en rive gauche elle s'étirait depuis Dišāša jusqu'à l'entrée du Fayyūm, sans englober d'ailleurs tous les villages. Barāwa 84, indépendante en 1315, est passée sous la dépendance de Qāy en 1528 ; Dišāša (1 134 f. en 1528) est dans le même cas : la *nāḥiya* de Qāy a donc été volontairement étendue en amont. Al-Bahsamūn 14, mentionnée comme *kafr* de Qāy sur la liste de 1486, disparaît du *tarbi'* de 1528, alors que le village existe toujours ; peut-être était-il abandonné au début de l'époque ottomane, de même qu'Iḍrāsya 143 et Minhīrū 199 dans la même zone. Ces remaniements nombreux n'étaient pas liés à l'importance même du chef-lieu Qāy, qui n'est crédité que de 1 904 f. en 1528.

On peinerait à comprendre cette forme extraordinaire si l'on ignorait qu'au xvi^e siècle se déployait là une digue sultanienne, non pas transversale, mais longitudinale en rive droite du Baḥr Yūsuf : le *daftar al-ḡusūr* la décrit comme « la

¹²⁰ Au début du xx^e siècle Sumuṣṭā était divisée en trois agglomérations qui se jouxtaient : Sumuṣṭā al-Sultān, Sumuṣṭā al-Waqf et Hinidfā. Le terroir de cette dernière, détaché, s'étendait au nord-nord-est, englobant al-Qaṣaba, jusqu'aux abords d'al-Šanṭūr. Cette configuration curieuse paraît suggérer que Hinidfā/Hinitfā était un groupement tribal, qui se serait sédentarisé tardivement aux abords de Sumuṣṭā.





©2022 by Nicolas Michel.

DOI: [10.6082/8jer-ga71](https://doi.org/10.6082/8jer-ga71). (<https://doi.org/10.6082/8jer-ga71>)

DOI of Vol. XXV: [10.6082/msr25](https://doi.org/10.6082/msr25). See <https://doi.org/10.6082/msr2022> to download the full volume or individual articles. This work is made available under a Creative Commons Attribution 4.0 International license (CC-BY). See <http://mamluk.uchicago.edu/msr.html> for more information about copyright and open access.

digue du village d'al-Ḥarīḡa, débutant par l'ouverture dite al-Durayhima (?) au *hirs* de Manyal Abū Hānī, et se dirigeant vers le nord jusqu'àuprès de Ḥammām al-Lāhūn, à la digue transversale (*al-mu'tariḍ*) »¹²¹. Manyal Hānī est aujourd'hui le nom de la partie ouest du terroir de Kawm al-Raml al-Baḥarī, près d'al-Zirība. Le document de 1596 recopié dans le *daftar al-ḡusūr* donne à cette digue une longueur de 3 488 *qaṣaba-s* (env. 14 km)¹²², cohérente avec la distance à vol d'oiseau qui sépare al-Zirība 59 d'al-Ḥammām. Le tracé vraisemblable de cette digue en rive droite du Baḥr Yusuf (carte 3, D16), à partir d'un segment où ce dernier a constitué un bourrelet alluvial, suggère nettement que l'on a voulu empêcher les eaux du cours d'eau de se mêler à celles du Nil en provenance de l'est-sud-est, puis de la vidange des digues situées plus en amont. L'extension des dépendances de Qāy à proximité de la digue, puis en amont le long du Baḥr Yusuf, montre le souci de coordonner la gestion du cours d'eau sur une portion qui a fini par atteindre une trentaine de km. Nous sommes en présence d'un cas extrême de hiérarchie des agglomérations directement articulé au réseau hydraulique.

4.4. La partie aval de la province (carte 7)

À partir de Manfasawayh/Banī Suwayf vers l'aval, la vallée présente un faciès original. Le cours du Baḥr Yūsuf dévie vers le nord puis vers le Fayyūm. La zone cultivée s'élargit à une vingtaine de km. Une masse de désert, appelée de nos jours Ḡabal Abū Ṣīr, s'interpose entre la vallée et l'entrée du Fayyūm. Le versant sud-est de ce *ḡabal* est creusé par une nette dépression empruntée par les eaux de décrue, tandis qu'au nord-ouest, la partie des eaux du Baḥr Yūsuf qui n'a pas été captée par l'ouvrage régulateur contrôlant à toutes les époques l'entrée du Fayyūm, poursuit sa route vers le nord-est, formant de nouveau, en bordure du désert, un cours d'eau secondaire appelé à l'époque contemporaine le Baḥr al-Libaynī. C'est à la hauteur de la grande digue transversale de Quṣayṣa (carte 3, D18), déjà bien attestée au XVI^e siècle, que la vallée retrouvait son faciès classique, avec un double pendage et des digues transversales qui se succédaient jusqu'aux abords du Caire. Cette vaste zone comprend trois portions sensiblement différentes.

(a) Sur les cartes du *Survey* des années 1930, les courbes de niveau de 28 et 27 m présentent un tracé concentrique, à fort rayon (jusqu'à 10 km), autour de Banī Suwayf ; cette configuration est sans exemple ailleurs dans la province. L'éventail ainsi formé, rappelant un cône de déjection, est strié régulièrement de rayons représentés par des canaux et des drains à peu près rectilignes, jusqu'à ce qu'ils rejoignent une sorte de ceinture de gros villages aux noms anciens,

¹²¹DT 4559, f. 17 v^o.

¹²²DT 4559, f. 37 r^o.



situés entre 5 et 7 km de Banī Suwayf : Barūṭ **88**, Dimūsyā **118**, Ihnāsya al-Ḥaḍrā **148**, Bilifyā **93**, Ṭaḥā Būš **242**. Certains de ces cours d'eau apparaissent déjà sur la carte hydrographique de Linant de Bellefonds (1854). Plus près de Banī Suwayf, les toponymes arabes abondent. C'était déjà le cas de la majorité des dix *kufūr* de Manfasawayh au XIV^e siècle ; six d'entre eux avaient disparu avant 1528.

Harco Willems et son équipe ont mis en évidence des phénomènes identiques d'élargissement concentrique des courbes de niveau, à partir d'un point de la rive du Nil. Ils les interprètent comme un point de rupture catastrophique du bourrelet alluvial du fleuve, ayant entraîné d'une part un alluvionnement intense, de l'autre le creusement de saignées naturelles plus ou moins rayonnantes ; le phénomène est appelé *crevasse splay*¹²³. Il est impossible de dater cette catastrophe : Moyen Âge, Antiquité ? On peut tenir pour assuré en revanche que la gestion de ces saignées par lesquelles s'écoulait l'eau de la crue, irriguant directement une zone de 100 à 150 km², devait impérativement être coordonnée ; et cela peut expliquer pourquoi Manfasawayh s'est retrouvée dès 1315 à la tête d'un terroir étendu (3 420 f.) réparti en un grand nombre de *kufūr* de petite taille, qui géraient, chacun, une de ces micro-zones dépendant de l'une des aménées d'eau de la crue.

(b) On observe un dénivelé de plus de 3 m entre Banī Suwayf et la dépression longeant le Ġabal Abū Šīr. Cette zone devait impérativement être protégée des eaux venues du Nil par une ou plusieurs digues longitudinales. Il n'en reste rien sur les cartes du Survey, mais la carte hydrographique de 1890 permet de reconstituer une digue au tracé complexe, proche de la courbe de niveau de 27 m et passant par Bāhā **64** (carte 3, D15). À l'ouest, toute la zone qui débute en amont par le vaste site d'Héracléopolis Magna (Ihnāsya al-Madīna **146**) et inclut Qāy **211**, al-Nuwayra **47**, Bāhā, Dandīl **107**, al-Burğ **21**, Bahafšīm **65**, devait être particulièrement difficile à irriguer. Outre le cas exceptionnel de Qāy, on y trouve beaucoup de *nāḥiya*-s étendues, sans dépendance ou avec un seul *kafr*, comme Dandīl avec Ibšannā **138** sur la digue de Bāhā, ou Minšāt Qāy **187** avec Šarāhī **229** : un habitat très concentré pouvait seul résister, à long terme, aux alternances fréquentes d'inondations insuffisantes ou excessives.

(c) En aval de la ligne concave reliant Abū Šīr al-Malaq (jadis Abū Šīr Qūrīdis **6**), Ṭansā al-Malaq **249**, al-Ḥāfir **29** et al-Maymūn **43**, et sur une superficie d'une cinquantaine de km² se développe une zone remarquable, vide de tout village, hormis sur ses bordures, jusqu'aux abords immédiats de la grande digue

¹²³ Harco Willems *et al.*, « The Analysis of Historical Maps as an Avenue to the Interpretation of Pre-Industrial Irrigation Practices in Egypt » in Harco Willems & Jan-Michael Dahms, éd., *The Nile: Natural and Cultural Landscape in Egypt* (Mainz, 2017), p. 255–343, p. 274, 287, 290–291. La zone autour de Mallāwī offre sur la carte de la *Description de l'Égypte* un schéma rayonnant proche de celui de Banī Suwayf un siècle plus tard, cf. la carte *ibid.*, fig. 6, p. 290.



de Qušayša (carte 3, D18). La carte de Beni Soueif publiée par l'*Atlas de la Description de l'Égypte* en donne une image précise. En amont, l'émissaire du Baḥr Yūsuf à l'entrée du Fayyūm était relié au Nil par un cours d'eau que la carte nomme « Canal de Beni Adi »¹²⁴, et dont le tracé sinueux est encore bien visible sur les cartes du *Survey*, sous le nom de Tur'at al-Mağnūna et de Tur'at Qušayša. En aval de ce cours d'eau, la carte de la *Description de l'Égypte* a dessiné une vaste zone inculte qui correspond au vide signalé plus haut : les courbes de niveau montrent qu'il s'agissait d'une vaste dépression très difficile à drainer. En 1800, au témoignage de Martin, aucune digue transversale ne se rencontrait en amont avant celle de Behābchyn (Bahafšīm 65), à 14 km de la digue de Qušayša, de sorte que « la plaine pour laquelle [celle-ci] a été construite (...) comprend une superficie d'environ dix mille hectares, sur laquelle sont répartis dix-huit villages. »¹²⁵ Il est impossible de savoir si cela était déjà le cas aux XIV^e-XVI^e siècles. Cette zone a été assainie à la fin du XIX^e siècle par un vaste réseau de canaux d'amenée et de drains parallèles, disposés en épi renversé de part et d'autre du grand drain axial du Muḥīt. La carte au 50.000^e d'al-Wāṣṭa (dressée en 1906-1907, révisée en 1908-1909 pour la province de Banī Suwayf) la montre encore presque vide de 'izba-s : la mise en valeur intensive de la zone ne date que des décennies suivantes. De même, à la fin du Moyen Âge, la zone était vide de *kafr*-s : les *nāḥiya*-s qui l'entouraient n'en comportaient pas, à l'exception d'Abū Šīr Qūrīdis, dont le terroir paraît avoir été développé en amont, le long du Ġabal, de manière à englober al-Kawm al-Aḥḍar / Kawm Abū Ḥallād. Tout ici suggère une sous-région laissée en friche, ou mise en culture seulement de manière intermittente, pendant une période de nombreux siècles.

5. QUELQUES ÉLÉMENTS DE COMPARAISON

Immédiatement en amont de la Bahnasāwiyya, la province d'al-Ašmūnayn nous est connue par les mêmes sources que celle-ci, mais les RI et RĠ y sont plus fragmentaires et ne permettent de couvrir qu'une partie de ses *nāḥiya*-s. L'index, heureusement conservé dans son intégralité (RI 4640 = al-Ašmūnayn II) ne fait pas mention du document de 1486 ; néanmoins il est organisé comme celui de la Bahnasāwiyya. Il recense 121 *nāḥiya*-s en incluant al-Ašmūnayn même, dont 6 sont présentées comme des dépendances d'une autre *nāḥiya*. Sur les 115 unités administratives restantes, 17 seulement sont présentées, soit dans l'index, soit dans les en-tête des notices, comme ayant un ou plusieurs *kafr*-s : la proportion est bien plus faible que dans la Bahnasāwiyya. Dans 6 cas sur 17, la liste des *kufūr*

¹²⁴ Il est décrit par Martin, « Description hydrographique », p. 11 : cours d'eau navigable du 15 août au 15 octobre, large en général de 25 m.

¹²⁵ Martin, « Description hydrographique », p. 8 ; voir aussi p. 11-12.



n'a pas été complétée. Deux unités seulement montrent un nombre élevé de dépendances, Banī ʿUbayd (4 *kufūr*) et surtout Dalġā (9, dont cinq encore attestées par le *tarbīʿ* de 1528). Ce sont parmi les seules *nāḥiya*-s géantes de la province : d'après Ibn al-Ġīʿān, Banī ʿUbayd avait 8 468 f. Les chiffres pour la Dalġā mamlouke varient selon les sources¹²⁶ ; ajoutons Darūṭ Sarabām (5 360 f. d'après Ibn al-Ġīʿān) et Saft al-Ḥammāra (6 356 f.).

Dalġā se trouve sur la rive gauche du Baḥr Yūsuf au début de son cours, et ce terroir immense rappelle beaucoup ceux d'al-Qāyāt, al-Basqanūn, voire même de Qāy. La plupart des *kufūr* de Dalġā à l'époque mamlouke portaient des noms arabes ; tous ont disparu, ce qui témoigne des vicissitudes d'une micro-région sans doute d'irrigation particulièrement irrégulière¹²⁷. Banī ʿUbayd présente les caractéristiques classiques, si l'on peut dire (*supra*, 4.2.), de l'unité administrative très étendue sise dans la partie ouest de la vallée, entre le Nil et le Baḥr Yūsuf ; comme le chef-lieu lui-même, les agglomérations qui l'entourent portent des toponymes arabes, ce qui était déjà le cas des *kufūr* d'époque mamlouke.

L'hydrographie de la province d'al-Ašmūnayn à l'époque pré-moderne a été étudiée en détail par Harco Willems et son équipe à partir des cartes de la *Description de l'Égypte*, ici d'une qualité exceptionnelle : le dispositif était proche de celui des deux tiers amont de la Bahnasāwiyya (*supra*, 4.1 et 4.2), avec une multiplication des digues moyennes dans la région proche de la prise du Baḥr Yūsuf dans le Nil. De sorte que, de manière attendue, on trouve dans la province une proportion élevée de toponymes anciens (non arabes), de chefs-lieux sans *kafr*, parfois doubles, ou avec un seul *kafr*. La province d'al-Ašmūnayn confirme le rôle clé des facteurs hydrauliques dans la pérennité et la hiérarchie des agglomérations à l'époque pré-moderne.

Les conditions hydrauliques étaient différentes en basse Égypte. Les branches du Nil et les principaux cours dérivés (*baḥr*) jouaient là un rôle majeur dans la submersion puis la décrue. Les documents du XVI^e siècle sont malheureusement moins fournis et ne permettent une vue d'ensemble que d'une province de petite

¹²⁶ Ibn Duqmāq : 13 333 f. ; Ibn al-Ġīʿān : 5 320 f. ; RI 4631 f. 153 r^o : à l'époque mamlouke 15 849 f., et selon le *tarbīʿ* de 1528, 13 893 f., dont 6 222 f. pour le chef-lieu et 7 670 pour les *kufūr*. On peut penser qu'Ibn Duqmāq a donné la superficie de la *nāḥiya* entière et Ibn al-Ġīʿān celle du seul chef-lieu, quoiqu'il ait porté en tête de sa notice *Dalġā wa-kufūruhā*.

¹²⁷ La superficie étendue que nos sources, à l'exception d'Ibn al-Ġīʿān, assignent au terroir de Dalġā implique que celui-ci incluait une partie de la zone dunaire au nord-ouest et au nord du village lui-même. Cette zone, qui rencontre le cours du Baḥr Yūsuf à quelques kilomètres en aval de Dalġā, pouvait en partie être mise en cultures ou servir de pâturage. Elle a été étudiée par Gert Verstraeten, Ihab Mohamed, Bastiaan Notebaert & Harco Willems, « The Dynamic Nature of the Transition from the Nile Floodplain to the Desert in Central Egypt since the Mid-Holocene », in Willems & Dahms éd., *The Nile*, p. 248–252.



taille, la Ġazīrat Banī Naṣr, entre la Minūfiyya et la branche de Rosette, ainsi que de la Buḥayra, au nord-ouest, représentative des terres basses (comme le nord de la Ġarbiyya) et en bordure du désert. La Ġazīrat Banī Naṣr, qui s'allonge en rive droite de la branche de Rosette, dispose de sols riches. La résilience de cette petite province à la Peste noire et à ses retours a été remarquable, en dépit de la rétractation des terroirs effectivement cultivés¹²⁸. Au début du XVI^e siècle c'est une région d'immigration : sa reconstruction économique et démographique y a sans doute été plus précoce qu'ailleurs¹²⁹. Le tissu serré de villages, pour la plupart anciens, a tenu bon. Très peu avaient des *kafr*-s : l'occupation de l'espace était arrivée de longue date à maturité.

La Buḥayra offre le tableau inverse, d'une province gravement sinistrée à la date du *tarbīʿ* de 1528. Les superficies effectivement en cultures se sont terriblement rétractées. Beaucoup de villages ont disparu, « désertés » (*ḥarāb*), plusieurs de manière définitive¹³⁰. Sur les 55 villages que permet d'étudier le fragment conservé du registre du *tarbīʿ* pour cette province, 25 ont été touchés par l'émigration des *fallāḥ*-s, 8 sont désertés ; or, sur ces 55 villages, 29 ont un toponyme arabe en Kafr, Maḥallat X ou Minyat X, et parmi ceux-ci 6 ont été désertés¹³¹. Particulièrement nombreux dans le Delta, ces toponymes dérivés indiquent soit des créations ou des revivifications, soit des villages secondaires qui, avec le temps, s'étaient autonomisés : car ici, comme dans la Ġazīrat Banī Naṣr, les *kufūr* proprement dits sont rares. Dans sa recension de la Buḥayra, Ibn Duqmāq, par exemple¹³², sur 291 entrées, soit autant de *nāḥiya*-s (dont 13 doubles, en tout 304 agglomérations), n'a noté que quatre villages *kafr* d'un autre, et quatre autres avec des *kufūr*.

Ces deux exemples opposés pris dans le Delta montrent qu'au XIV^e comme au XVI^e siècle, placer un village sous la dépendance d'un autre y relevait de l'exception : il semble que de longue date se soit constitué un tissu de *nāḥiya*-s dont la grande majorité était de taille moyenne, plus élevée d'ailleurs dans la Ġazīrat Banī Naṣr que dans la Buḥayra¹³³. Tout se passait comme si une sorte de cercle

¹²⁸ Sur la Ġazīrat Banī Naṣr entre 1315 et 1528, Michel, « Villages désertés », p. 206–214 et carte 4 p. 213.

¹²⁹ Idem, « Migrations de paysans », étude des migrations de paysans de la Buḥayra à partir du cadastre de 1528, notamment carte 2, p. 258–259, et p. 261–262 sur les zones attractives.

¹³⁰ Sur la situation catastrophique de la Buḥayra en 1528, idem, « Villages désertés », notamment p. 205–206, 214–218, cartes 2 p. 207 et 5 p. 216. Sur les villages désertés, *ibid.*, p. 199–204.

¹³¹ Idem, « Migrations de paysans », p. 251 et tableau 5.

¹³² Ibn Duqmāq, V, p. 102–113. L'exploration d'Ibn Mammātī et d'Ibn al-Ġīʿān donne des résultats similaires.

¹³³ Voir Michel, « Villages désertés », tableaux 6 à 8 p. 241–246. La Buḥayra en 1315 : 114 986 f. pour 89 *nāḥiya*-s, soit 1 292 f. en moyenne, avec seulement 17 *nāḥiya*-s de moins de 600 f. et 17 de



vertueux renforçait dans les zones les plus prospères l'homogénéité du tissu villageois.

6. CONCLUSION : FORCE ET VULNÉRABILITÉ DU RÉSEAU DES AGGLOMÉRATIONS RURALES

6.1. La force de la *nāḥiya*

Ainsi des dizaines d'agglomérations secondaires, abandonnées à la fin du Moyen Âge, gisent-elles effacées, inconnues, sous la surface des champs de la moyenne Égypte. Peut-être un jour l'archéologie trouvera-t-elle un moyen d'en repérer les traces. La plupart de ces agglomérations étaient des dépendances d'autres villages, pas nécessairement plus grands. L'étude a montré que la plupart des chefs-lieux ont résisté à la catastrophe démographique engendrée par la Peste noire et ses retours, tandis que la majorité des *kufūr* ou dépendances ont sombré. Le tissu des villages principaux, ou chefs-lieux, était pluriséculaire, comme le montre le nombre élevé de toponymes « non arabes ». Il a résisté à un effondrement démographique d'ampleur inimaginable : il était donc solide et, selon toute vraisemblance, avait été consolidé, peaufiné au cours des siècles, à l'épreuve de calamités diverses. À quoi sa solidité était-elle due ? Sans doute à l'expérience de terroirs de taille adaptée, le plus souvent comprise entre 600 et 3 000 f. (360 à 1 800 ha) ; et surtout, à la cohérence de la répartition géographique des agglomérations en fonction du réseau hydraulique, des zones de force et de faiblesse définies par la pente générale des sols et le tracé des digues destinées à en contrer les effets. Les zones les plus proches du Nil, organisées autour d'un dense réseau de digues communales, étaient le domaine des villages anciens, indépendants ou réunis en *nāḥiya*-s doubles, éventuellement avec un *kafr*. C'était de longue date la zone la plus résistante aux aléas de la crue. La zone ouest de la vallée, à droite comme à gauche du Baḥr Yūsuf, cumulait les risques ; c'est là qu'on rencontrait de vastes regroupements de chefs-lieux et de dépendances multiples, parfois même étirés le long du *baḥr*. Plusieurs digues transversales avaient contribué à fixer un habitat ancien, intimement lié à l'entretien de celles-ci. L'étude confirme l'existence, bien attestée à partir de 1800, de vastes zones vides de peuplement, sans doute retournées de très longue date à l'inculte.

L'articulation entre chefs-lieux et dépendances apparaît comme réfléchie ou, pour mieux dire, éprouvée au fil des siècles. Elle souligne dans cette province la force de la *nāḥiya* en tant qu'entité administrative, soit confondue avec un

plus de 2 000 f. Pour la Ġazīrat Banī Naṣr, les chiffres sont respectivement 94 746 f., 47 *nāḥiya*-s, une moyenne de 2 016 f., 2 et 16 villages.



village unique, soit plus étendue que le chef-lieu. Le lien entre la répartition des *kufūr* et le réseau hydraulique, dont l'entretien incombait en partie ou en totalité aux *nāḥiya*-s, souligne une fois de plus la portée de l'autonomie accordée par les pouvoirs publics à celles-ci. Cette autonomie, dont l'un des terrains d'exercice était précisément l'hydraulique, n'était pas distribuée au hasard, puisqu'elle impliquait à son tour la dépendance, ainsi qu'une gestion pensée, et certainement porteuse de conflits, du territoire à une échelle plus large, que nous pouvons qualifier de micro-régionale.

La Peste noire et ses récurrences meurtrières ont été, là comme ailleurs, la plus grande épreuve subie par le peuplement de la province. Elles n'ont affecté qu'à la marge le tissu des chefs-lieux, alors que le nombre des dépendances s'est effondré ; et cela confirmait à la fois la solidité du cadre communal et la pertinence d'un seuil de viabilité que l'on peut situer à 600–800 feddans. Le tissu des agglomérations secondaires qui a émergé de cette catastrophe était plus resserré autour de *kufūr* de plus grande taille. Dans les siècles suivants, la majorité d'entre eux ont prouvé leur pérennité et acquis à leur tour le statut de *nāḥiya*.

6.2. Le visible et l'invisible

Nous avons déjà rencontré à plusieurs reprises des agglomérations ou plus exactement des toponymes qui, apparaissant dans une source médiévale, s'évanouissent des suivantes pour resurgir à l'époque contemporaine, d'ordinaire dans les listes du début du XIX^e siècle qu'a exploitées Ramzī. Le cas est particulièrement intrigant lorsque ces agglomérations portent un nom ancien, non arabe, qui indique à coup sûr qu'elles existaient déjà aux IX^e/ X^e siècles, avant l'arabisation du pays. Que leur est-il arrivé ? Jusqu'à présent l'archéologie n'a pu apporter d'élément de réponse : les prospections de surface menées de manière systématique dans la région par l'équipe de Farouk Gomaà n'ont relevé de tessons du Moyen Âge islamique que sur quatre sites¹³⁴, contre 59 sites pour l'époque gréco-romaine. Soit ces agglomérations ont bel et bien disparu pendant quelques siècles, et leur souvenir seul s'est conservé sous la forme d'un toponyme, qui a été réinvesti ultérieurement. Soit elles sont devenues si petites qu'elles ont été

¹³⁴ Gomaà et al., *Mittelägypten zwischen Samalūt*, p. 246. Il s'agit de Ṣaḥḥ al-ʿUrafā 221, Ṭaḥā 242 (céramique des XIV^e-XV^e siècles), Kafr Abū Ṣaḥba (id.) et Tizmant al-Ṣarqiyya 253. Seule l'identité ancienne de Kafr Abū Ṣaḥba reste mystérieuse ; il est le seul village sur la digue de Ninā, *ibid.*, fig. 12 entre p. 60 et 61, or il n'apparaît dans la documentation qu'en 1230/1814–1815, cf. Ramzī, II, 3, p. 147. Pour la période gréco-romaine, liste des sites ayant livré de la céramique p. 245–246, carte p. 250 fig. 97. Le nombre très réduit de sites reconnus comme islamiques par l'équipe de Farouk Gomaà ne peut s'expliquer que d'une manière : dans les années 1980 on ne savait pas reconnaître la céramique commune d'époque médiévale ou moderne.



ravalées au rang de *kafr*, non mentionné par les auteurs médiévaux, voire moins qu'un *kafr*, ce qui expliquerait qu'elles n'apparaissent pas dans les listes de 1528.

Cette dernière hypothèse pose la question de l'existence d'un troisième ordre d'agglomération, ni chef-lieu, ni *kafr* : des écarts de quelques familles seulement, voire d'une seule, dont le découpage administratif aurait englobé les terres à l'intérieur d'un chef-lieu ou d'un *kafr* plus étendu. En somme, un peuplement invisible dans nos sources. Afin d'en cerner la vraisemblance il nous faut interroger de manière concrète les deux composantes de l'habitat : les gens, et les lieux.

Nous pouvons imaginer bien sûr que la population entière d'une petite agglomération disparaissait à la suite soit d'un conflit local féroce, soit d'une épidémie particulièrement meurtrière, ou plus sûrement, d'une famine qui aurait dénoué tous les liens de solidarité. Ces cas, possibles, devaient être rares ; le plus souvent, les survivants se maintenaient sur place ou partaient et, s'ils s'installaient à proximité, le souvenir du lieu désormais en ruines subsistait, et pouvait s'incruster dans la micro-toponymie des quartiers de terroir. Les ruines devenaient au fil du temps un réservoir de *sibāḥ*, l'engrais que forme le conglomérat de terre et de matière organique issu de la décomposition de la brique crue ; exploitées par les gens du voisinage, elles finissaient par s'effacer tout à fait ou devenir des *kawm*-s, investis par un cimetière ou par quelque lieu saint. En moyenne Égypte, parmi les agglomérations les plus anciennes seuls ont survécu les *kawm*-s des plus grandes d'entre elles (comme Ihnāsyā al-Madīna/Héracléopolis Magna) et de celles édifiées à la lisière du désert (comme al-Bahnasā/Oxyrhynchos).

L'habitat devait être à l'abri de la submersion annuelle des champs, donc élevé sur une terrasse. Une fois celle-ci édifiée, l'élévation s'entretenait d'elle-même, les maisons étant au fur et à mesure reconstruites sur leurs propres ruines, ce qui est encore bien visible de nos jours dans le noyau ancien de bon nombre de villages en Égypte¹³⁵. On a souvent avancé qu'il était très difficile de créer des terrasses sur lesquelles bâtir une nouvelle agglomération, et cette difficulté aurait constitué le facteur majeur de la concentration de l'habitat¹³⁶. Cependant l'effort de terrassement que cela supposait n'était pas insurmontable, comparé à la réfection annuelle ou à la construction de digues¹³⁷. D'ailleurs, l'effort était

¹³⁵ Voir les photos publiées dans Gomaà et al., *Mittelägypten zwischen Samalūt*, pl. h.-t. LIIIb et LIVb (Idqāq al-Misk 142), LXIIa (Iṭnayh 157), LXIII (Ṣafāniyya 217), LXXIV (Qumbuš al-Ḥamrā 216).

¹³⁶ Par ex. Rowlandson, *Landowners and Tenants*, p. 8.

¹³⁷ Une terrasse d'une superficie d'un hectare, bien suffisante pour un hameau, et haute de 2 m au-dessus du niveau des champs, ce qui est une estimation généreuse, nécessitait un peu plus de 20 000 m³ de terre. Ce volume est l'équivalent de 1,66 km de longueur d'une digue qui ferait



faible ou nul si l'on s'installait à la lisière du désert, ou sur le bourrelet alluvial du Nil ou du Baḥr Yūsuf, hors d'atteinte de la crue.

Nous ne pouvons donc exclure l'existence entre l'époque d'Ibn Mammātī et l'époque ottomane d'un habitat d'écarts, invisible à nos sources. Aux constructions en dur, c'est-à-dire en brique crue, nous devons aussi ajouter les diverses variétés d'habitat non permanent : les tentes des groupements tribaux, dont la présence peut être seulement soupçonnée ; les huttes (appelées à l'époque contemporaine *ʿišša*, pl. *ʿiššaš*, et en haute Égypte *ʿizba*, pl. *ʿizab*) des cultivateurs, notamment à l'époque des moissons et du battage, et peut-être aussi celles de travailleurs mobiles louant leurs bras et leurs outils de terroir en terroir — catégorie de la population dont nous ne savons rien, mais dont l'existence est probable. Enfin, les ruines elles-mêmes pouvaient abriter un habitat précaire, commode notamment pour ceux qui souhaitaient se dérober aux regards. Cet habitat que nous pouvons qualifier de tertiaire n'est pas sans analogie pour notre propos avec les plus petites digues, dont Martin avait signalé l'existence en moyenne Égypte¹³⁸. Cette troisième catégorie de digues, contrairement aux grandes digues sultaniennes et aux digues moyennes ou communales, n'entrait pas dans le champ de vision de l'administration ; et de même, à quelques exceptions près elles n'ont pas été cartographiées, ni par l'*Atlas de la Description de l'Égypte*, ni par la suite au XIX^e siècle. Elles resteraient tout à fait fantomatiques si nous n'en trouvions des traces dans les descriptions de confins des XV^e-XVI^e siècles¹³⁹. Les belles listes transmises par les sources médiévales ou par les registres du XVI^e siècle, de même que la cartographie ultérieure, résultaient d'une sélection et rejetaient dans l'invisible beaucoup d'aspects jugés secondaires, marginaux ou inutiles.

De très longue date l'habitat était concentré, pour des raisons plus fortes que la difficulté à élever des terrasses. J'y verrais plutôt pour raison principale la convergence entre les soucis de sécurité, la contrainte sociale engendrée par l'organisation communautaire, et la force d'attraction du modèle de la *nāḥiya*. Le poids relatif de ces divers facteurs devait varier selon les temps et les lieux, mais tous tendaient à conférer au chef-lieu l'efficacité la plus probante face aux contraintes multiples qu'il devait gérer. Et dans ce dispositif le rattachement d'agglomérations secondaires au chef-lieu, ou leur détachement si leur autonomie paraissait viable, de même que l'appariement de villages dans des entités administratives uniques, offraient autant d'options soupesées en fonction d'un objectif essentiel : renforcer les communautés.

2 m de hauteur, 3 m de largeur au sommet et 9 m à la base. Or les digues transversales, de même que les digues proches du Nil, se développaient sur plusieurs kilomètres, parfois plus de dix.

¹³⁸ Martin, « Description hydrographique », p. 8–9.

¹³⁹ L'équipe de Willems *et al.*, « The Analysis of Historical Maps », p. 270–271, a reconnu l'existence de digues non cartographiées par la *Description de l'Égypte* dans la province de Minya.



ANNEXE

Tableau des *kufūr* mentionnés dans les registres du milieu du XVI^e siècle (RI et RĜ)

Abréviations : ID = Ibn Duqmāq ; IĜ = Ibn al-Ĝī‘ān ; IM = Ibn Mammātī ; RĜ = *daftar al-rizaq ġayšī* 4632 ; RQ = Muḥammad Ramzī, *Qāmūs*.
R + MN = superficie des *rizaq* et des services communaux (*maṣāliḥ al-nāḥiya*) ; MN = superficie des services communaux seuls.
Références à Ramzī, *Qāmūs* : volume en chiffres romains, tome en chiffres arabes, page.

Le signe = indique que la source signale que le village est aussi connu sous un autre nom.

L'astérisque signale les *kufūr* qui, dans les registres du XVI^e siècle, font l'objet d'une entrée indépendante de celle du chef-lieu.

En rouge, les *kufūr* mentionnés comme tels par Ibn al-Ĝī‘ān (IĜ).

En bleu, les informations contenues seulement dans le RĜ 4632.

En violet, les agglomérations qui cessent d'être des *kufūr* entre le XIV^e siècle et le cadastre de 1528.

Mes commentaires figurent en italique.

<i>Nāḥiya</i> avec <i>kufūr</i> dans IĜ, RI et RĜ	<i>Kufūr</i> dans les index des RI (date probable : XIV ^e siècle)	<i>Kufūr</i> dans le texte même des RI, <i>i.e.</i> dans le <i>tarbī‘</i> de 933/1528	Identification par Ramzī	Superficie du <i>kafr</i>	R+MN	MN
Ibwān al-Zabadī	Dafanū ou Ġafanū		<i>Ne pas confondre avec Dafanū II, 3, 84 dans le Fayyūm</i>			
Abū Ġirġā	Dakūda		<i>Pas dans RQ</i>			
	Manyal Bū ‘Abbās		IM, ID : Manyal Banī ‘Abbās (RQ I, 426) ; <i>dalīl</i> de 1224 h. : Manyal Ibn ‘Abbās, <i>min kufūr Abū Ġirġā</i> = al- Barāniqa			
	Manyāl Abū Tumās wa-Banī al- Barāniqa		<i>Pas dans RQ</i>			
Abū Šīr Qūrīdīs	Kawm al-Mawāris / <i>Kawm al- Nawāris</i>		IĜ ; RQ : I, 395 = al-Kufr, dépendance d’Abū Šīr al-Malaq			
	Kawm Abū Ḥallād = <i>al-Kawm al-Aḥḍar (wa-l-Maġdab dans ms Bodleian)</i>	*[al-]Kawm al-Aḥḍar = Kawm Abū Ḥallād	Kawm Abū Ḥallād II, 3, 162	1286	91	31
Adriġa	Kawm Adriġa	<i>*Kawm Adriġa sans indication de kafr</i>	Kawm Idrīġa II, 3, 133	1119	58	



<i>Nāḥiya</i> avec <i>kufūr</i> dans IĠ, RI et RĠ	<i>Kufūr</i> dans les index des RI (date probable : XIV ^e siècle)	<i>Kufūr</i> dans le texte même des RI, <i>i.e.</i> dans le <i>tarbīʿ</i> de 933/1528	Identification par Ramzī	Superficie du <i>kafr</i>	R+MN	MN
Irġannūs	Sāqūla	Sāqūla	Sāqūla II, 3, 223	536	102	20
Išnī wa-Ṭambadī	Banī Ḥilīf	Kafr Banī Ḥilf	Banī Ḥilf II, 3, 247	770	65	
	Kawm al-Ramlī	Kawm al-Rūm	<i>Pas dans RQ</i>	95	12	
	al-Balāʿiza	Kafr al-Balāʿiza	al-Balāʿzatayn II, 3, 244	844	44	11
	al-Quṣayʿa					
		Kafr al-Nuwā/al-Nūr	<i>Pas dans RQ</i>	270		
		Kafr Banī Ramaḍān	<i>Pas dans RQ</i>	964		
Ifwā	al-Masāʿda		IM, ID, IĠ al-Masāʿda wa- ġazīratuhā = Ġazīrat al-Masāʿda II, 3, 130			
	Abū al-Rabīʿ		<i>Pas dans RQ</i>			
	al-Maṣlūb <i>min kufūr Ifwā</i>	*al-Maṣlūb	al-Maṣlūb II, 3, 134	1593	44	11
Iqfahs	al-Barāqī wa-Ḍanab al-Timsāḥ	*al-Barāqī wa-Ḍanab al-Timsāḥ <i>sans mention d'Iqfahs</i>	al-Barqī II, 3, 186 ; Nazlat al-Barqī II, 3, 191	716	34	10
	al-Kunayyisa	*al-Kunayyisa	al-Kunayyisa II, 3, 189	370	blanc	
	al-Balġamūn	*al-Balġamūn	Nazlat Iqfahs II, 3, 191	lam tumsaḥ		
	Bisfā	*Bisfā <i>al-muġāwir li-nāḥiyat Iqfahs</i>	Bisfā II, 3, 190	2794	0	
	al-Wāḥ wa-l-Hiṣ		<i>Pas dans RQ ; peut-être référence à l'oasis de Baḥriyya, Wāḥ al-Bahnasā</i>			
	Minsāba <i>min kufūr Iqfahs</i>	*Minsāba	Kafr Minsāba II, 3, 193	558	5 ?	
	al-ʿArīn <i>min kufūr Iqfahs</i>	*al-ʿAriyya / al-ʿArīn	<i>Pas dans RQ</i>	595	63	
al-Basqanūn	al-ʿAṭf	al-ʿAṭf	ʿAṭf Ḥaydar II, 3, 191 (référence à ID)	939	53	
	al-Mustaġidd	al-Mustaġidd	<i>Pas dans RQ</i>	420		
	Kawm al-Raml wa-M...	Kawm al-Raml	<i>Pas dans RQ</i>	358		

<i>Nāḥiya</i> avec <i>kufūr</i> dans IĠ, RI et RĠ	<i>Kufūr</i> dans les index des RI (date probable : XIV ^e siècle)	<i>Kufūr</i> dans le texte même des RI, <i>i.e.</i> dans le <i>tarbīʿ</i> de 933/1528	Identification par Ramzī	Superficie du <i>kafr</i>	R+MN	MN
	Abū Baṭīḥa wa-Bīrm/bāra?		R I, 6 : ḥawḍ d'Abū Baṭīḥa proche de ʿIzbat Ṣāliḥ Pacha Lamlūm al-Saʿdī, terres de Zāwiyat Barmašā			
	Kafr Bū Mannā		<i>Pas dans RQ</i>			
	Barmašā wa-Ma[n]qāra	Kawm Barmašā	Barmašā II, 3, 246	1101	43	
	Dikrū wa-Dikarkāris wa-l-Ṭawīl		<i>Pas dans RQ</i>			
	al-Kunayyisa		<i>Pas dans RQ</i>			
	Dayr al-Ṭīn		disparu I, 258			
	al-ʿIdwa	Kafr al-ʿIdwa	al-ʿIdwa II, 3, 245	877	216	
	al-Masīd	Kawm al-Masīd	al-Masīd al-Waqf II, 3, 245	320	52	
	al-Quṭayʿa	al-Quṭayʿa	<i>Pas dans RQ</i>	blanc		
		al-..ḥ.. <i>En marge</i>		1200		
		al-Murāwisiyya? <i>En marge</i>		864		
al-Fant	Manšīyyat Banī Ġarwāš	*Minyat Banī Ġarwāš <i>non mentionnée comme kafr</i>	Malāṭīyya II, 3, 250	210	0	
al-Qāyāt	al-Mifawwiz	al-Mifawwiz	Mifawwiz Ṭība II, 3, 254	353		
	al-Balāʿiza	Qabālat al-Balāʿiza	al-Balāʿzatayn II, 3, 244 (identique selon R au <i>kafr</i> d'Iṣnī wa-Ṭambadī, ont fusionné par la suite)	blanc		
	Banī Ḥaġġāġ		<i>Pas dans RQ</i>			
	Kawm al-Baqar		Kawm al-Ḥāṣil II, 3, 254 (référence au <i>tarbīʿ</i> de 1528)			
	al-Laḳīna al-Ġarbiyya	Kafr al-Laḳīna	<i>Pas dans RQ</i>	376		
	Banī Ḥālīd wa-l-Laḳīna al- Ṣarḳīyya	Kafr Banī Ḥālīd	Banī Ḥālīd al-Baḥriyya II, 3, 253	231		10
	Banī ʿUqayl	Kafr al-ʿUqayl	al-ʿAqliyya II, 3, 252	375		

<i>Nāḥiya</i> avec <i>kufūr</i> dans IĠ, RI et RĠ	<i>Kufūr</i> dans les index des RI (date probable : XIV ^e siècle)	<i>Kufūr</i> dans le texte même des RI, <i>i.e.</i> dans le <i>tarbiʿ</i> de 933/1528	Identification par Ramzī	Superficie du <i>kafr</i>	R+MN	MN
	Minyat al-Rawāsīn		<i>Pas dans RQ</i>			
	Banī Warmals?/Warṭās? wa-Dilmīna		<i>Pas dans RQ</i>			
	al-Barāwī		<i>Pas dans RQ</i>			
	Banī ʿĀmir	Kafr Banī ʿĀmir	Banī ʿĀmir II, 3, 253	323		
	Mandawān	Kafr Mandawān = <i>en marge</i> Maqtūl	<i>Pas dans RQ</i>	243	18	
al-Kufūr al-Ṣūliyya	Salaqūs	* Salaqūs	À ne pas confondre avec Salāqūs II, 3, 190	1583	223	9
[al-Maymūn sans mention de <i>kafr</i>]		*Kafr al-Manhal	<i>Pas dans RQ</i>	1032	13	
al-Nāwiyya	Sindādiyya		Zāwiyat al-Nāwya II, 3, 146 (al-Nāwiyya, ruinée, se trouve à l'emplacement du cimetière de Zāwiyat al-Nāwya)			
[Ihnāsya al-Ḥaḍrā sans mention de <i>kafr</i>]		* Banī ʿAffān	Banī ʿAffān II, 3, 166	570	94	6
Ihwā	al-Zamāzima		<i>Pas dans RQ</i>			
Bibā al-Kubrā	Ṭimā		<i>Pas dans RQ</i>			
	Balāṣ		<i>Pas dans RQ</i>			
	Banī Baḥīt = Minyat al-Ġayyid	Minyat al-Ġayyid	Minyat al-Ġayyid II, 3, 149 — À ne pas confondre avec Banī Baḥīt II, 3, 165 qui aurait été une dépendance de Bilifyā	400	20	
	Kawm al-Ḥammām		<i>Pas dans RQ</i>			
	Banī Salām		<i>Pas dans RQ</i>			
	Minyat Yazīd		<i>Pas dans RQ</i>			

<i>Nāḥiya</i> avec <i>kufūr</i> dans IĠ, RI et RĠ	<i>Kufūr</i> dans les index des RI (date probable : XIV ^e siècle)	<i>Kufūr</i> dans le texte même des RI, <i>i.e.</i> dans le <i>tarbīʿ</i> de 933/1528	Identification par Ramzī	Superficie du <i>kafr</i>	R+MN	MN
Barūṭ wa-Manyaluhā	al-Ḍabāʿna Banī Misrā	* Minšāt Banī Ḍabāʿn = Minšāt al-Ḍabāʿna non mentionnée comme <i>kafr</i>	al-Ḍabāʿna II, 3, 146 <i>Pas dans RQ</i>	484	5	3
Buṭāš	Hanšūr Sāqiyat Manūsa		disparu I, 471 = ʿIzbat al-Awqāf, terroir de Ṣandafā <i>Pas dans RQ</i>			
Bilifyā	al-Ḥakāmna al-Ḍawālta	al-Ḥakāmna al-Ḍawālta	al-Ḥakāmna II, 3, 151 al-Ḍawālta II, 3, 152	852 906	39 68	9 22
Talt wa-Hinitfa (Talt IĠ)	Ṭalā al-Qalʿa al-Ḥammām	Ṭalā	Ṭalā II, 3, 191 al-Qulayʿa II, 3, 189 <i>Pas dans RQ ; à ne pas comprendre avec al-Ḥammām à l'entrée du Fayyūm</i>	1248	65	5
[Dayrūṭ sans mention de <i>kafr</i>]	Al-Marīġ = Marġ Banī ʿAfif <i>kafr</i> <i>Dahrūṭ</i> [IĠ seul]	*al-Marīġ = Marġ Banī ʿAfif = Zāwiyat al-Ġidāmī	Zāwiyat al-Ġidāmī II, 3, 248	blanc	24	8
[Dimūšya sans mention de <i>kafr</i>]		* Banī ʿAffān	Dimūšya II, 3, 160 mentionnée aussi comme <i>kafr</i> d'Ihnāsya : c'est bien le même village	570	94	6
Dandīl	Ibšanna	Ibšanna	Ibšannā II, 3, 150	1247	70	17
[Dunqām sans mention de <i>kafr</i>]	[Šūšiyya <i>kafr</i> Dunqām dans le ms Bodleian] Šūša	* Šūša <i>kafr</i> Dunqām	Šūša II, 3, 233	1953	154	32
Dahrūṭ	al-Ġimmīza al-Ġindiyya al-Marāġ al-Burġ al-Šarqī	al-Ġindiyya	<i>Pas dans RQ</i> al-Ġindiyya II, 3, 213 <i>Pas dans RQ</i> <i>Pas dans RQ</i>	1971	167	10
Dalāš	al-Ḥāfir <i>min kufūr Dalāš</i> [ms Bodleian]	* al-Ḥāfir non mentionné comme <i>kafr</i> dans le texte	al-Ḥāfir (WS) II, 3, 127 ; a changé de nom : auj. al-Riyāḍ	1034	0	



<i>Nāḥiya</i> avec <i>kufūr</i> dans IĠ, RI et RĠ	<i>Kufūr</i> dans les index des RI (date probable : XIV ^e siècle)	<i>Kufūr</i> dans le texte même des RI, <i>i.e.</i> dans le <i>tarbi</i> ^c de 933/1528	Identification par Ramzī	Superficie du <i>kafr</i>	R+MN	MN
Sidmant	Minšāt al-ʿArab	* Minšāt al-ʿArab	I, 417 = Nağ ^c al-ʿArab terroir de Sidmant	blanc	121	
Saḡ al-ʿUrafā	Kafr al-Sanāra	Kafr al-Sanāra	al-Sanāyra II, 3, 192	blanc	20	9
	Banī Ṣāliḥ	Kafr Banī Ṣāliḥ	Banī Ṣāliḥ II, 3, 192	blanc	98	18
[Saḡ Maydūm sans mention de <i>kafr</i>]		Kafr al-Haram	al-Haram II, 3, 128	753	17	
Saḡ Rašin	Banī Ṣarbā wa-Qarūna wa-l-Rabīs ?		<i>Pas dans RQ</i>			
	al-Manšiyya		<i>Pas dans RQ</i>			
	Kawm Banī Mūmina	Banī Mūmina = Kafr Banī Mūmina (RĠ)	Banī Mūmina II, 3, 145	blanc	59	30
	Kawm al-Ḥimīr	Kawm al-Ḥimīr = Kafr al-Ḥimīr (RĠ)	Kawm al-Nūr II, 3, 147	blanc	27	13
	Kawm Mʿtīn/Maġnīn ?		<i>Pas dans RQ</i>			
	Bidahl	Bidahl = nāḥiyat Bidahl (RĠ)	Bidahl II, 3, 144	1078	149 / 146	21 / 20
	Daqhīf		<i>Pas dans RQ</i>			
	al-Sab ^c Wuġūh = Mīnyat Ḥarrār		<i>Pas dans RQ</i>			
	Ġazīrat al-Ḥammām		<i>Pas dans RQ</i>			
	Ġazīrat Abū al-Ḥasan		<i>Pas dans RQ</i>			
	al-Ḥaqāf		<i>Pas dans RQ</i>			
	Manāyil Saḡ		<i>Pas dans RQ</i>			
	Ġazīrat Ġabbāna		<i>Pas dans RQ</i>			
	Minšāt Abū Ṣāliḥ/Maliḥ	Minšāt Abū Ṣāliḥ = Kafr Minšāt Abū Ṣāliḥ (RĠ)	Minšāt Abū Miliḥ ? II, 3, 148	blanc	35	18
	Kawm al-Nawāwīs		<i>Pas dans RQ</i>			

<i>Nāḥiya</i> avec <i>kufūr</i> dans IĠ, RI et RĠ	<i>Kufūr</i> dans les index des RI (date probable : XIV ^e siècle)	<i>Kufūr</i> dans le texte même des RI, <i>i.e.</i> dans le <i>tarbīʿ</i> de 933/1528	Identification par Ramzī	Superficie du <i>kafr</i>	R+MN	MN
	Banī Šā../Ḥā.. ajoutée par une autre main	Banī Ḥilla = Kafr Banī Ḥallī (RĠ)	Banī Ḥilla II, 3, 145	201	31/14 / 31	
	Fazāra ajoutée par une autre main	Fazāra = Kafr Fazāra (RĠ)	Fazāra II, 3, 147	blanc	61	28
Saylā	Kawm Wālī	Kawm Wālī	Kawm Wālī II, 3, 224	783	62	8
	Kawm Marzūq		Marzūq II, 3, 224			
	Kawm Ḥilwa	Kawm Ḥilwa (RĠ)	ID, IĠ = Ḥilwa II, 3, 217	1028	150	
	Danāza al-Qibliyya	Danāza	al-Rawḍa (depuis 1930) II, 3, 221-222	blanc	blanc	
	Danāza al-Baḥriyya		<i>id.</i>			
Samalūṭ	Baqarlanka	* Baqarlanka	Banī al-Ḥakam II, 3, 231 (changement de nom en 1931)	572	20	
	Kawm al-Wafī	* Kawm al-Wafī	Kawm al-Lūfī II, 3, 241	blanc	47	3
Šarūna	Mīnyat Banī Ḥālīd		<i>Pas dans RQ</i>			
	Ġazīrat ʿĀmir		<i>Pas dans RQ</i>			
Šulqām	blanc					
Sumuṣṭā	Mazūra	Mazūra	Mazūra II, 3, 148	1594	181	
	Bahlūl		<i>Pas dans RQ</i>			
	Diqnāš	Diqnāš	disparu I, 247 : ḥawḍ Diqnāš, terroir de Mazūra			
	Ṭūḥ	Kafr Ṭūḥ	<i>Pas dans RQ</i>	455	33	20 / 17
	al-Bandalā	al-Bandala	<i>Pas dans RQ</i>	668	56	
	al-Duwayr		<i>Pas dans RQ</i>			
	ʿAṭf Ḥallāš	* ʿAṭf Ḥallāš pas de mention de <i>kafr</i>	disparu I, 337 : Nağʿ Ġiḍān, terroir de Mazūra	275	7	
	ʿAṭf Ġamāḥa		<i>Pas dans RQ</i>			
	al-Kunayyisa	al-Kunayyisa	disparu I, 102	448		

<i>Nāḥiya</i> avec <i>kufūr</i> dans IĠ, RI et RĠ	<i>Kufūr</i> dans les index des RI (date probable : XIV ^e siècle)	<i>Kufūr</i> dans le texte même des RI, <i>i.e.</i> dans le <i>tarbiʿ</i> de 933/1528	Identification par Ramzī	Superficie du <i>kafr</i>	R+MN	MN
	al-Qaṣā	al-Qaṣaba	al-Qaṣaba II, 3, 143	339	35	14
	al-Ḥaraġa		al-Ḥaraġa II, 3, 151 : Mūṣ al-Ḥaraġa dans ID, Mūš al-Ḥaraġa dans IĠ, Mūša dans le <i>Muʿġam al-Buldān</i>			
	al-Šanṭūr	al-Šanṭūr	al-Šanṭūr II, 3, 136 (première mention dans un acte de <i>waqf</i> de 841/1437–1438)	719	55	15
		Sarabū	Sarabū II, 3, 146		15	3
Šinrā	Šarāhiyya		<i>Pas dans RQ ; ne pas confondre avec Šarahī II, 3, 161</i>			
	Ġamhūġ	Ġamhūġ	al-Ġamhūd II, 3, 186	lam tumsaḥ		
	Kawm al-Raml		<i>Pas dans RQ</i>			
Šafaniyya	Manyal B.rūrḱām (?)		Manyal Banī Warkān II, 3, 192			
	al-Masība wa-arāḍihā		<i>Pas dans RQ</i>			
	Qabālat al-ʿĀmil		<i>Pas dans RQ</i>			
Qāy	al-Zirība	al-Zirība	Banī Hānī II, 3, 166 dépendance de Babīġ Ġilān (change de nom en 1934)	876	10	
	Mayyāna	Mayyāna	Mayyāna II, 3, 164	1023	65	34
	al-Bawāqa wa-Halāla wa-Ḥaliġ al-Laban		<i>Pas dans RQ</i>			
	Manyal Ilyās Abī al-Ṭayyib		<i>Pas dans RQ</i>			
	Manyal Ilyās Abī Sālim		<i>Pas dans RQ</i>			
	Idrāsya		Idrāsya II, 3, 150			
	al-ʿAġāʿiz		<i>Pas dans RQ</i>			
	al-Bahsamūn		al-Bahsamūn II, 3, 143			

<i>Nāḥiya</i> avec <i>kufūr</i> dans IĠ, RI et RĠ	<i>Kufūr</i> dans les index des RI (date probable : XIV ^e siècle)	<i>Kufūr</i> dans le texte même des RI, <i>i.e.</i> dans le <i>tarbīʿ</i> de 933/1528	Identification par Ramzī	Superficie du <i>kafr</i>	R+MN	MN
	Ġayyāḍa		<i>Ne pas confondre avec Ġayyāḍa II, 3, 141 (al-Šarqiyya) et 146 (al-Ġarbiyya), sur les deux rives du Nil</i>			
	Minyat Banī Rabīʿa		<i>Pas dans RQ</i>			
	Minhirū		Minhirū II, 3, 169	858		12
	<i>autre main</i> : Ḥāġir Banī Sulaymān		Ḥāġir Banī Sulaymān II 3, 159			
	<i>7 autres kufūr (10 noms) presque illisibles dans l'index</i>					
		* Maʿsarāt Qāy non mentionnée comme <i>kafr</i>	Maʿsarāt Naʿsān II, 3, 163	1346	98	
		Minšāt Ḥalbūs	Minšāt Hidīb II, 3, 168 (change de nom en 1938)	373	19	
		al-Ḥariġa	al-Ḥaraġa II, 3, 151	498	17	
		Minšāt Abū ʿUmar	<i>Pas dans RQ</i>	782	124	79
	Dušāša (ms Bodleian)	* Dišāša	Dišāša II, 3, 138	1134	79	10
	Barāwa (ms Bodleian)	* Barāwa	Barāwa al-Waqf II, 3, 137	1088	87	14
Qilla wa-Ṭuwwa	Birkat Barāw / Birkat Tirrū <i>min ḥuqūq Qilla wa-Ṭuwwa dans le ms Bodleian</i>	* Birkat Barāwa	Nazlat al-Mašārqa II, 3, 164	324		
	Uḍun al-Fār		<i>Pas dans RQ</i>			
	al-Šūbak		al-Šūbak II, 3, 152			
Qulūsunā	Ġawāda	* Ġawāda	Ġawāda II, 3, 232	363	30	12
	al-Sanīsa/Sabsiyya ?		al-Sirīriyya ? II, 3, 229–230			
	Tall Maġāyis		<i>Pas dans RQ</i>			
Minšāt Qāy = Minšāt al-ʿAwāwna	Šarāhī	Šarāhī	Šarahī II, 3, 161	1127	176	15



<i>Nāḥiya</i> avec <i>kufūr</i> dans IĠ, RI et RĠ	<i>Kufūr</i> dans les index des RI (date probable : XIV ^e siècle)	<i>Kufūr</i> dans le texte même des RI, <i>i.e.</i> dans le <i>tarbiʿ</i> de 933/1528	Identification par Ramzī	Superficie du <i>kafr</i>	R+MN	MN
Manfasawayh = Banī Suwayf	Kawm Abū Turkī		<i>Pas dans RQ</i>			
	al-Barānqa		<i>Est-il identique à al-Barānqa II, 3, 136 ?</i>			
	al-Qarāṭiṭa		<i>Pas dans RQ</i>			
	Banī Hārūn		Banī Hārūn II, 3, 157			
	al-Mazīra ?		<i>Pas dans RQ</i>			
	Manhalīt		<i>Pas dans RQ</i>			
	Banī Qurayš	Banī Maqraš wa-Banī ʿAzāz = Banī Qurayš (RĠ)	Manqariš II, 3, 168	982 / 382	43	18
	Ṭansā	*Ṭansā al-ʿĀmira = Ṭansā Banī Mālū	Ṭansā Banī Mālū II, 3, 141	1648	69	9
	al-Šakālība	al-Šakālība (RĠ)	<i>Pas dans RQ</i>	265		
	al-Baḥīsa ?	al-Baḥīsa ?	<i>Pas dans RQ</i>	769	35	15
		al-Raf... (RĠ)		366		
Manqaṭīn	Šarfa		<i>Pas dans RQ</i>			
	Ṭarṭara		<i>Pas dans RQ</i>			
	Umm Kamāl		<i>Pas dans RQ</i>			
	Balāda		<i>Pas dans RQ</i>			
	Kannada ?		<i>Pas dans RQ</i>			
	al-Šufūf		<i>Pas dans RQ</i>			
[Maydūm wa-l-Ḥūmiyya wa-l-Urṭuqiyya sans mention de <i>kafr</i>]		* Banī ʿUṭmān	<i>Pas dans RQ</i>	330	0	
Tazmant wa-l-sāḥil biḥā (IĠ seule)	Barwa (IĠ seule)		<i>Pas dans RQ</i>			